

U d/of OTAWA

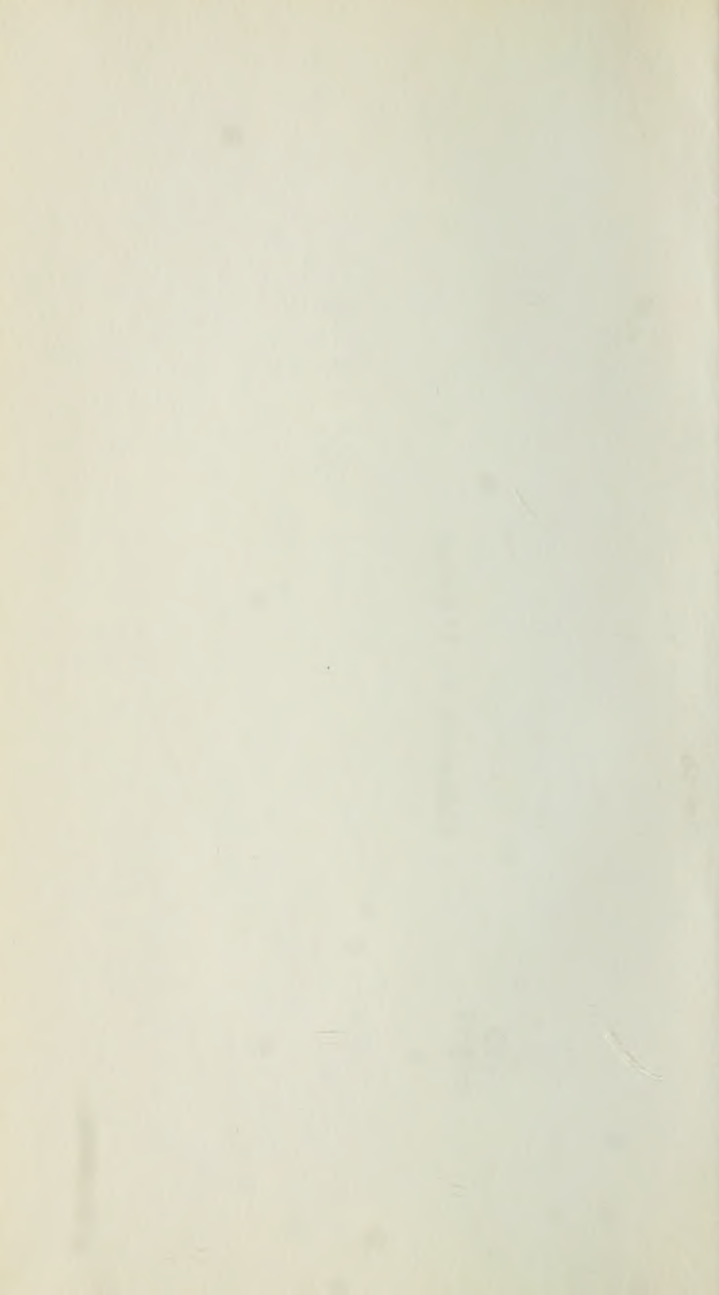


39003002836152





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



CHÉRUBIN ET L'AMOUR.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

LA VIE SENTIMENTALE DE RACHEL. 1 vol.

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays.

Copyright, 1911, by CALMANN-LÉVY.

849-11. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 6-11.



HABILLEMENT,
D'un Page de la Chambre du
Roy.

VALENTINE THOMSON

CHÉRUBIN

ET

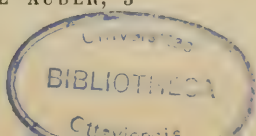
L'AMOUR



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3



Il a été tiré de cet ouvrage

QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE,
tous numérolés.

IC
334
.T5
1711

A PROPOS DE CHÉRUBIN

A PROPOS DE CHÉRUBIN

O Printemps, jeunesse de l'année.
O Jeunesse, printemps de la vie.

Depuis le soir où, comme une suave incarnation de l'enfance amoureuse, apparut sur la scène le petit page épris de sa belle marraine, on associe à juste titre le nom de Chérubin à celui de Beaumarchais. Car la paternité d'un caractère revient à celui qui sut lui donner une forme définitive et vivante.

Mais, pour créer cette figure charmante, Beaumarchais a-t-il puisé dans ses jeunes souvenirs? A-t-il pris son modèle autour de lui? Chérubin n'est-il qu'un symbole? Est-il particulier à son époque? Ou bien est-il de tous

les siècles? Autant de questions qui s'imposent à notre esprit. Car si l'éclosion d'un chef-d'œuvre comme le *Mariage de Figaro* est une sorte de miracle heureux, notre époque a le goût de percer les mystères et d'expliquer le merveilleux.

Sans doute, si loin que l'on remonte dans le passé, on rencontre toujours l'enfant épris. Car il y a des sentiments immuables, qui ne changent pas plus à travers les âges que la forme extérieure des êtres : « Tous les hommes, a dit Baudelaire, ont eu l'âge de Chérubin. C'est l'époque où, faute de dryades, on embrasse sans dégoût le tronc des chênes. C'est le premier degré de l'amour. Au second degré, on commence à choisir. Pouvoir délibérer, c'est déjà une décadence, c'est alors qu'on recherche la beauté. »

Certes, Chérubin ne choisit pas. Il avoue qu'il est troublé par toutes les femmes. Et pourtant, à toutes les époques aussi, il a rencontré la même indulgence. On ne lui tient pas rigueur d'être volage. Par contre, on lui sait

gré d'être pur. Son grand charme, c'est son innocence. Car chez l'enfant, le cœur s'éveille avant le désir. Et nul n'est insensible au spectacle de cette tendresse qui s'élance et s'épanche d'une source si limpide.

Si son ardeur ingénue a toujours séduit, son chagrin a toujours ému. Il est aussi ignorant qu'innocent. Il ne sait pas pourquoi il aime, ni pourquoi il souffre. Il ne se rend pas compte que toute joie s'achète d'une peine, que tout se balance, se compense, qu'une grande loi d'équilibre mène le monde. Il a la même candeur touchante dans ses transports et dans ses larmes.

Et la marraine du petit page est aussi de tous les temps. Les femmes qui se laissent ainsi attendrir par Chérubin sont rarement des mères. Devant le front pur et les boucles blondes, elles soupirent : « Mon bel enfant » ou elles murmurent : « J'en pourrais avoir un pareil. » Maternelles inconsciemment, elles ont cru n'être que compatissantes. Aussi ne faut-il pas s'indigner de leur faiblesse, et plutôt devrait-on les plaindre à l'instant où, averties par leur

sagesse, elles repoussent leur petit amoureux, d'un geste qui sera leur seul aveu...

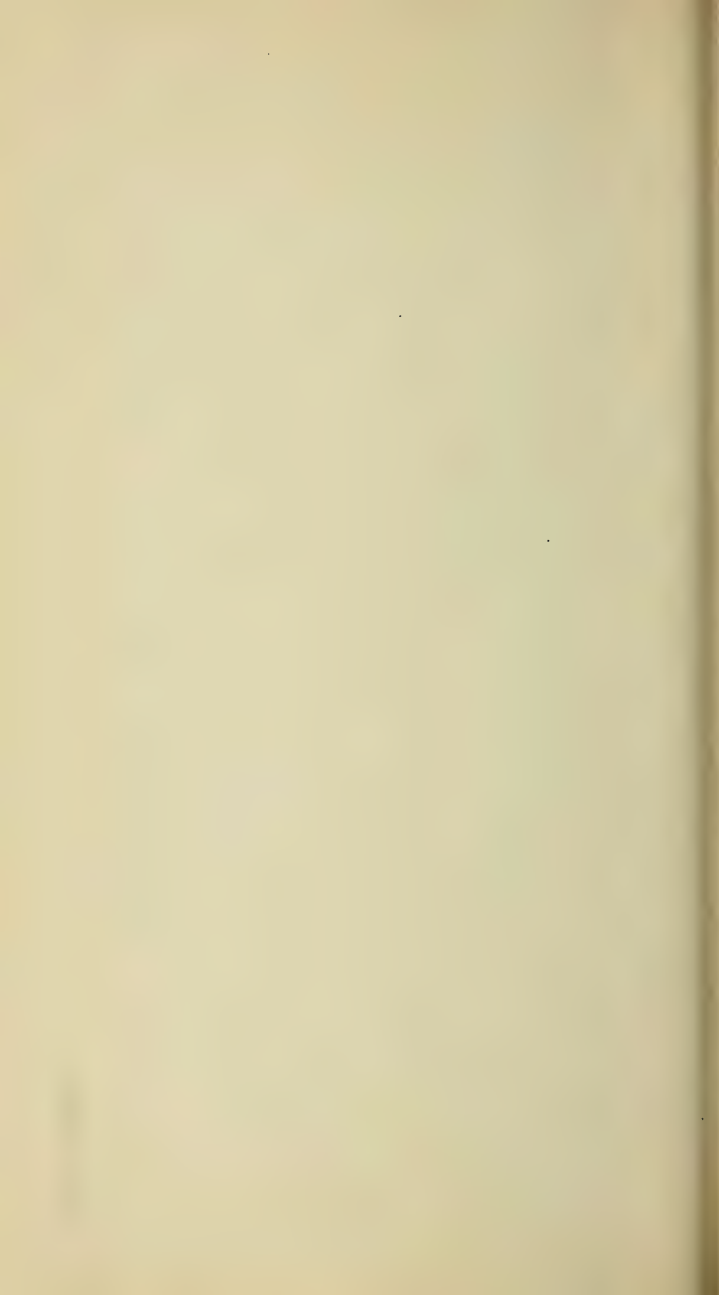
Cependant, si les sentiments de Chérubin semblent aussi anciens que l'humanité même, il leur arrive de foisonner à certaines époques, comme les plantes lorsqu'elles rencontrent un terrain favorable. Le xviii^e siècle fut une de ces zones fécondes, où Chérubin pullula. Il synthétise son temps. Les mille bibelots créés par un art délicat et puéril sont à sa taille et à sa ressemblance. Comment s'étonner de rencontrer l'amour sous les traits d'un enfant, dans des salons que tous les attributs décoratifs ont consacrés au petit dieu Cupidon?

Le piège sera plus dangereux, la tentation plus forte pour les femmes de cette époque galante et raffinée. Les frères Goncourt, en historiens avertis du xviii^e siècle, ont signalé le péril : « Il est un charme de l'amour, tout plein de fraîcheur et de poésie, à l'épreuve duquel le xviii^e siècle soumettra les femmes les plus pures, comme pour leur donner l'assaut dont elles sont dignes. Le péril ne sera plus représenté

par un homme, mais par un enfant. La séduction se cachera sous l'innocence de l'âge, elle jouera presque sur les genoux de la femme qui croira la combattre en la grondant et qui ne la repoussera qu'une fois blessée. » C'est l'histoire de la comtesse Almaviva, que sa droiture même destine à la douleur. Sans prétendre, comme le sceptique Saint-Réal, que « la plus honnête est lasse de son métier » on peut dire que la plus pure est accessible à l'amour, surtout quand les paroles sacrées sont balbutiées par des lèvres puériles.

Aussi, à cette époque, rencontre-t-on partout l'enfant amoureux. A la cour comme dans la petite bourgeoisie, chez le grand seigneur et chez le philosophe. La plupart, selon la mode du temps, ont laissé des Mémoires ou des Souvenirs. Leur propre témoignage permettra donc d'évoquer ces fragiles figures, dont le génie de Beaumarchais devait éterniser la grâce et fixer le geste dans la statue définitive de Chérubin.

CHÉRUBIN ET L'HISTOIRE



CHÉRUBIN ET L'HISTOIRE

Il s'élance à la puberté, mais sans connaissance et tout entier à chaque événement, enfin il est ce que toute mère au fond du cœur voudrait peut-être que fut son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

(Mariage de Figaro, caractères.)

Évoquées par les imagiers naïfs et par les moines courbés sur les vélins précieux, les châtelaines de jadis nous apparaissent sveltes et rigides dans les plis de leurs longues robes. Toutes ont le même visage candide, le même air de sagesse. Chacune a ses attributs, comme les saintes. L'une tient sur son poing un oiseau préféré. L'autre regarde, pensive, un chien posé à ses pieds sur un coussin. Mais presque toutes

sont escortées d'un page à la silhouette enfantine. Qu'il soutienne le poids d'une jupe de brocart ou les plis d'un manteau fourré, qu'il chante ou joue, les yeux levés vers sa « dame », il est toujours son compagnon inséparable, sa petite ombre. Pages et troubadours ont à l'envi célébré leur belle. Leurs chansons et leur poèmes ont porté jusqu'à nous l'écho de leur passion lointaine. Et, sous les traits de ces jouvenceaux du Moyen âge, on reconnaît le Chérubin d'amour immortalisé par Beaumarchais. Son costume diffère de celui de Lindor. Ses cheveux sont coiffés d'une toque et non pas d'un feutre campé en bataille. Mais ses lèvres prononcent déjà les mêmes mots, et ses yeux sont parfois baignés des mêmes pleurs

Au xv^e siècle Chérubin se nomme Jehan. Un roman du temps nous a conservé le tableau de

ces mœurs amoureuses. C'est l'histoire de Jehan de Saintré. Réimprimé au XVIII^e siècle, le livre connut alors la vogue et l'engouement. C'est que l'enfant, secrètement épris, est une figure familière à la cour de Louis XV. On le voit qui s'attarde au boudoir, qui cavalcade à la portière du carrosse. Et l'on dut, alors, trouver plaisant à le rencontrer dans le naïf roman du Moyen âge.

Ainsi qu'on en jugera par un rapide regard sur l'enfance de Jehan de Saintré, le sentiment du « jouvencel » pour une haute dame tenait une place prépondérante dans la vie murée au fond des châteaux féodaux.

Les mœurs favorisaient l'éclosion de cette précoce fleur d'amour. A peine sorti du berceau, l'enfant doit songer à choisir sa reine, à lui offrir son cœur. Le plus souvent elle et lui ne voient là qu'un simple badinage. Mais quelquefois hélas ! le pauvre petit, troublé par le charme des premières caresses, se donne et s'enchaîne pour la vie...

« Au temps du roi Jehan de France, dit le

naïf récit, vivait un petit page, lequel par sa débonnaireté vint en grâce au roi. » Il s'appelait Jehan de Saintré. On le remarquait pour ses manières serviables « espécialement près des dames. » A treize ans, il chevauchait de vigoureux coursiers, chantait, dansait, jouait à la paume, enfin se livrait à tous les ébats et distractions habituels aux enfants sans souci.

L'auteur nomme simplement « Belle cousine » la dame dont dépendait le petit page. Sans doute a-t-il voulu lui garder l'incognito afin de ne pas charger sa mémoire de certaines anecdotes assez libertines et divertissantes, qui n'ont rien à voir avec l'innocente histoire du jeune Saintré.

Le timide jouvencel semble avoir fait une vive impression sur Belle cousine. Mais, lorsqu'il dût, selon l'usage du temps, choisir la dame de ses pensées, nul ne parvint à le confesser. Il n'est pas agréable, même pour une pieuse châtelaine, de constater que l'on peut vivre à ses côtés sans être troublé par ses charmes. Elle redouble ses questions. Ses

suivantes l'imitent : « Quelle est sa dame ? » et l'enfant, harcelé, lassé, avoue piteusement : « Je n'en ai point. »

Mais, Belle cousine ne se tient pas pour battue : « Peut-être bien que vous n'en avez point, bien le crois, mais de celle que plus vous aimez et voudriez qui fut votre dame, depuis quand la vîtes-vous ? » Lors, le pauvre petit, enroulant tristement les bouts de sa ceinture autour de ses doigts, se prit « grièvement à pleurer ». Et toutes les dames et demoiselles en eurent grande pitié et conclurent que Saintré n'avait encore senti « ni goût, ni amoureux désir nullement ».

Même au temps où le roi Jehan le Bon règne sur le doux pays de France, on ne saurait arrêter en chemin une dame résolue à se faire aimer. Belle cousine se pique au jeu et bientôt Jehan de Saintré s'éprend, tout bas. Mais il se refuse toujours à nommer son idole. Il craint le ridicule. Déjà il est homme, au moins sur ce point.

« J'aimerais autant mourir que de moi offrir

et être refusé et puis être moqué comme d'autres que j'ai ouï-dire. »

Vainement la dame le rassure. Vainement elle le comble, ainsi que le lui permettent les mœurs de l'époque, de pourpoints cramoisis, d'habillements d'argent, d'écus et autres munificences. L'enfant résiste. Tout au plus s'enhardit-il à faire broder sur son vêtement une devise qui s'inspire secrètement de l'élue. Cette touchante dévotion ne désarme pas la curiosité de la dame qui, pourtant, doit être édifiée. Devant toute la cour, elle le harcèle : « Et vous portez devise et lettres entrelacées, sire morveux que vous êtes, et faite l'amoureux? » Silencieux, le petit page se contente de lever vers elle un regard de reproche.

Comme on le voit, Belle cousine avait la coquetterie cruelle.

Jehan de Saintré en fit longuement l'épreuve. Car la dame finit par avoir raison de lui. Mais ce n'est pas ici l'endroit de conter ses vicissitudes d'amant. Ce n'étaient plus les peines d'un enfant.



On a prétendu que Beaumarchais s'était inspiré de l'histoire de Jehan de Saintré. Rien n'est moins sûr. Car tous les enfants épris ressemblent à Chérubin. Ils obéissent à des sentiments éternels. Une femme vient à eux, maternelle, bonne conseillère. La première elle leur révèle la douceur d'un baiser, le magnétisme d'un regard.

Comment ne s'attacheraient-ils pas à celle qui les protège et les choie? Seule, l'issue de l'aventure varie. Le pauvre petit est comme un oiseau prisonnier aux mains qui le caressent. Quand les doigts s'ouvrent, tantôt il reprend gaiement son vol, tantôt, palpitant et meurtri, il ne veut plus d'une liberté dont il a perdu le goût.



Si les mœurs du Moyen âge encourageaient des amours précoces, celles qui régnaient au temps de Catherine de Médicis étaient également favorables à leur éclosion. Il était alors d'usage de confier à une dame l'enfant qui débutait à la cour. Choisie par quelque parent ou quelque « supérieur », elle devait guider le néophyte en toute occasion, lui enseigner l'art délicat de se conduire dans le monde.

Il l'appelait, selon le terme consacré, « sa maîtresse ».

Le vicomte de Turenne nous a laissé, dans ses Mémoires, une peinture fidèle de ces coutumes.

Il avait dix ans lorsqu'il fut amené à la cour de Charles IX. Il reçut du roi et de la reine, « fort beau visage ». Un peu pâle, de jolie figure, il s'estime, lui-même, assez satisfait de sa petite personne. Mais il avoue son ignorance.

Orphelin, très riche, entouré d'une maison princière, on le confia aux soins d'un gouverneur du nom de Rovignac, un ancien page de son père. Et il reçut pour « maîtresse » mademoiselle de Châteauneuf, que devait plus tard distinguer Henri III. Elle faisait partie de ce brillant essaim qu'on appelait l'Escadron volant de Catherine de Médicis.

Un grand désir de tendresse s'éveille dans le petit cœur solitaire du jeune Turenne. Comme tous ceux qui n'ont pas connu les caresses maternelles, il les regrette confusément, et il semble ravi d'obéir à une aussi plaisante conseillère. Voici comment il racontera plus tard ses débuts à la Cour.

« Monseigneur le maréchal d'Amville, qui est à présent connétable de France, me donna mademoiselle de Châteauneuf pour maîtresse, laquelle je servis soigneusement, autant que ma liberté et mon âge me le permettaient. J'étais soigneux de lui complaire, de la faire servir autant que mon gouverneur me le permettait, de mes pages et de mes laquais. Elle

me reprenait de tout ce qui lui semblait que je faisais de malséant, d'indiscret ou d'incivil et cela avec une gravité naturelle qui était née avec elle. Nulle autre personne ne m'a tant aidé à m'introduire dans le monde et à me faire prendre l'air de la Cour, que cette demoiselle.

» L'ayant servie jusqu'à la Saint-Barthélemy, et toujours fort honorée, je ne saurais désapprouver cette coutume. D'autant qu'il ne s'y voyait ni faisait que choses honnêtes, la jeunesse plus désireuse lors, qu'en cette saison, de ne rien faire de messéant. Cette coutume avait telle force que ceux qui ne la suivaient pas, étaient regardés comme mal appris et n'ayant l'esprit capable d'honnête conversation. »

Mais le vicomte de Turenne écrit ces lignes au déclin de sa vie. Et il juge sévèrement les générations qui ont suivi la sienne :

« Depuis, on n'a eu que l'effronterie, les médisances et saletés pour ornements, qui fait que la vertu est mésestimée et la modestie

blâmée et rend la jeunesse moins capable de parvenir, qu'elle ne l'a été de longtemps. »

Déjà sous Henri IV, les vieillards tombaient dans ce travers de croire que le monde avait déchu depuis leur jeune temps. Où en serions-nous aujourd'hui, si leur vue était juste?

*
* *

L'histoire des amours précoces du vicomte de Turenne n'est pas isolée à cette époque. L'institution des pages continue à être florissante et ne disparaîtra qu'avec la royauté.

À la fin du xvi^e siècle, les écrits mentionnent souvent des fredaines de pages qui sont parfois moins innocentes que celles de Chérubin. Si on ne s'appesantit pas sur ces aventures, si on n'analyse pas leurs sentiments, c'est que la silhouette des pages est si familière qu'on ne s'attarde pas à la décrire. Analyser et s'attendrir n'est pas à la mode. Tous les grands seigneurs

entretiennent un certain nombre d'enfants auxquels ils servent de protecteur et qui, par leur tenue et leur grâce, servent à rehausser leur train de maison. Ils surveillent les débuts de ces jouvenceaux et les conduisent à leur suite à la Cour et à l'armée.

A la fin du xvi^e siècle on retrouve entre autres, dans les lettres d'Anne de Matignon, des traces de l'intérêt que les dames ne cessent de porter aux jeunes pages. A plusieurs reprises elle recommande avec insistance à son frère, le maréchal, un de ces enfants dont le sort l'intéresse.

Mais le goût des Mémoires n'est pas aussi répandu qu'au xvii^e et surtout au xviii^e siècle. Il est moins aisé de retrouver la trace des romans enfantins, ce qui ne prouve pas qu'il y en eut moins.



Au seuil du xviii^e siècle, qui sera vraiment le siècle de Chérubin, une silhouette d'enfant

se dresse, dont la grâce espiègle et charmante égaie la vieillesse morose de Louis XIV : c'est le petit duc de Fronsac, le futur maréchal de Richelieu.

« Jamais jeune homme n'est entré plus agréablement dans le monde. Il plaît au roi et à toute la Cour, il fait bien tout ce qu'il fait. Il danse très bien, il joue honnêtement, il est à cheval à merveille, il est poli, il n'est point timide, il n'est point hardi, il est respectueux, il raille, il est de très bonne conversation. Enfin rien ne lui manque, je ne lui ai pas encore vu donner un blâme. »

On serait tenté d'attribuer ces lignes à quelque frivole personne, surtout sensible aux dons extérieurs et séduite par la prestance de ce grand seigneur de quatorze ans. Elles sont pourtant de la main de la très austère madame de Maintenon, de celle que Louis XIV nommait avec déférence : « Votre Solidité ». A vrai dire elle n'était pas aussi indifférente aux préoccupations mondaines qu'on pourrait l'imaginer. Ne raconte-t-on pas qu'elle aiguissait la coquet-

terie de ses « chères filles » de Saint-Cyr, en leur accordant en récompense des nœuds de rubans, des fleurs, des bijoux, afin de les embellir au gré du roi?

Enfin, il ne faut pas oublier qu'elle écrivait au père du jouvenceau, à son vieil ami, le duc de Richelieu. Et peut-être l'éloge s'enfle-t-il sous sa plume. En tout cas, le charme et la gentillesse de l'enfant désarmèrent la sévérité de madame de Maintenon. Elle le protégea ouvertement, chanta partout ses louanges et assura son succès à la Cour, près des courtisans toujours prompts à flatter les grands dans la personne de leurs favoris.

Le jeune Fronsac devait trouver un autre appui, moins rigide mais plus aimable, auprès de la duchesse Adélaïde de Bourgogne. Avec Louis XIV lui-même, elle l'avait tenu sur les fonts baptismaux. Et Chérubin va bien vite s'enflammer pour sa marraine. De quel prestige ne doit-elle pas se parer à ses yeux? Dans tout l'éclat de sa brune beauté, elle est le dernier sourire de la cour. Seule, sa gaieté piquante

jette une lueur joyeuse dans cette ombre où le déclin du Roi-Soleil plonge son entourage. Et son influence tient parfois en échec celle de la toute-puissante madame de Maintenon.

Le petit duc s'attache donc aux pas de sa séduisante marraine. Sous son masque indécis, doux et joli comme celui d'une fillette, il cache une hardiesse naturelle, un effréné désir de plaire. Sans cesse, il quête une caresse, quitte à rougir et à se troubler quand on la lui accorde. Il recherche avidement les rencontres, les réunions intimes. Il ne manque pas d'assister aux préparatifs, aux répétitions des fêtes de la Cour, qui se déroulent dans les appartements de la duchesse. La présence même du roi ne l'intimide pas. Et quand l'occasion ne s'offre pas assez vite à son gré, il n'hésite pas à la provoquer.

Son audace agite mille projets galants, le jette dans mille aventures périlleuses. Tous ses élans ne sont point également heureux. Mais le plus souvent le succès les couronne. Ainsi, un soir, Adélaïde de Bourgogne — qui, en qualité

de fille de France, ne doit danser qu'avec des ducs ou des princes — accorde un menuet au duc de Brissac. Il devrait, selon l'usage, lui offrir sa main au moment où prélude la musique. Par une inexplicable étourderie, il l'oublie... Interdite, ne sachant que croire, elle reste debout. Mais Fronsac a vu la scène. Aussitôt il abandonne sa danseuse, vole vers sa marraine et, lui saisissant la main : « Madame, me permettez-vous de réparer la faute de mon ami Brissac ? »

Chez un homme, on eût blâmé l'impertinence du geste. Chez un enfant, on applaudit sa candide hardiesse. La jeune duchesse n'était sans doute point insensible à de tels exploits. Elle-même, par certains côtés, restait puérile. Amenée à la cour dès l'âge de onze ans, elle avait conquis le roi par ses enfantillages. Elle grimpait sur ses genoux, lui tirait le menton. Elle gardait aussi le goût des espiègleries, des inventions les plus bouffonnes. Enfin, un mari infirme, irritable et farouche, qu'elle comparait à une « paire de pincettes », comblait mal son

besoin de tendresse. On conçoit combien devait la divertir et la flatter ce petit amoureux dont les audaces lui apparaissaient inoffensives. Le surnom dont elle a baptisé son filleul peint bien ce qu'il est pour elle : « Ma jolie poupée. »

Mais l'indulgence même, de la duchesse, aveugle et grise Fronsac : « Madame de Bourgogne me combla de bontés, toute héritière du trône qu'elle était... Je ne vis en elle qu'une jolie femme, brune et piquante et chérie de tous les autres. » Son imprudence et son étourderie ne connaissent plus de bornes. Un jour, surpris dans la chambre de sa marraine, terrifié à la pensée d'expliquer sa présence, il « se coule sous le lit ». Une autre fois, il égare une miniature de la duchesse. De son côté, madame de Bourgogne montre un penchant fâcheux pour les confidences. Chaque soir, elle réunit chez elle deux ou trois dames qu'elle appelle « ses puits ». Et, le lendemain, sort de ces puits un essaim de petites vérités qui nuisent fort à la réputation de la frivole duchesse.

Le roi commence à s'alarmer des insinuations malveillantes qui circulent par toute la Cour, où l'on blâme le laisser-aller « italien » de sa belle-fille. Madame de Maintenon, malgré sa faiblesse pour son petit protégé, gourmande et prêche au nom des convenances et de la vertu. Enfin, le duc de Richelieu, qui veut vivre en paix loin du monde, trouve que son fils fait beaucoup trop jaser. Il réclame une punition exemplaire.

Les rumeurs grandissent et se précisent. On a rencontré la duchesse et son filleul, la nuit, en tête à tête, dans les bosquets de Versailles. C'en est trop : gravement irrité, Louis XIV intervient. La jolie poupée, qui fut un moment le jouet favori de la Cour, devient encombrante. Au mois de février 1711, Fronsac se vit enfermer comme un enfant désobéissant. Mais le cabinet noir était un cachot de la Bastille, où son père le conduisit en personne.

La prison ne devait pas assagir le jeune écervelé. Sa pensée s'envole vers la Cour : « Du sein des plaisirs et des amours, écrit-il,

je me vis précipité dans une solitude ténébreuse, et livré à des regrets d'aimer que les gens libres ne peuvent se figurer. Sans cesse je demandais à ces hommes sombres des nouvelles de plusieurs charmantes personnes... Mais il en est de la Bastille comme de l'autre monde. »

Au contraire, cette excessive sévérité l'exaspère. Il n'ignore pas les retentissantes amours du « Grand Roi », qui se montre implacable aujourd'hui pour la faute d'un enfant. Et il n'a pas encore assez vécu pour savoir qu'on use rarement de la même morale pour soi-même et pour les autres. La solitude et la souffrance l'exaltent. Sans doute, la duchesse doit être touchée par une captivité dont elle est la cause? Sans doute, elle doit pleurer la cruelle absence de sa jolie poupée!

En effet, à peine sorti de prison, il rejoint sa marraine, qui continue de lui accorder de menues faveurs et de prêter ainsi le flanc aux critiques de ses ennemis. Le duc de Richelieu dut recourir à une solution extrême. A quinze

ans, notre Chérubin se vit bel et bien embastillé dans le mariage. Mais l'épouse n'était pas de son goût, et, il fallut un nouveau stage au cachot pour l'amener à feindre de l'amour à l'endroit d'une femme qu'il n'aimait pas.

D'ailleurs, il devait souvent payer ses incartades d'un nouveau séjour dans la fameuse prison d'État. Et ce portrait de notre héros, tracé par un contemporain, résume à merveille cette destinée singulière : « C'était, de corps et d'esprit, la plus jolie créature qu'on puisse voir... Tout le monde lui fit merveille. Il y sut répondre avec tant de grâce, et démêler avec tant de finesse, de liberté, de politesse, qu'il devint la coqueluche de la Cour. Son père lui laissa la bride sur le col. Livré au monde avec tout ce qu'il fallait pour plaire et ne rien valoir, il y fit force sottises qui le firent mettre à la Bastille. Et ce fut un lieu avec lequel il fit si bonne connaissance qu'on l'y verra plus d'une fois. »

*
* *

Ici s'achève le défilé rapide des lointains précurseurs de Chérubin. Tous se ressemblent, à une larme près. Tous ont pour leur dame la même tendresse, dont leur âge même assure la parfaite innocence. « Aux purs, tout est pur ». Et, pour les défendre, on est toujours tenté de répéter le badinage ému du poète, qui rassure ainsi les scrupules d'une demoiselle :

C'est un enfant
Que l'amant cherchant à vous plaire
C'est un enfant...
Pourquoi donc le craignez-vous tant ?
Si parfois il est téméraire
Que craignez-vous qu'il puisse faire ?
C'est un enfant !...



CHÉRUBIN A VERSAILLES



Collection C. de Vinck (*Bibliothèque Nationale*).

CHÉRUBIN A VERSAILLES

Il est déjà bien loin. O le petit garnement! aussi lesté que joli! Si celui-là manque de femmes.....

(Mariage de Figaro, acte II.)

I

Chérubin se développe et foisonne dans ce xviii^e siècle tout occupé par le culte du plaisir et du sentiment. La décoration des demeures, la toilette des femmes, tout conspire à éveiller chez l'homme des pensées galantes. Le piège est si habilement tendu que nul ne peut se flatter de n'y pas tomber. L'enfant lui-même n'y échappe pas. Il est l'oiselet pris par mégarde. Mais il n'en est pas moins prisonnier.

A Versailles — dont les coutumes sont suivies par toute la haute société — il est de bon ton de ne point s'occuper des enfants au sein de la famille. Ils encombrent le palais, servent de messagers et se mêlent ainsi à toutes les intrigues.

On pourrait citer à l'infini les noms des bambins élevés à la Cour. Ils obtiennent, dès l'âge le plus tendre, des situations privilégiées. Pimpants dans leur costume d'apparat, conscients de leur importance, ils ont l'air de grands seigneurs en miniature.

L'un d'eux, peut-être parce qu'il symbolisait son époque, a triomphé de l'oubli. Sa mémoire a duré, auréolée d'une légende. C'est Lauzun. Déjà, sous Louis XIV, le fameux courtisan qui épousa, dit-on, mademoiselle de Montpensier, avait illustré le nom de Lauzun. Mais c'est en parlant du grand séducteur du règne de Louis XV, c'est à propos de sa renommée galante qu'on dit encore aujourd'hui : « un Lauzun ».

Sans doute, Lauzun n'a pas l'envergure de

Don Juan. Il est à la taille de son époque. Et le xviii^e siècle est celui des bibelots et des boudoirs minuscules. Il a de la prestance, de la désinvolture et pas mal de fatuité. Mais il est passablement romanesque et souvent sincère. Il lui sera sans doute beaucoup pardonné parce qu'il fut beaucoup aimé. Ses victimes elles-mêmes ont plaidé sa cause. D'ailleurs, la morale évolue comme les mœurs. Il y a des modes sentimentales : pour un grand seigneur, plaire était alors le but de l'existence. Et nous devons nous garder d'apprécier, avec notre mentalité actuelle, des habitudes nées d'une ambiance si différente de la nôtre. Il faut faire abstraction du présent pour juger le passé.

Armand de Gontaut-Biron, plus connu sous le nom de Lauzun, reçoit donc, comme toute la jeunesse de Versailles, cette éducation qui préparait souvent des hommes du monde, rarement des hommes de valeur. A douze ans, le roi le nomme officier au régiment des gardes : « Je sus dès cet âge, dit-il, que j'étais destiné à une fortune immense, sans être

obligé de me donner la peine d'être un bon sujet. »

Aucune influence favorable ne s'exerce sur son enfance. Sa mère est morte en lui donnant le jour. Son père, le duc de Gontaut, a quitté le service assez jeune pour se fixer à la Cour, où successivement, il est devenu l'ami et le conseiller de madame de Châteauroux et de madame de Pompadour. A vrai dire, il use discrètement de son crédit près des deux favorites. Mais c'est un homme de son temps, sceptique et léger, dont l'exemple ne peut être guère profitable au jeune Lauzun. Enfin, l'enfant reçoit comme précepteur un laquais, nommé Roch, « sachant passablement lire et écrire ». Roch ne pouvait pas briller d'un vif prestige aux yeux de son élève. Cependant, il sut acquérir sur lui une sorte d'autorité dont, il faut le reconnaître, il ne mésusa jamais.

C'est donc, selon sa propre expression, « sur les genoux de madame de Pompadour » que Lauzun grandit à la Cour. Toute sa vie

subira l'influence de ce milieu d'intrigues et de frivolité. « Pompadour rime avec amour », dit Voltaire. Rien de surprenant à ce que Lauzun soit asservi tout jeune au petit dieu. Aventures, propos légers, voilà les chansons de son enfance. Et l'on n'oublie jamais les refrains dont on fut bercé...

Notre héros gagne vite la confiance de la « divine marquise ». Il lui sert de secrétaire. La gravité, la petite taille de ce courtisan en herbe divertissent madame de Pompadour. Elle recherche les bibelots, et celui-là n'est pas pour déparer sa collection. La gaieté, l'espièglerie, les saillies imprévues d'un enfant sont précieuses aux yeux de celle qui cherche uniquement à distraire le plus ennuyé des rois. De plus, il possède un véritable talent de lecteur, qui tient le souverain sous le charme; aussi se voit-il vite adopté, choyé par l'entourage de la favorite.

Ce cercle intime est composé de jolies femmes : la douce duchesse de Choiseul, sa terrible belle-sœur la duchesse de Gramont,

puis de rieuses et folâtres créatures comme mesdames d'Esparbès et d'Amblimon. Chacune exerce un attrait personnel. L'une est noble et fière. L'autre est fine et spirituelle. Et Lauzun adore toutes les qualités, quand elles ont revêtu des formes si charmantes.

Madame de Choiseul était la propre tante de notre héros. Elle avait quatorze ans lorsque sa sœur, madame de Gontaut, à son lit de mort, l'avait fiancée au duc de Choiseul. La mère du jeune Lauzun confessait en effet des sentiments fort tendres pour le futur ministre de Louis XV. Le bruit courait même à la Cour que le duc de Choiseul était le véritable père de Lauzun. Ils se ressemblaient, du moins, par leurs dons de séduction et leur humeur volage. Quoiqu'il en soit, madame de Choiseul adorait son mari, malgré ses nombreuses trahisons. Un peu effacée, toute en nuances, très cultivée, elle tranchait par son honnêteté sur les femmes de son entourage. Elle paraît même avoir monopolisé toute la vertu de la famille.

A côté d'elle, en antagonisme constant, se

dresse la figure de sa belle-sœur, la duchesse de Gramont, « la rouquine », disaient les méchantes langues de l'époque. Une influence absolue sur son frère le duc de Choiseul, un orgueil implacable, une intelligence de premier ordre, une résolution invincible assuraient sa puissance. « Ministre en jupons », elle était entourée, même chez la favorite, d'une véritable cour. Elle régente la mode, décide des nominations, domine en un mot la société.

Mais, pareille aux forces de la nature, elle n'épargne rien de ce qui lui résiste. Dans l'ombre de cette plante altière, tout s'étirole. Madame de Choiseul se voit détrônée à son propre foyer par son impérieuse belle-sœur. Elle se débat, mais en vain. Son mari n'ose pas contrarier la terrible duchesse. Et parfois, l'hostilité des deux rivales va jusqu'à la rupture.

Lauzun, comme tous les enfants, subit le prestige de la puissance. Cette femme, qu'on adule et qu'on craint, le subjugue : « Elle était laide, dit-il, mais de ces laideurs qui plaisent généralement. On pouvait avec raison l'appeler

une femme désirable. » Toujours empressé de plaire à l'entourage de la favorite, il laisse cependant voir sa préférence.

Madame de Gramont s'en amuse fort. Il semble que cette femme ambitieuse et despotique devrait rester indifférente au futile plaisir d'être courtisée par un enfant. Il n'en est rien. Elle est flattée d'attirer et d'accaparer ce joli petit être qu'on se dispute. Et il lui est particulièrement agréable de l'emporter sur sa belle-sœur.

Lauzun, très clairvoyant, ne craint pas d'exploiter cette rivalité qui terrifie la Cour. Pour s'assurer définitivement les bonnes grâces de la duchesse, il n'hésite pas à sacrifier sa tante, madame de Choiseul, dont il connaît toute l'indulgence et dont il est certain d'obtenir le pardon. Ce trait, chez un enfant de douze ans, dénote une diplomatie pleine de promesses.

Mais il est plus ébloui qu'épris. Certes, il est fier de devenir une sorte de petit personnage, de se blottir au fond du carrosse de madame de Gramont qui l'emmène à Ménars chez madame de Pompadour. Certes, elle est pour lui bien-

veillante et maternelle. Mais elle ne possède pas ces dons de séduction qui enchaînent un enfant. Elle flatte son orgueil sans éveiller sa tendresse, et il ne sera pas donné à l'orgueilleuse duchesse de révéler au jeune Lauzun cette douceur d'aimer qu'il recherchera toute sa vie.

Non. La première fois qu'il croit « avoir trouvé le bonheur » c'est tout simplement auprès d'une certaine Julie, une suivante de madame de Pompadour. Il avoue qu'il ne connaît pas de plus grande joie que d'oublier la fuite des heures près de cette charmante fille. Julie sait que l'enfant est choyé par la favorite. Flattée de sa recherche, elle y répond par mille agaceries. « Inutile, écrira plus tard Lauzun, car j'étais alors très innocent. »

Poussé par cet instinctif besoin de caresses, si puissant chez tous ceux qui en furent privés dès leur berceau, il s'attache aux pas de l'aimable suivante qui l'accueille et le cajole. Mais M. Roch intervient brusquement. Il blâme cette assiduité compromettante et dont on commence à jaser. Et il interdit formellement tout nouveau

rendez-vous. « J'en fus vivement affligé » avoue Lauzun. Mais ses chagrins ne seront jamais de longue durée. Et il ne lui restera de l'aventure où s'éveilla sa tendresse, qu'un grand désir de la recommencer.

II

Lauzun sèche vite ses premières larmes. reprend courage et sourit de nouveau. Cette fois, c'est une femme infiniment séduisante qui va lui révéler le charme de vivre en pensée pour un autre être. C'est au printemps, où l'avril fait éclore les bourgeons aux branches et le cœur des jouvenceaux, qu'une ivresse soudaine lui gonfle la poitrine. Il aime. Il voudrait le clamer à l'univers entier.

« Je vis madame de Stainville pour la première fois le jour de ses nocces, où elle me fit une impression qui depuis, s'est difficilement effacée. » Sa pensée, moins enfantine, se fixe et

s'absorbe dans l'évocation de l'image chérie. Tous les détours le ramènent vers elle. Et tout ce qu'il ne peut pas rattacher à l'idole, l'excède. Il tombe dans cette rêverie heureuse où s'engourdissent tous ceux qu'effleure l'aile de l'amour.

Mais on ne pardonne pas aux êtres épris, même à l'âge le plus tendre, de s'isoler dans leur songe merveilleux. Les indifférents sont là, qui guettent, qui harcèlent, qui réclament une marque d'intérêt. Plus tard, Lauzun acquerra ce talent de dissimulation nécessaire à la vie mondaine. Aujourd'hui, pris au dépourvu, ravi et désarmé par l'émoi nouveau qui le transporte, il sait mal cacher son secret; madame de Gramont ne tarde pas à confesser celui qu'elle nomme en riant « son petit amant ».

Inhabile encore dans cet art de l'infidélité où il passera maître, il avoue son trouble, comme un enfant fautif. Indulgente, la duchesse ne prend pas l'aventure au tragique. Même elle s'en divertit. Toutes les femmes prennent plaisir aux histoires d'amour. Et puis, dans sa clairvoyance, peut-être appré-

hende-t-elle les conséquences incalculables d'une intervention trop brusque.

Madame de Stainville, avec une imprudente légèreté, s'amuse aussi de voir ce gracieux enfant s'attacher à ses pas, la dévorer du regard et lui rendre un continuel hommage. Prise à ce jeu nouveau, elle lui donne des rendez-vous, achève de lui tourner la tête, tout en s'efforçant de l'apaiser.

Peut-être même s'en égaie-t-elle avec madame de Gramont aux dépens et à l'insu de son petit amoureux. Un jour, les deux amies complotent un dîner à l'hôtel de Gramont pour le dimanche suivant. Madame de Stainville y invite Lauzun. Et elle pousse la coquetterie jusqu'à lui promettre de lui consacrer l'après-midi entier. L'enfant doute de sa joie tant elle est vive : et la lenteur du temps le désespère. Ce dimanche n'arrivera jamais !

Mais le vertueux Roch veille dans l'ombre. Ce dimanche-là, il décide d'emmener son élève entendre la messe aux « Petits-Pères », au lieu de le laisser voler au rendez-vous. La rage, le

désespoir bouleversent l'enfant trop nerveux. Il lui semble que sa tête va éclater, il se sent défaillir d'impuissance. Et, comme une élégante, il se trouve mal dans l'église, à la grande terreur de M. Roch.

On ramène chez lui le jeune exalté, on lui prodigue des soins qui restent sans effet. Averties, mesdames de Stainville et de Gramont accourent au chevet du petit malade. Elles lui tirent la vérité, s'en amusent, plaident et gagnent sa cause, et l'enlèvent, miraculeusement sauvé par un sourire.

Autant pour le calmer que pour se divertir, madame de Stainville lui accorde de menues faveurs. « Je lui baisais les mains, racontera plus tard Lauzun, elle me jurait qu'elle m'aimerait toute sa vie. » Mais de tels moyens allaient contre leur but et portaient au paroxysme une exaltation dangereuse.

Heureusement, la providence veillait. Elle intervint sous la forme d'une coqueluche qui retint au lit la trop séduisante comtesse et la sépara momentanément de l'incandescent Chérubin.

Madame de Stainville se remit lentement. Un changement d'air amena enfin la guérison et aussi l'oubli des folies où l'avait entraînée — peut-être un peu malgré elle — la séduction d'un enfant.

A son retour, la jalousie et le désespoir du petit amoureux l'importunent plus qu'ils ne la flattent. Le caprice est fini pour elle. Un succès mondain toujours grandissant lui tourne la tête. Elle danse à merveille et l'amour du petit Lauzun est emporté dans ce tourbillon comme une plume dans le vent. Maintenant, elle rougit, elle se fâche de la moindre allusion à l'aventure qui l'amusait tant l'année précédente. Et elle repousse à jamais le petit soupirant « jaloux, choqué, désespéré ».

« Son image fut longue à s'effacer, » écrivait-il longtemps après. Peut-être même n'a-t-elle jamais disparu de sa mémoire ni de son cœur, car elle lui rappelait sa première souffrance et son premier amour.

III

La faveur de madame de Gramont, arbitre de la mode et « ministre en jupons », aurait suffi à établir le prestige de Lauzun. Le récit de ses amours avec madame de Stainville, son désespoir, ses airs alanguis, lui assurent, auprès d'une Cour oisive et frivole, une gloire nouvelle. Le voilà devenu une sorte de petit conquérant. Aussi, dans l'entourage de madame de Pompadour, toutes les dames cherchent-elles à se l'attacher. D'ailleurs, elles ne font que suivre la coutume du temps. Jean-Jacques Rousseau n'a pas manqué de dénoncer ce goût des femmes pour de puérils soupirants et de

démasquer les raisons de leur coquetterie. « Toutes ces friponnes sont si aises de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour tenter par l'image d'un jeu qu'elles savent rendre attirant. »

Cousine de la favorite qui l'avait affublée de ce gracieux sobriquet : « mon torchon », madame d'Esparbès s'emploie la première à séduire l'incandescent Lauzun. Il est encore endolori par la trahison d'une inconstante, mais sa nature, son éducation, ses premières émotions même, ont décidé de son destin. Désormais, il ne s'intéressera plus qu'aux intrigues, aux joutes amoureuses, aux femmes. Prisonnier d'un essaim brillant, il est grisé par la capiteuse atmosphère qu'on respire dans le boudoir de la belle marquise. Aussi ne restet-il pas longtemps insensible aux charmes de madame d'Esparbès. « Elle était jolie, mignonne et galante », s'écrie-t-il dans l'enthousiasme. De fait, elle était vive, rieuse, pleine de grâce endiablée. Experte à tourner les madrigaux et les petits vers, elle jouissait à la Cour d'une

véritable réputation d'esprit. La conquête de Chérubin n'était qu'un jeu pour une telle femme.

Madame d'Esparbès a une amie, madame d'Amblimon. Toutes deux sont également espiègles, étourdies, « Hurluberlu » comme dit madame de Pompadour. Elles ont vite fait d'accaparer l'enfant. Elles l'emmènent souper à Paris, elles l'entraînent dans tous leurs divertissements. La présence de ce petit compagnon innocent, tendre et déjà spirituel, apporte dans leur existence vide et désœuvrée l'attrait d'un plaisir imprévu, d'une saveur nouvelle.

Certes, on peut s'offenser aujourd'hui de ces étranges passe-temps, de cette singulière société, surtout pour un enfant aussi sensitif, aussi inflammable. Mais le duc de Gontaut n'a-t-il pas été le conseiller des favorites successives de Louis XV? Comment reprocherait-il à son fils de le prendre pour modèle et comment le blâmerait-il du choix de ses compagnes? Les deux amies elles-mêmes ne doivent pas s'adresser de reproches. A cette époque,

l'Amour et son carquois figurent dans toutes les œuvres d'art. Et les correspondances, les entretiens sont remplis de ses traits. C'est un petit dieu familier. Aussi les deux jeunes femmes ne doivent-elles pas s'étonner de le rencontrer un jour sous l'apparence de ce joli officier de douze ans, dont l'épée même semble une flèche prise au carquois de l'Amour.

Le jeune favori suit les déplacements de la Cour. A Fontainebleau, il ne quitte guère ses nouvelles amies. Et bientôt, un projet de comédie vient resserrer encore une intimité qu'on accueille d'un sourire indulgent.

Une frénésie de spectacle s'est emparée de la haute société. Si les comédiens sont excommuniés, il n'en va pas de même pour les gens du monde qui les imitent. Partout, à défaut d'un véritable théâtre, on tire des paravents, on allume des chandelles et, derrière cette rampe improvisée, tous les genres se succèdent depuis les ballets jusqu'aux tragédies.

L'art de jouer la comédie fait partie de l'éducation d'un futur grand seigneur. Lauzun

n'a pas échappé à cette règle. Dans *Heureusement*, une courte pièce de Rochon de Chabannes, tirée d'un conte de Marmontel, il va connaître les joies du triomphe aux côtés de madame d'Esparbès. Comme on pourra le constater, le sujet était tout à fait de circonstance et l'on comprend qu'il ait guidé leur choix...

IV

Le rideau va se lever. On dit que madame d'Esparbès est charmante dans le rôle de madame de Lisban. Le petit duc de Lauzun jouera celui de Lindor. Certes, il s'en tirera à son avantage. N'excelle-t-il pas déjà, dans la vie, au rôle de soupirant? Et l'on se divertit malicieusement de juger des amateurs dans une comédie où l'on a applaudi mademoiselle Hus et Molé.

La pièce débute par une scène entre monsieur et madame de Lisban. Très confiant en son épouse, M. de Lisban la laisse souvent dans une solitude dangereuse. Elle rêve. Un

Un secret souci l'assombrit. Un jeune cousin, qui égayait la maison de sa présence, va partir pour l'armée. Madame de Lisban tâche de dissimuler sa tristesse à Marton, servante délurée, fort curieuse et fort avancée dans la confiance de sa maîtresse. Mais la camériste risque des allusions à cette mélancolie soudaine et pousse l'audace jusqu'à insinuer que madame n'est peut-être pas indifférente au culte du petit cousin.

La vertueuse épouse se récrie :

Si je me défiais de nos amusements
Je ne le verrais plus.

Sûre d'elle-même, elle ajoute d'un ton sévère et cassant :

Est sage qui le veut

A quoi l'humble bon sens de la servante réplique :

Dites plus vrai, madame, est sage qui le peut.

Persuasive, Marton plaide alors la cause du jeune cousin. Le fripon a su se concilier les

bonnes grâces de la soubrette. Madame de Lisban est femme. Elle ne résiste pas au plaisir d'entendre vanter le goût et le discernement de celui qui l'admire.

Lindor fait son entrée, vêtu d'un coquet uniforme de hussards. Lauzun est à peine déguisé; n'est-il pas officier aux gardes? La servante, seule avec lui, le poursuit de ses agaceries. Là encore, la fiction côtoie la réalité. Marton câline Lindor, comme Julie, la suivante de madame de Pompadour, cajolait Lauzun.

Au moment où Lindor va obtenir un baiser de la soubrette, madame de Lisban entre brusquement. Aussitôt repris par le charme de sa troublante cousine, le petit hussard se désole à la pensée de son prochain départ. Tout comme Chérubin, il ne sait point au juste quelle femme chérir et il soupire tour à tour pour l'une et l'autre avec une égale sincérité.

Lauzun est l'interprète rêvé de l'enfant amoureux. Il en a l'âge, l'aspect, la voix et

même le cœur. Quand, agenouillé aux pieds de madame d'Esparbès, il conte la peine de Lindor, il semble avouer son propre trouble. L'émotion de la vérité l'anime :

Présentement je n'ai pour avantage
Que des airs écoliers, ma figure, mon âge,
Aussi vous me traitez comme on traite un enfant.

Mais la sévère cousine feint de ne pas comprendre. Alors, mélancolique, il essaie de l'attendrir sur son départ. Il lui recommande, s'il ne revenait pas, de lire ses tablettes, son trésor le plus précieux :

Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, mes œillades
Vos soufflets d'ordonnance après mes embrassades,
Mes serrements de main, mes battements de cœur,
Y sont comptés, datés, dans un ordre enchanteur.

Marton interrompt ces épanchements et dresse sur une table légère le souper d'adieu. Avec la mobilité de l'enfance, Lindor oublie son chagrin dans la joie de la dînette en tête-à-tête. Enjôleur et câlin, il reprend sur le mode léger ses déclarations. Mais madame de Lisban refuse de se prêter au jeu. L'enfant soupire :

Ah ! Vous ne m'aimez pas.

Puis la fantaisie l'entraîne à nouveau, il se tourne vers Marton :

Verse rasade, Hébé, je veux boire à Cypris.

Puis il tend sa coupe vers celle de sa belle cousine. Et vraiment leur couple est charmant. Elle, toute menue dans ses paniers bouffants, le cou serré dans une ruche légère, la frimousse mignonne avivée par le fard. Lui, svelte et cambré dans son fringant uniforme d'officier, enveloppant la coquette d'un regard amoureux.

Mais M. de Lisban rentre à l'improviste. Lindor se cache dans une pièce voisine. Un bruit malencontreux révèle sa présence. Un soupçon jaloux traverse l'esprit du mari, qui ouvre la porte, se précipite... et découvre Lindor aux pieds de Marton. Comme on le voit, la pièce s'achève « heureusement ».

Inutile d'insister sur l'analogie entre ces scènes et celles du *Mariage de Figaro*. Chérubin était né de ce soir où, sur les planches d'un théâtre, à la lueur des chandelles, un enfant

dit sa peine et son trouble et fit applaudir l'amour sous des traits nouveaux.

Madame d'Esparbès a remporté un véritable triomphe. Elle garde de cette soirée un souvenir enchanté. Elle n'appelle plus Lauzun que du doux nom de Lindor. Ou bien encore elle le traite tendrement de « petit cousin ». Cette parenté soudaine ravit les deux étourdis. Mais, hélas, ces liens nouveaux vont bientôt se rompre...

Le premier soir où de véritables comédiens avaient joué *Heureusement*, au moment où le jeune officier déclare qu'il va boire à Cypris et où madame de Lisban réplique : « Je vais boire à Mars », l'actrice se tourna vers la salle et regarda le prince de Condé. Aussitôt, les acclamations éclatèrent. Or, par un rapprochement singulier, madame d'Esparbès, qui joue aussi le rôle de madame de Lisban, devait subjuguier ce même prince de Condé. Sa coquetterie fut-elle inspirée par la trouvaille de l'actrice ? Voulut-elle enchaîner, mieux que par un regard, l'héritier d'un grand nom ? Nul ne le sait.

Le certain, c'est qu'au moment où la faveur et la félicité du jeune Lauzun semblaient à leur comble, le prince de Condé vint troubler la fête. Mars ne pouvait pas être vaincu par un enfant. Malgré sa révolte, son désespoir, ses larmes, Chérubin dut battre en retraite.

Ainsi Lauzun — qui devait plus tard faire pleurer tant de beaux yeux — est une fois de plus victime d'une inconstante. Mais c'en est fini des puériles romances et des dénouements mortifiants. Dans l'atmosphère de la Cour comme dans celles des serres, la croissance est hâtive. la maturité précoce. Bientôt Lauzun part à la conquête d'une jeune et jolie comédienne, mademoiselle Demarques. Il se lance dans des aventures où M. Roch lui-même doit renoncer à le poursuivre. Imitons donc l'estimable précepteur, puisqu'il ne s'agit plus désormais des innocentes amours de Chérubin.

V

Lauzun, devenu le séducteur à la mode, a exercé une véritable fascination sur les femmes. Il traversait les salons en vainqueur. On lui donnait le droit de choisir. Il cueillait ses amours comme on compose un bouquet. Son cachet représentait une rose épanouie, enveloppée d'une nuée d'abeilles et de papillons, avec cette devise : « Voilà ce que c'est que d'être rose. »

Les jeunes gens, séduits par son prestige, s'efforçaient de l'imiter et l'entouraient d'une véritable cour. Lui-même affirme avec une tranquille assurance : « Je dois convenir que j'avais beaucoup de copies sans qu'il y en ait

une de bonne. » De près ou de loin, il a servi de modèle à tous les enfants qui débarquaient à Versailles et leur histoire ressemble singulièrement à la sienne.

Dans l'atmosphère capiteuse de la Cour, dans un désœuvrement absolu, devant de continuels exemples de cynisme et de légèreté, ces nouveaux venus se sentaient tout d'abord dépaysés. Le jeune comte de Tilly, frais émoulu du collège d'Alençon, où son père l'avait expédié pour expier une amourette avec une Fanchette de village, résume ainsi ses premières impressions à Versailles : « Ce qui me frappa le plus et à l'instant, fut la distance incommensurable qu'il y avait d'un homme à un autre, et la souplesse de l'insolence subitement métamorphosée en soumission, l'empressement, la politesse, la mobilité des physionomies, l'uniformité des attitudes et les alternatives d'un froid concerté et d'une chaleur factice. »

Mais, conscient de son isolement, Tilly, comme Lauzun, va déployer sa grâce et sa câlinerie enfantines pour se faire aimer. Lui non

plus n'a pas connu sa mère. Et il attend, de la première femme qui se penchera sur lui, la caresse espérée depuis le berceau. Il oublie vite les austères conseils de sa grand'mère, la duchesse de Coigny, qui traitait Corneille et Racine « d'empoisonneurs d'âmes » et adjurait son petit-fils de préférer la mort à la lecture des ouvrages de Voltaire. Digne émule de Lauzun, il fait bientôt damner maîtres et précepteurs et devient un des plus notoires petits fripons de la Cour.

Un autre page, M. de la Gorce, note également le malaise d'un timide novice dans ce milieu frelaté, où l'intuition de l'enfance perce la haine cachée sous le sourire, l'intrigue tramée derrière l'éventail. Mais lui aussi est vite pris à l'attrait de ce milieu facile : « Je quittai les bancs du collège pour entrer page du roi à la petite écurie. Qu'on est heureux à cet âge où les besoins tiennent d'une main à l'enfance et de l'autre à la virilité. Alors, mollement agité par un ferment inconnu, les plaisirs, comme les peines, sont légers et sans suite. »

On pourrait s'étonner que tant de petits pages nous aient laissé leurs impressions. Mais, au déclin de la vie, ces grands seigneurs s'analysent et se racontent. Le goût d'écrire s'est développé autant que le goût du plaisir. La mode est aux Mémoires. On y rencontre un sens de la poésie et de la nature où se révèle déjà l'influence de Jean-Jacques. Mais tous, dans leurs Souvenirs, donnent une place prépondérante aux histoires d'amour. Aussi peu discrets sur eux-mêmes que sur les autres, ils se parent de leurs bonnes fortunes comme d'autant d'actions d'éclat.

Et cependant, sous leur désinvolture frivole, ils restent profondément sincères. Les femmes demeurent sentimentales à l'excès au cours d'une existence tumultueuse. Et les hommes, malgré leur infatuation, gardent des élans naïfs et presque puérils. Lauzun sombre dans un tragique désespoir, le jour où madame de Coigny lui refuse une plume de héron noir. Il touche au sommet de l'orgueil et de la joie le soir où Marie-Antoinette accepte de lui une

plume de héron blanc... La Gorce, Tilly, tant d'autres, avouent, comme le Chérubin de Beaumarchais, que leur plus beau souvenir est celui d'un jour où ils ont obtenu un ruban, une caresse, un regard, même une gronderie.

Quelque chose subsiste en eux de l'enfant amoureux. Et du Chérubin qu'ils furent jadis, tous parlent dans leurs Mémoires avec une sorte d'admiration attendrie, de doux regret, comme d'un petit être disparu, mais dont l'âme charmante vient les visiter encore.

VI

C'est une existence singulière que celle de tous ces petits pages élevés à l'école d'une Cour libertine et frivole. Sous la livrée bleu du roi, ou vêtus de cramoisi, brodés d'or sur toutes les tailles, empanachés, parés de point d'Espagne, ils emplissent Versailles de leur essaim turbulent. Petits officiers, messagers discrets, tout pénétrés de leur importance, ils assistent aux divertissements, se mêlent aux intrigues, papillonnent dans les appartements du palais, parmi les sourires et les caresses.

Pour tout fils de famille, avide de plaisir et d'ambition, c'est l'emploi rêvé. Aussi est-il

fort recherché et n'est-ce point trop des exigences du règlement pour écarter des candidatures trop nombreuses. Ainsi, pour obtenir du Grand Écuyer une nomination aux écuries du roi, il faut deux cents ans de noblesse. D'Hozier, généalogiste de la Cour, veille, impitoyable. Vainement on l'implore, on le chausonne :

Quoi, dans ce monde singulier,
Triste jouet d'une chimère,
Pour savoir ce qui doit me plaire
Irai-je consulter d'Hozier?

Le sévère gardien de la tradition reste inflexible. Il est vrai que le règlement se montre surtout difficile sur le chapitre de la noblesse : par ailleurs, il est plutôt débonnaire. Il suffit au futur page d'être « bien fait », de beau visage, d'être agréable à voir, et de pouvoir suffire à son entretien. De références morales, il n'est même pas question.

Mais, en regard de ces quelques obligations, que de privilèges ! Dans toutes les fêtes, ces jeunes héros occupent le premier rang. Aux processions, ils précèdent en double file le

Saint-Sacrement. Le jour de la Fête-Dieu, ils sont autorisés à se percher jusque sur le carrosse du roi. Sur le toit de la voiture, sur les chevaux, près des portières, ils se serrent en grappes joyeuses. Et la vivante pyramide traverse ainsi les rues de Versailles.

Leur véritable privilège, c'est surtout l'indulgence royale. Lorsqu'on vient se plaindre au souverain d'une de leurs sottises, il prend un air évasif, sourit, murmure : « Cela est bien page ! » Et l'affaire en reste là.

Et, de ces sottises, ils sont coutumiers. Impressionnés d'abord par la grandeur et la majesté de Versailles, ils se sont vite aperçus que dans ce noble décor, la majesté décline et perd son prestige. Ils se sont mis au ton de ces courtisans que Rivarol appelle « des mendiants à talons rouges » et de ce roi qui ne sait plus inspirer de respect, qui, pour mettre un frein à la licence de ses petits soupers, est obligé de crier en frappant sur la table : « Messieurs, le Roi ! »

L'ardeur et l'espièglerie de l'enfance s'auto-

risent du laisser-aller général pour se donner libre carrière. En vérité, messieurs les pages peuvent revendiquer l'honneur d'avoir inventé le sabotage. Dans le parc de Versailles, ils vident les bassins au moyen de leurs bottes molles, enlèvent les soupapes, les égarent, brisent les clôtures et les treillages. Et les gardes-bosquets connaissent si bien le crédit des mauvais sujets qu'ils s'abstiennent d'une plainte et même d'une réprimande.

Sous les prétextes les plus futiles, des rixes éclatent avec les enfants des écoles. Les coups échangés sont parfois assez graves. De tous côtés, on s'indigne, on se révolte contre une audace sans cesse grandissante. Les marchands de Versailles vont jusqu'à Choisy porter leurs doléances et réclamer justice contre ces jeunes enragés. Mais l'arrogance des pages n'en diminue pas.

Ne vont-ils pas jusqu'à se soulever contre leur gouverneur? Leur audace n'a d'égale que leur exigence. Ils malmènent leur maître d'hôtel, se plaignent de leur table au Grand Écuyer. Et

cependant une enquête va démontrer combien leurs griefs sont injustifiés : « Tous les jours maigres ils ont du poisson. Je me suis approché des quatre tables les unes après les autres, je les ai trouvées servies selon l'étiquette de deux potages, dont un couvert d'une volaille, un plat de bouilli, deux entrées dont une de veau, l'autre de deux poulets aux concombres et une épaule de mouton rôtie. » Les pages se sont encore plaints qu'ils n'avaient pas deux services comme « de l'autre côté ». Au surplus, messieurs, les pages boivent force bourgogne, dont le maître d'hôtel, Germain, fait grand compliment à son fournisseur. Et les notes soldées pour l'entretien des écoles et écuries témoignent du souci qu'on apporte à les bien traiter.

A Paris, leur conduite n'est pas plus édifiante qu'à Versailles. Leur sabbat réveille tour à tour tous les quartiers de la capitale. Et le duc de Charolais, dont ils ont envahi l'hôtel et rossé les palefreniers, se répand en récriminations furieuses.

Chose curieuse, on ne parvint à refréner

l'indiscipline des pages qu'en les chargeant de leur propre surveillance. Dorénavant, ils se choisirent eux-mêmes des chefs, dont l'autorité incontestée s'employa à éviter des écarts regrettables. Le sentiment de la responsabilité ne manqua pas d'exercer sur ces têtes légères son heureuse influence. Le calme sembla renaître. Il est piquant de remarquer que les pages inaugurèrent en France, à la Cour même de Louis XV, un système de République.

Cependant, nulle constitution n'est parfaite. Une étrange aventure témoigne que ces enfants étaient exposés à mésuser de leur puissance. Depuis longtemps, on recherchait l'auteur d'une suite de vols commis dans les chambres des pages. Enfin les soupçons se portent sur l'un d'eux, M. de Passetey. Il est dépensier, il fait des dettes, les larcins cessent dès qu'il est malade ou puni de prison. Bref, tous concluent à sa culpabilité. Il est rayé du nombre des pages et renvoyé sans merci.

Le père de l'accusé accourt à Versailles, afin d'implorer lui-même les camarades de son

fiis. Le gouverneur les réunit. Et le juvénile tribunal écoute gravement cet homme qui, tout en larmes, plaide l'innocence et demande la grâce de son enfant. Mais un silence mortel accueille ses paroles. Enfin, l'un des pages élève la voix, au nom de l'assemblée. Il refuse de se laisser attendrir. Le désespoir du père ne prouve pas l'honnêteté du fils. Un camarade soupçonné de bassesse ne peut plus faire partie de la pagerie. Le tribunal enfantin est implacable. On peut ruiner des marchands, rosser des valets, troubler toute une ville, courir les filles et tramer des intrigues, mais on ne doit pas voler le col ou les bas d'un page... En réalité, le jeune Passetey était innocent. Les objets volés furent restitués par un autre élève. Mais l'histoire ne dit pas si la leçon porta ses fruits et si les petits pages apportèrent désormais dans leurs verdicts plus d'indulgence et de réflexion.

Naturellement, les pages ne décidaient eux-mêmes que sur les questions de discipline intérieure. Un haut personnage continuait de les

diriger. On conçoit combien cette tâche devait être délicate et difficile. Elle incombait au Grand Écuyer de France, chef des Écoles Royales de pages.

Et cependant ce rôle périlleux fut tenu quelque temps par une femme. A la mort de monseigneur Charles de Lorraine, son fils, le prince de Lambesc, était trop jeune pour le remplacer au poste de Grand Écuyer. On décida que sa veuve, la comtesse de Brionne, régenterait l'école des pages jusqu'au moment où le prince de Lambesc pourrait la relever de ses fonctions.

Voilà un commandement qui n'est pas pour déplaire à nos écervelés... C'est charmant, lorsqu'on a quinze ans et qu'on porte l'uniforme, d'obéir à une femme séduisante « la plus belle des dames de la Cour », selon le témoignage de ses contemporains. Certes, elle n'endosse pas le somptueux costume de drap d'or du Grand Écuyer, elle ne ceint pas « l'épée royale au fourreau violet semé de fleurs de lis ». Mais elle porte divinement les vastes

paniers et le grand habit de Cour. Jamais le prince Charles de Lorraine n'eut autant de prestige. Cavalcadant à la portière de son carrosse, les petits pages servent leur dame comme au temps jadis. Et s'ils ne la chantent pas en secret, au moins sont-ils fort intimidés devant elle.

La séduction de madame de Brionne est célèbre. Experte en l'art de plaire, elle ne méprisait aucune adulation. Comment eut-elle résisté au plaisir de troubler le cœur de ses sujets?

Aussi, chaque entrevue entre un page et Son Altesse prend elle pour lui les proportions d'un événement. D'avance, il est agité, troublé, comme à l'approche d'un rendez-vous. Voici d'ailleurs l'impression qu'un petit page nous a laissée d'une de ces visites : « Je me rendis au château et en entrant dans l'appartement de la princesse, je la trouvai seule dans un déshabillé extrêmement riche et galant, étendue sur une chaise longue. D'abord, dès qu'elle m'aperçut, elle me dit, avec un signe de tête gra-

cieux, de m'approcher, me demandant en souriant si elle avait l'air si terrible qu'on dut avoir de la crainte pour se présenter devant elle? J'ai déjà dit que c'était la plus belle femme de la Cour. L'opinion publique prétendait qu'elle n'avait pas la sagesse de Minerve, mais qu'elle en avait le port, la taille, la majesté. Si elle avait eu l'air plus doux et les formes féminines plus développées elle aurait fort bien pu représenter Vénus. Cependant comme je savais que les femmes aiment mieux ressembler à cette déesse, c'est à celle-là que je me permis de la comparer dans ma réponse dont elle parut très satisfaite. Elle me demanda dans quel corps je voulais servir, car je devais quitter les pages six mois après, et promit d'employer tout son crédit pour satisfaire à mon vœu à cet égard. Je lui témoignai toute ma reconnaissance et pris congé d'elle. »

Le Chérubin de Beaumarchais dira bientôt :
« Comme elle est belle, mais qu'elle est imposante! »

Mais, hélas ! madame de Brionne n'accapare pas toute la galanterie des pages. La femme tient un grand rôle dans leur vie et leur inspire leurs plus audacieuses escapades. Le soir, dès que se répand dans le parc la brume qui monte des pièces d'eau, toute une vie secrète éveille les jardins endormis. Comme des lutins familiers, les pages se glissent dans le dédale des parterres et des bosquets. Les caméristes, les filles de chambre les rejoignent et, dans ces charmilles qui semblent vouées aux rendez-vous galants, se laissent volontiers dérober un baiser.

Mais les soubrettes sont bavardes. Elles racontent à leurs maîtresses le charme des bosquets et la gaieté des pages. On ne rougit pas de l'amour d'un enfant. « Madame » rêve à ces confidences... Et l'on chuchote que, le soir, maintes grandes dames empruntent les vêtements de leur servante et se glissent à leur place dans les jardins du château.

Qui sait si ce jeune horloger qui joue de la harpe et l'enseigne aux filles de Louis XV,

n'est pas sorti vers cette heure-là du palais? Qui sait si Pierre-Augustin Caron — plus tard Beaumarchais — n'a pas vu disparaître dans l'ombre une de ces fausses soubrettes enveloppée d'un voile léger?

Peut-être s'est-il arrêté un instant, rêveur, pour écouter les rires et le murmure d'une voix lointaine : « Qu'il fera beau ce soir sous les grands marronniers. »

CHÉRUBIN
CHEZ UN PHILOSOPHE



CHÉRUBIN CHEZ UN PHILOSOPHE

Le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à la maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues...

(*Mariage de Figaro*, acte I.)

I

Certaines demeures disparates dégagent un charme harmonieux, comme ces visages irréguliers dont on subit la séduction sans la pouvoir analyser. Une perspective heureuse, un reflet du ciel sur l'eau, ont la même grâce fuyante, insaisissable, qu'un sourire ou qu'un regard.

Ferney compte parmi ces retraites privilégiées dont l'attrait semble tenir du sortilège. Mais le visiteur ne s'attarde pas aux raisons de cet enchantement. Tout de suite, le souvenir de Voltaire lui emplît l'esprit. Le philosophe a laissé partout une si vive empreinte qu'elle donne l'illusion d'une invisible présence. On s'attend à le voir paraître dans l'ombre de la charmille, menu bonhomme malicieux, perdu dans les plis de l'ample vêtement dont les basques pendent au long de ses jambes en fuseau. Tout l'évoque : ces arbres qui l'abritèrent de leur feuillage, ce cyprès qu'il a planté de ses mains et le logis lui-même, véritable asile du philosophe, sous le fronton rigide qui le couronne comme un petit temple de la sagesse.

Parmi tous les hôtes qui franchirent le seuil de Ferney, nul n'en approcha avec autant d'émotion enthousiaste et naïve que Jean-Pierre Claris de Florian. Il avait dix ans lorsque, par une chaude matinée de juillet 1763, il pénétra dans cet asile dont il avait tant rêvé.

Ce jeune admirateur de Voltaire était le neveu du marquis de Florian, beau-frère de la fameuse madame Denis, qui régentaît alors à sa fantaisie la maison du philosophe.

Le futur fabuliste arrivait à son heure. Voltaire s'attriste souvent. Ses infirmités augmentent. « Vieillir, c'est mourir en détail » dit-il avec mélancolie. La présence du petit Florian saura l'égayer.

D'ailleurs, le patriarche, qui se montra parfois si sévère pour les hommes, est d'une indulgence infinie pour les enfants. « Pourquoi ne veut-on pas plaindre les douleurs des enfants? a-t-il coutume de dire. C'est parce qu'on sait qu'elles passeront dans un quart d'heure? Pourquoi donc alors plaindre les nôtres, qui passent en un jour! » Un témoin de sa vie raconte ainsi l'accueil qu'il réservait aux tout petits : « Il les laissait jouer dans sa bibliothèque avec un gros léopard empaillé, placé au milieu à cet effet; sans frémir, il les voyait ouvrir ses livres, regarder ses estampes. »

Tout de suite, l'air assuré, la physionomie mobile du jeune Florian, la fantaisie ailée de son imagination, séduisirent le vieillard qui, malgré les atteintes de l'âge, restait épris de mouvement et de nouveauté. Pour témoigner de l'intérêt à son petit hôte, il l'interroge, selon la coutume, sur l'étendue de ses connaissances. « Monsieur, répond crânement Florian, je sais *l'Iliade* et le *blason*. »

Voltaire fit grand succès à cette fière réplique et baptisa son protégé du nom pompeux de M. de Florianet.

Mais il estima le bagage insuffisant. Et le père Adam, ancien jésuite dont l'unique fonction consistait à faire la partie d'échecs du philosophe, fut promu au grade de précepteur et chargé d'inculquer les premières notions du latin à M. de Florianet.

Hélas ! Les débuts sont ingrats et décourageants. Mais le petit Florian a toutes les audaces. Aux prises avec les difficultés d'un thème, il va demander aide et secours à celui qu'il nomme dans son enthousiasme « le pre-

mier homme de l'Europe ». Indulgent, Voltaire se prête au jeu. « Il me faisait ma phrase avec tant de bonté, racontera Florian plus tard, que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avait faite. » Le soir, le père Adam, émerveillé des progrès de son élève, lit tout haut le travail du jour. Voltaire échange un sourire avec son complice et déclare que ce n'est vraiment pas mal pour son âge.

Cependant, madame Denis, grondeuse, n'aime guère qu'on interrompe le repos ou le labeur de Voltaire. Elle seule a le droit de l'importuner. Et voilà le doux Florianet renvoyé au jardin. Là, il rêve plus qu'il ne joue. C'est surtout sa pensée qui vagabonde, qui remonte le cours du passé. Car ce petit être de dix ans, d'une sensibilité hâtive, a déjà de grands souvenirs.

Il se revoit dans sa modeste ville de Saint-Hippolyte. Il a sept ans. Comme la garnison vient d'être rappelée, il monte la garde avec les bourgeois de la cité. Le gouverneur lui a fait

confectionner un uniforme de sous-lieutenant. Dans ce séduisant costume, son père l'emmène un jour au théâtre, à Toulouse. Une grande dame, sans doute éblouie par cet officier en miniature, le reçoit dans sa loge, le comble de friandises et de caresses. Elle le complimente sur ses beaux yeux. « Trop grands », ajouta-t-elle, pensive. Et Florian, malgré son trouble, de répondre « qu'ils ne seraient jamais trop grands pour la regarder... »

C'est la première fois qu'un visage de femme se penche sur lui. Il a perdu sa mère trop jeune pour s'en souvenir. Comme tous ceux qui furent privés de la grande tendresse tutélaire, de la chaleur du nid si nécessaire aux tout petits, il en garde au cœur un frisson inexplicable. Comment ne serait-il pas touché de ces caresses inconnues?

Une sœur, à défaut d'une mère, eût animé le foyer d'une présence féminine. Mais il est seul. Et la fillette dont sa mémoire évoque ensuite la douce figure n'est qu'une amie. Séraphine et Jean-Pierre se sont naïvement aimés.

Elle a huit ans; il en a neuf. Leurs menottes se joignent. Ils échangent des baisers et des serments éternels. Hélas! Bientôt la vie les sépare. Mais il semble à Florianet qu'il n'oubliera jamais le gentil visage de Séraphine...

Cependant les rêveries n'occupent pas tout le temps du petit poète au jardin. *L'Iliade* continue de le hanter. Jadis, brûlant sur de minuscules bûchers des oiseaux tués à la chasse, il croyait voir se consumer, sur l'amas de branches, le corps de Patrocle ou de Sarpédon. Cendres d'oiseaux ou de héros ne sont-elles pas une même poussière?... Aujourd'hui, il veut mettre en action les combats homériques. Il brandit une épée de bois — forgée par Vulcain, à l'en croire — et fond sur un champ de pavots en fleurs.

Toute l'armée troyenne est là! Furieusement, notre héros l'attaque. Soucieux d'abord de la vérité historique, il se déclare vaincu et se retire sur ses vaisseaux. Les célèbres charmilles de Ferney, deviennent, au gré de son imagination, flotte ou palais. Mais un moment

arrive où il se lasse d'abandonner la victoire aux orgueilleux pavots : Troie doit succomber. Les fleurs abattues ensanglantent le sol de leurs pétales. Soudain, au milieu du carnage, Voltaire apparaît... Effarante minute ! Mais, en apprenant que la mort de Patrocle entraîna tant de ruines, le philosophe éclate de rire et pardonne.

De nouveau, l'enfant se réfugie près du patriarche. Parmi tous les hôtes de Ferney, c'est décidément vers lui que va la préférence du doux Florianet. Il devine que le grand homme n'est plus, à cette heure, qu'un grand-père. Il sent toute l'indulgence malicieuse, toute la fine bonté de ce « hideux sourire » que devait anathématiser plus tard un autre poète, pourtant juvénile...

L'amitié du vieillard et de son petit protégé se resserre chaque jour et révèle un Voltaire tout différent de celui qu'on entrevoit à travers son œuvre : « Souvent, dit Florian, il me faisait placer près de lui à table et, tandis que beaucoup de personnages qui se croyaient

importants et qui venaient souper chez Voltaire pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, il se plaisait à causer avec un enfant. »

Un vif sentiment d'altruisme le portait à aider les faibles. De même qu'il avait défendu Calas, il comblait de caresses son petit neveu d'adoption. De tout temps, son scepticisme a voilé sa tendresse généreuse. Dans une lettre à l'abbé Moussinot, chargé par lui de distribuer des secours à des étudiants pauvres, il se plaint qu'un de ses protégés ait abusé de son nom, escroqué une petite somme. « L'ingratitude me paraît innée dans le genre humain bien plus que les idées métaphysiques dont parlent Descartes et Malebranche, » écrit-il. Puis, il ajoute, à propos d'un autre malheureux : « Pour le jeune Darnant, au lieu de vingt-quatre livres, donnez-lui en trente, quand il viendra vous voir. Je vais vite cacheter ma lettre de peur que je n'augmente la somme. » Ayant maudit l'ingratitude, il s'y expose à nouveau. Le geste n'est-il pas joli ?

Florianet ne fut pas seul à profiter de l'hospitalité de Voltaire, qui se plut toujours à secourir les jeunes. Sa protection s'étendit avec les années. Par moments, sa maison devint un véritable refuge, où il entourait de soins ceux qu'il savait moins favorisés du sort que lui-même. « Je me suis fait une assez nombreuse famille d'adoption, écrit-il à un ami. Les Turcs appellent cela les enfants de l'âme. »

II

L'admiration, la curiosité, attirent sans cesse de nouveaux pèlerins vers l'Ermitage. Ce sont, entre Paris et Ferney, d'innombrables allées et venues. La vie se transforme chaque jour afin de s'adapter à des hôtes différents. Dans ce mouvement continu, le philosophe trouve à satisfaire son besoin d'activité. Chaque arrivée lui apporte un regain de jeunesse. Quant à Florianet, cette existence le ravit. Pour lui, c'est la revanche du passé solitaire et monotone. Pendant la belle saison surtout, jamais aujourd'hui ne ressemble à hier. Et demain est encore une promesse de bonheur.

Plus tard, sous l'austère influence du duc de Penthièvre, Florian se consacrera à des visites charitables; il deviendra un modèle de vertu. Mais son enfance n'en laisse rien prévoir. Devançant l'âge des plaisirs, il les méprisera au moment où il aurait pu mieux les goûter. A douze ans, il use et abuse de toutes les joies, de toutes les distractions que les jours lui apportent.

Voltaire aime la bonne chère, le bien-vivre. Ne fait-il pas profession de détester les gens « qui ne savent même pas ce qu'ils mangent » ? Florianet, s'il devint un « désenchanté », partage alors le goût du philosophe pour les plaisirs de la table. Il sait estimer un vin rare, un mets recherché. Et songer que cet enfant gourmand, rieur et dissipé, sera un jour cet écrivain mesuré dont Marie-Antoinette dira, avec un peu de cruauté « qu'en lisant une de ses œuvres, on croit manger de la soupe au lait ! »

Si Florian recueille avidement les moindres propos de Voltaire, un sujet le passionne entre tous : le théâtre. La vie des actrices, les

triomphes de mademoiselle Clairon excitent son enthousiasme. Et, dans les discours du philosophe, le nom revient souvent de l'incomparable interprète, de celle qui incarna la plupart de ses héroïnes...

Or, un jour, des lettres arrivent à Ferney. Une rumeur agite l'Ermitage : à Paris, la célèbre actrice est en conflit avec le public. Clairon s'entête à ne pas vouloir paraître en scène avec un camarade accusé d'indélicatesse. On la siffle, on l'acclame. Dans la ville, chacun prend parti pour ou contre la tragédienne. On voit que les questions théâtrales n'ont pas attendu notre siècle pour passionner l'opinion.

Voltaire ne peut manquer une aussi belle occasion de s'indigner. L'éternel combatif s'éveille en lui... Il s'enflamme, il multiplie les lettres, comme s'il s'agissait d'une nouvelle affaire Calas. « Voyez-vous toujours mademoiselle Clairon? écrit-il à un ami. Pourriez-vous lui faire dire qu'elle se fera un honneur immortel si elle déclare, elle et ses confrères, que jamais ils ne remonteront sur le théâtre de

Paris si on ne leur rend pas tous leurs droits de citoyens ? »

La situation des acteurs, à cette époque, est en effet assez étrange. Sur un refus de paraître en scène, le roi fait jeter en prison, sans autre forme de procès, celui qui prive le public de son divertissement favori. Et, d'autre part, tous ceux qui montent sur les planches se voient excommuniés par l'Église !

Mademoiselle Clairon prend au sérieux son rôle de révoltée. Elle aime mieux se laisser enfermer au For-l'Évêque que de céder.

On devine le prestige, aux yeux de Florianet, de cette femme qu'on représente à la fois comme une coupable et comme une souveraine. Voltaire, par ses éloges hyperboliques, attise encore l'enthousiasme de l'enfant. Elle est belle, son talent est enchanteur, elle a renouvelé en France l'art du costume. La recevoir serait pour le patriarche un véritable honneur. Il n'en faut pas davantage, désormais, mademoiselle Clairon hante la pensée de Florian. Il se consume du désir de la voir.

Elle lui apparaît d'autant plus séduisante et parfaite qu'il ne la connaît pas...

Mais la chance tourne et les événements se précipitent. L'actrice est mise en liberté. Elle s'achemine vers Genève, où elle vient consulter le célèbre praticien que Voltaire nomme « Esculape-Tronchin » et dont la science attire les malades, en foule, vers ce paisible coin du lac, si loin de Paris à cette époque. Clairon est en route... bientôt on va l'applaudir à Lyon...

Depuis de longues années, Voltaire n'a pas pu rencontrer la tragédienne, commenter en sa présence la façon dont elle interprète ses œuvres. Il la supplie donc de venir passer quelques jours auprès de lui.

D'ailleurs, il a toujours aimé passionnément le théâtre. Il jouait lui-même. Il avait débuté, tout jeune, dans *Œdipe* où il s'était diverti en portant la queue de la robe du grand prêtre. Plus tard, il réunit autour de lui une véritable troupe, qui interpréta ses œuvres. Dans sa maison de la rue Traversière, en compagnie de ses nièces, il inculquait les premiers prin-

cipes de son art au jeune Lekain, qui profita si brillamment de ses leçons. A la cour de Lunéville, où il séjourna ensuite, il donnait la réplique à madame du Châtelet, qui interpréta Nanine peu de jours même avant sa mort. On raconte qu'afin de sortir son cercueil du palais, on dut le faire passer sur la petite scène où on l'avait applaudie quelques jours plus tôt. L'âge modère à peine le zèle du philosophe : « J'ai demandé mon congé, dit-il, quand j'ai eu soixante-dix ans. Si mes fluxions sur les yeux continuent, je deviendrai bientôt aveugle et je ne pourrai jouer que le rôle de Tirésias ». Enfin, malgré la campagne de Jean-Jacques Rousseau contre ces plaisirs profanes, on joue la comédie aux Délices et à Ferney. Et le patriarche invite malicieusement aux représentations, les compatriotes du rigoriste Genevois.

A tout hasard, on se prépare donc à recevoir dignement Clairon en répétant *Alzire* et *Warwick*. La bonne madame Denis, qui adore ce genre de distractions, s'efforce de rajeunir la petite salle de théâtre qu'on a transformée

en buanderie. « Après y avoir pensé mûrement, raille Voltaire, elle a conclu qu'il vaut mieux être en linge sale et jouer la comédie. »

Enfin, Clairon annonce son arrivée : « Vous et Corneille êtes mes dieux, écrit elle. Jugez du plaisir que j'éprouverai en allant vous rendre hommage. » Une même impatience agite Voltaire et Florianet. Le patriarche attend « Melpomène » sur le seuil. Dès qu'il l'aperçoit, il se jette aux pieds de la tragédienne, l'accable de louanges, laisse éclater sa joie. Et l'enfant ouvre de grands yeux pour mieux contempler la déesse inconnue.

Mademoiselle Clairon n'est pas grande, son port n'a rien de majestueux. Ses traits mêmes sont plus spirituels que tragiques. Au premier abord, elle semblerait plutôt désignée pour l'emploi des soubrettes. Ne l'a-t-on pas surnommée Frétillon ? Mais son sourire enchante et captive comme une énigme charmante. On ne sait si sa lèvre finement arquée promet un baiser, apprête une raillerie ou dissimule la ruse d'une coquette. Bref, son aspect séduit

plus qu'il n'impose. Mais sa voix est pleine d'accents : « Elle ébranlerait les Alpes et le Mont Jura, » dit le philosophe. Ses gestes ont de la grâce et de la noblesse. Son esprit est vif, enjoué. Des attraits si divers, joints au désir de plaire, ont tôt fait de charmer tout le petit monde de Ferney.

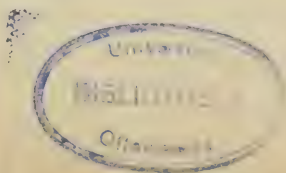
Pour Florianet, l'heure des soucis délicieux a sonné : il est amoureux.... Adieu les jeux et le jardin, les thèmes et le travail ! Rien n'existe plus sur terre que le sourire de Clairon.

Le père Adam s'impatiente. Il ne peut plus remettre la main sur son élève. En vain la marquise de Florian, sa tante, le cherche pour lui faire lire, selon sa coutume, quelques pages de *Télémaque* ou du *Siècle de Louis XIV*. Il disparaît sans cesse. « On me retrouvait toujours dans sa chambre, » avoue-t-il ingénument.

En effet, il ne pense plus qu'à se glisser près de l'actrice. Dans un coin de la pièce, il se fait tout petit, il étouffe sa respiration. Il voudrait se faire oublier. Silencieux, il contemple la tragédienne qui rattache sur son

front une mèche rebelle ou se détourne de son miroir en lui souriant. Il lui semble avoir sous les yeux toutes les héroïnes qu'elle incarne successivement. Est-ce Zaïre, Aménaïde, Phèdre, ou bien Clairon ? Leurs séductions s'ajoutent et se confondent. L'idole resplendit à la fois de toutes les parures qui, tour à tour, rehaussèrent sa beauté... Illusion puérile, dira-t-on. Mais que d'hommes restent enfants sur ce point !

Mademoiselle Clairon est touchée de cette admiration naïve. Il ne déplaît pas à cette contemporaine de madame de Warens d'éveiller ces sentiments si frais et si sincères qui jaillissent d'un jeune cœur. Elle ne s'en effraie pas. La passion, dont elle évoque les ravages sur la scène, ne lui apparaît pas très redoutable dans la vie. En amour, elle prône « la monnaie courante ». Inconsciemment maternelle, elle écrira à l'un de ses jeunes camarades épris d'elle : « Rien n'a changé mon cœur pour vous, rien ne le changera jamais, mon cher enfant. » Et plus tard elle le consolera tendrement d'un petit déboire de jalousie : « Des



bonnes fortunes? Vous en aurez tant que vous voudrez. Vous êtes un très joli garçon. Vos mœurs honnêtes et douces font bien juger de votre cœur. » Car, faire de la peine est son plus grand chagrin. Mais elle aime qu'on l'aime.

La tendresse exaltée de Florianet ne l'inquiète donc pas. Elle multiplie les tête-à-tête qui ravissent le petit amoureux. Même, elle suggère de lui donner des rôles dans les pièces où elle joue. Car les représentations se succèdent, dans l'enthousiasme, sur le petit théâtre de l'Ermitage. C'est l'époque où Voltaire écrit triomphalement : « Mademoiselle Clairon a été reçue chez nous comme si Rousseau n'avait pas écrit contre les spectacles... Les excommunications de ce père de l'Église n'ont eu aucune influence à Ferney. » Florianet ne voit, dans ce divertissement, qu'une occasion nouvelle de passer de longs moments près de l'idole. Jouer à ses côtés, n'est-ce pas le plus grand bonheur?

A vrai dire, il doit se contenter, pour ses débuts, de représenter les valets. Mais il y déploie tant de zèle et de ferveur que l'actrice,

amusée, décide de lui apprendre ses rôles elle-même. Galamment, Florianet déclare qu'il écoutera aux pieds de la belle Clairon. Agenouillé — comme Chérubin, plus tard, devant la comtesse — les yeux fixés sur le visage charmant, il répète les quelques paroles qu'il doit prononcer en scène. Épris des accents de la comédienne, il s'efforce de les imiter de sa voix enfantine. Et quand il croit y parvenir, les mots qu'il module ainsi l'émerveillent.

Naturellement, il remporte un éclatant succès. On l'applaudit, on le caresse. Voltaire lui fait présent d'un brillant. La belle Clairon le couvre de baisers. Et, pour le débutant, le bijou n'est pas la plus précieuse récompense...

Le patriarche sourit en voyant s'entr'ouvrir cette fleurette d'amour. N'a-t-il pas eu jadis figure de Chérubin, au temps où il aurait donné sa vie pour réussir à enlever Pimpette? Comme elle était jolie, dans le coquet accoutrement de page qu'elle avait revêtu pour se mieux dissimuler! Il se retrouve, en Florianet. Les élans de ce cœur enfantin ressuscitent pour lui ces

heures lointaines, ce passé mort. Et comment ne serait-il pas indulgent à l'enthousiasme d'une jeune âme, lui, chez qui l'enthousiasme survit à l'âge et à la santé?

L'entente du vieillard et de l'enfant devient plus étroite encore. La sainte Claire approche. Tous deux, en grand secret, préparent une fête digne de l'idole. A la fin d'une chaude journée d'août, apparaît tout à coup au seuil du salon un petit couple vêtus de blancs costumes de bergers. Enguirlandés de roses, deux enfants s'avancent vers Clairon. Ils portent une corbeille fleurie, où se dissimulent des présents. Florianet, très ému, les yeux levés vers la comédienne chante de sa voix grêle :

Je suis à peine à mon printemps
Et j'ai déjà des sentiments...

La bergère indignée l'interrompt :

Vous êtes un petit fripon !

Mais le berger continue :

Sois bien discrète,
La faute est faite :
J'ai vu Clairon.

Et les couplets se poursuivent, où Voltaire a trouvé plaisant de faire chanter tout haut à l'enfant ce que son cœur murmure tout bas. Qui sait s'il ne date pas de cette heureuse soirée, ce goût de l'idyllique Florian pour les aimables pastorales, les tendres refrains? Si toute l'œuvre du poète ne sera pas traversée par le souvenir de l'heure où la belle Clairon attirait sur ses genoux, pour l'embrasser, le petit berger blanc et rose?

Hélas! Les plus belles fêtes ont les pires lendemains. Peu de jours après, au grand désespoir de Florianet, Clairon reprit sa route. Certes, il dut la pleurer bien souvent en secret. Mais sa nature, alors, n'était pas mélancolique. Bientôt, un voyage à Paris va sécher ses larmes, effacer la trace de ses premières amours. Et puis, ne vient-il pas de prendre auprès de Voltaire des leçons de philosophie?...

III

L'âme changeante de Florianet reflète son entourage, comme le miroir d'une eau plane prend la couleur du ciel. Assombri pour un nuage qui passe, il s'éclaire dès que reparaît le soleil. Certes, l'enfant est navré de quitter Ferney, mais sa nouvelle existence de petit page va vite lui faire oublier jusqu'au souvenir de la belle Clairon.

Un instant, il tremble de n'être pas admis à l'honneur de porter la livrée du duc de Penthièvre. Un sergent rébarbatif déclare qu'il est trop petit ! Va-t-il manquer sa destinée faute de quelques pouces ? Terrifié, il ne marche plus

que sur la pointe des pieds, afin de se hausser. Enfin, on l'accepte. Il arbore la veste galonnée et le feutre à panache.

Sa pensée se transforme en même temps que son aspect. Sa tenue d'exception lui donne de l'importance et de l'audace. Un appétit de plaisirs délicats et faciles s'éveille en lui, Versailles l'éblouit. La beauté sous toutes ses formes l'ensorcelle. Parfums, musiques, lumières, le transportent également. Il s'exalte jusqu'à la défaillance devant une œuvre d'art, un noble site, la douceur d'une soirée.

Mais les belles dames le fascinent plus encore que les toiles de maître. Les figures entrevues au long du jour hantent ses rêves de la nuit. Elles défilent en procession souriante. Imprudemment, il raconte ses songes à ses camarades, et l'abbé qui surveille les pages l'envoie au cachot méditer sur les dangers d'une sensibilité trop vive.

Mais il n'en a cure. Réprimandé, raillé — le duc de Penthièvre, diverti par ses enthousiasmes précoces, l'a baptisé Pulcinello —

l'enfant continue de chercher à plaire. On le caresse, on le rabroue tour à tour. Il n'en poursuit pas moins ses entreprises romanesques.

Plus tard, il fixera ses aventures d'adolescence dans un petit volume dont chaque chapitre porte un nom féminin : Rose, Claire... Les amourettes se suivent sans lien apparent. Chaque pas qui l'éloigne de l'une le rapproche de l'autre. Faut-il lui en vouloir d'être si volage ? Non. Il est fidèle à la femme, comme le papillon est fidèle à la fleur.

Rose est marchande de modes. Sous la caresse de ses doigts, les rubans et les linons s'animent, les plumes légères frissonnent. Florianet voudrait bien aborder cette fée, lui peindre sa tendresse émerveillée. Mais il n'ose pas. On dit que l'amour donne de l'esprit aux filles, peut-être n'en souffle-t-il pas aux petits garçons. Pourtant, après bien des recherches, il croit avoir trouvé le moyen d'atteindre la jolie marchande. Il entre bravement chez elle et lui demande... une cocarde pour orner son feutre. Grâce à cette ruse, il entrevoit un

instant la belle Rose. Mais les mots d'amour lui restent dans le cœur. Peut-être sera-t-il plus hardi le lendemain? Et tous les jours, désormais, le petit page court acheter une nouvelle cocarde.

Peu à peu, de timides aveux accompagnent l'emplette quotidienne. Mais Rose est « plus que coquette », au dire de Florian lui-même. Tour à tour elle accorde et refuse des rendez-vous. Tout en vendant ses nœuds de ruban, elle affole l'enfant dont l'ardente langueur la divertit plus qu'elle ne la touche.

Heureusement, Florian se laisse vite distraire. Toutes les occasions de plaisir l'attirent. Et elles abondent. En ce moment, on chuchote à Versailles que le roi, blasé sur tant de joies, recherche les bals dits « de bout de chandelle », leur relent vulgaire, leur âcre saveur de guinguette. En bons courtisans, les grands seigneurs l'imitent, et les pages, à leur tour suivent l'exemple de leurs maîtres. Florian entre dans la ronde et oublie dans des entrechats ses soucis amoureux.

Mais si le souvenir de Rose commence à pâlir, les traits divins d'une certaine Claire remplacent bientôt, dans sa mémoire, le visage de la modiste. Pourtant, Claire n'est pas une grande dame. Elle est la fille de celle qui, sur un mauvais violon, écorche, dans ces fameux bals, les contre-danses chères à toute la cour. Mais le rayonnement de l'amour a le don de tout magnifier. Et Florianet, plus timide devant Claire que devant la fille du duc de Penthievre, retrouve cet embarras cruel qui scellait ses lèvres sous le regard rieur de la marchande de modes.

Hélas ! le temps n'est plus où Voltaire lui écrivait ses déclarations, où les vers griffonnés par le philosophe lui permettaient de peindre sa flamme :

Par vous l'amour sait tout dompter,
Songez que je suis de son âge
Et, si vous avez son visage,
Dans mon cœur il peut habiter.

Voltaire est loin, bien loin. Et son petit protégé ne peut plus lui demander secours pour

exprimer les sentiments confus qui s'agitent en lui.

Encore une fois, l'enfant soupire pour une coquette. Elle feint de repousser dédaigneusement les timides aveux qu'elle a cependant provoqués. Sans se laisser décourager par ces demi-rigueurs, il s'efforce de toucher la frivole créature. Mais, vainement il la suit à l'église, à la promenade, vainement il devient son ombre. Si son imagination conçoit mille projets audacieux, sa défiance le retient de les réaliser. Et il n'ose solliciter la faveur du baiser qui « expliquerait sa pensée ».

Comment s'achève l'aventure? On ne sait. Hasard ou parti pris, le futur dramaturge ne révèle jamais le dénouement de ses premières amours. C'est sans doute qu'elles n'en ont point. Ses passions sont encore éphémères. Voilà le secret de leur force et de leur fragilité. L'enfant vit dans le présent, il n'est obsédé ni par le souvenir du passé, ni par le souci de l'avenir, aussi se livre-t-il tout entier. Mais, souvent, il se reprend comme il s'est donné.

Cependant il serait injuste de croire que Florianet soit insensible. Il n'a connu jusqu'ici que l'amour de l'amour. Il ignore qu'on ne peut aimer sans souffrir. Mais il apprendra bientôt qu'un sentiment profond descend jusqu'à la source des larmes.

IV

Le hasard des vacances ramène parfois Florianet à la campagne, dans la famille du poète Gresset, très liée avec la sienne. L'auteur de *Vert-Vert* a trois nièces, qui ne manquent pas d'attirer l'attention du petit page. Sa préférence va tout de suite à la plus jeune, Henriette. Frappé de sa beauté, de ses perfections, il ne tarde pas à s'en éprendre. Hélas ! Il n'a pas encore dépouillé les coutumes frivoles de la Cour, il apporte aux champs un cœur inconstant et volage. Son admiration pour Henriette ne l'empêche pas de remarquer la grâce piquante et la figure mutine d'une camériste, au service des nièces de Gresset.

Florianet hésite entre le charme sérieux de la jeune fille et l'attrait fripon de la soubrette. Voltaire, qui connaissait bien l'incertitude amoureuse de son petit neveu d'adoption, l'avait malicieusement décrite dans un quatrain qu'il imaginait dédié à deux dames également aimables :

A tout âge il est dangereux
De vous voir et de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux
A toutes deux il faut se rendre.

L'enfant adore tout bas la grave Henriette et presse plus vivement la camériste. Ne croirait-on pas assister à cette scène, où le Chérubin de Beaumarchais lutine la suivante de la comtesse? « ... C'est mon tour! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret? » répliquera la fiancée de Figaro.

Mais la servante des nièces de Gresset a plus de coquetterie et moins d'honnêteté. Elle n'éprouve aucun scrupule à enflammer Florianet, mais elle ne repousse pas non plus l'hommage de galants moins puérils. Ne va-t-elle pas jusqu'à

enjôler le précepteur de son petit amoureux? On devine la rage impuissante de l'enfant lorsqu'il découvre cette trahison. Et son dépit grandit encore quand, sous ses yeux, le digne professeur prétend dérober un baiser à la camériste. Incapable de maîtriser sa fureur, Florianet, d'une impulsion, tire à lui, arrache le siège où s'asseyait la servante. Elle tombe et se blesse dans sa chute : « Je fus enchanté de ce que cet accident l'empêchait d'être embrassée », dit l'enfant avec la dureté d'un amant jaloux. Pour la première fois, l'amour l'a rendu cruel.

Mais la soubrette est bientôt chassée pour ses incartades, et Florianet oublie ses tourments et celle qui les déchaîna. Le voilà rendu tout entier à Henriette. N'a-t-il pas toujours besoin de rêver à une amie? Mais, cette fois, sa ferveur semble réelle : « Je peux dater de cette époque mon premier sentiment, écrit-il. J'eus alors une petite idée de l'amour, un peu plus forte que celle que vous avez pu remarquer. »

On dirait qu'il a laissé enfin à Versailles ses façons de page, en même temps que sa livrée.

Sa jolie nature tendre refleurit dans le calme et la solitude des champs. Le petit enfant pur de jadis renaît avec la belle saison.

Chaque matin, dès six heures, Henriette travaille à une dentelle dans le salon. Dorénavant, Florianet s'éveille avec les oiseaux. Et les moments les plus doux du jour sont ceux où il regarde les doigts agiles voltiger sur les arbesques.

Parfois, il s'enhardit à baiser la main diligente. Puis, confus de son audace, il s'enfuit dans le jardin. Là, le parfum des corolles encore humides, l'ardeur naissante du soleil, achèvent de le griser et de l'éblouir. Alanguï, il retourne vers Henriette, lui tend les roses qu'il a cueillies pour elle, et guette le sourire qui doit le remercier de son offrande.

Consent-elle à attacher l'une des fleurs à son corsage? L'émoi de Florianet redouble. Plus tard, il avouera qu'il recherchait de préférence les roses en boutons « pour les voir s'épanouir sur son sein ». Et quand elle lui rend, le soir, la fleur qu'elle a portée au long du jour, Florianet,

« après l'avoir bien fanée de ses baisers » en mange les pétales...

Mais Henriette n'est pas de celles qui comprennent « le plaisir de manger un bouquet ». Elle est douce et grave. Secrètement touchée, flattée même par la tendresse de l'enfant, elle l'en récompense par de menues faveurs, mais elle en profite surtout pour exercer sur lui une sage influence.

Et, toute à son rôle tutélaire, elle va laisser un jour au cœur de l'enfant une fine blessure dont la trace ne s'effacera jamais. Henriette a entrepris de châtier le vocabulaire de son petit amoureux. Il a la déplorable habitude de lancer à tout propos le mot de « Pardieu ! » Elle prétend l'en débarrasser. S'il reste douze heures sans prononcer le fâcheux juron, elle le récompensera d'un baiser.

Il accepte. La partie est difficile, mais l'enjeu est si précieux ! Un baiser d'Henriette !... L'enfant se surveille, et, de peur de laisser échapper le mot interdit, s'enferme dans un mutisme absolu. Les minutes se traînent, interminables.

Enfin, le soir arrive... L'heure va sonner. Florianet n'a pas parlé. Et, triomphant, sa montre à la main, il s'écrie :

— Pardieu! Je vais avoir gagné!...

Il s'en fallait de cinq minutes!

Henriette, devant le désespoir de l'enfant, fut-elle frappée du prix qu'il attachait à ce baiser? S'accusa-t-elle d'y avoir trop pensé, elle-même, le long du jour? Mesura-t-elle l'imprudence de sa chaste coquetterie? Toujours est-il qu'elle fut inflexible.

Et Florianet connut, pour la première fois, un chagrin d'amour. Pour la première fois, il versa des larmes montées du cœur. Il fut longtemps sans pouvoir se consoler de sa déception. Jamais il ne l'oublia. De sa vie, le mot « Pardieu » ne s'échappa de ses lèvres, qui regrettaient toujours le baiser...

V

En vérité, il n'est pas une heure, dans la vie de Florian, où l'on puisse dire : il n'est plus un enfant. Il semble que son adolescence se prolonge indéfiniment. Son caractère reste indécis et volage. Il ne cesse jamais de subir les entraînements et les influences du moment.

Plus tard, il chantera dans ses poèmes les exploits d'Arlequin. Or, il ressemble à son héros favori. Lui-même ne se le dissimule pas, à tel point que certaines de ses lettres sont signées Arlequin. Il en a l'esprit tendre et léger, la grâce flexible et diaprée. Il sautille et change, il souffre et jouit à fleur d'âme comme un enfant.

Si bien qu'après avoir entr'ouvert le roman de sa vie afin d'en lire seulement les aventures de l'enfant, on ne sait plus à quelle page s'arrêter. On est tenté, sans cesse, de passer à l'histoire d'un lendemain, qui diffère si peu de la veille.

Les feuillets tournent, tournent. Voici la Révolution. La grande nuée d'orage monte à l'horizon, emplit le ciel. Florian, dans la tourmente, reste aimable et sensible. S'il s'effare de la violence du peuple et de la maladresse des aristocrates, c'est en termes d'idylle :

« Si l'on peut arriyer à s'entendre et à pardonner, la France deviendra le jardin de l'Eden. Et Estelle et Galatée ne seraient qu'un grossier portrait de nos paysans et de nos citoyens... Mais les gazons fleuris que je vois dans le lointain sont encore humides d'une rosée sanglante. »

Au moment où Florian écrivait ces lignes, il vivait retiré dans sa petite maisonnette de Sceaux. Mais sa discrète solitude ne devait pas le mettre à l'abri des dénonciations. Des lettres anonymes, envoyées sans doute par des

voisins envieux, provoquèrent l'arrestation du doux poète.

Par une ironie singulière, on s'empara de lui sous le médaillon de Voltaire, érigé dans son logis à la place d'honneur. « Que dirait celui-ci ! » s'écria-t-il avec amertume. Car il avait gardé pour le philosophe l'admiration touchante de sa dixième année. Il a même voulu consacrer à la mémoire du patriarche un livre pour exalter ses bontés. « Ce nom de Voltaire a bien embelli mon ouvrage. Il faut qu'il fasse pleurer ceux qui entendront le récit de ses bienfaits. » Si Florian fut inconstant en amour, il fut fidèle en amitié.

Jeté à la prison de la Bourbe qui, par une sorte de dérision, s'appelait alors Port-Libre, il y exhale son désespoir impuissant. Et quand il entrevoit la délivrance, le grand enfant craint de ne pas pouvoir supporter le bonheur de la liberté : « J'ai peur de ne pas pouvoir soutenir la joie qu'elle me causera, car j'ai été bien malheureux. »

Cette fois, hélas, il prévoyait juste. Rendu a

sa paisible retraite, il y mourut peu de mois après, dans la tristesse et la solitude. Il n'avait réalisé qu'un instant son modeste rêve de bonheur :

La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Toutes les pleurs de notre vie.
Assez de bien pour en donner
Et pas assez pour faire envie.

Aujourd'hui, personne ne lit plus ses romans, mais ses fables ont conservé toute leur fraîcheur. Les enfants les apprennent et les apprécient. N'est-il pas juste que nos modernes Chérubins gardent vivante la mémoire de celui qui fut le doux Florianet?





CHÉRUBIN
CHEZ UN GRAND SEIGNEUR



CHÉRUBIN CHEZ UN GRAND SEIGNEUR

Auprès d'une fontaine
Que mon cœur, mon cœur a de peine.
Songeant à ma marraine
Sentais mes pleurs couler.

(Mariage de Figaro, acte II.)

I

Le soir s'appesantit sur les coteaux d'Amboise et voile la pâleur des sables de la Loire. Dans l'ombre, les innombrables fenêtres du château de Chanteloup s'éclairent. Des torches circulent, animent le jardin de leurs flammes mouvantes. Au sommet de la pagode de pierre, érigée par le duc de Choiseul ¹, des feux

1. Pagode construite en 1773.

s'allument comme une étoile géante au front de la forêt. Et toute cette orgueilleuse constellation semble signifier au loin que, malgré la disgrâce royale, Chanteloup est en fête...

Sur un ordre du roi, le ministre et sa femme, suivis d'une véritable cour, ont dû, en effet, prendre le chemin d'Amboise et s'exiler sur leur domaine. Voltaire, fidèle à l'amitié qui l'unit aux Choiseul, a commenté en vers précieux, selon l'usage de l'époque, l'événement qui plonge Paris dans la stupeur. Que de fois l'histoire nous arrive ainsi sur l'aile de la chanson :

Quand tous les cœurs, en ces climats heureux,
Sont sur la route et vous suivent tous deux,
Votre départ est un triomphe auguste.
Chacun bénit Barmécide¹ le Juste
Et la retraite est pour vous une cour.
Nul intérêt, vous réglez par l'amour.
Un tel empire est le seul qui vous flatte.

Bien des années auparavant, quand son mari avait été nommé seigneur d'Amboise et gouverneur de Touraine, madame de Choiseul s'était sentie séduite par le charme du site et la paix

1. Surnom donné par Voltaire à M. de Choiseul.

harmonieuse des horizons. Là, au moins, elle échapperait à la domination de sa belle-sœur, la duchesse de Gramont. Elle gouvernerait à sa fantaisie. Elle se reposerait d'une vie fiévreuse et brisante. Elle parviendrait peut-être à reconquérir un époux trop volage...

Prise d'un bel enthousiasme pour la vie aux champs, elle dirigea en personne l'armée d'artistes et d'ouvriers, qui métamorphosaient en palais la vaste maison construite jadis pour madame des Ursins. Il lui semblait travailler au refuge où elle pourrait réaliser un jour son rêve de solitude à deux.

L'ordre d'exil, si brutal, si cruel, va-t-il au moins favoriser les projets qu'elle a si longuement caressés ! Non. A l'heure où la mauvaise fortune s'abat sur sa maison, madame de Choiseul s'élève au-dessus d'elle-même, dans un élan de pitié, de tendresse et d'orgueil. Elle rendra, là-bas, au ministre banni l'existence brillante qu'il aime, et que le caprice royal vient d'anéantir. Chanteloup ne sera pas une calme retraite, mais un séjour de plaisirs.

Oubliant ses rêves et ses griefs, madame de Choiseul appelle au château, non seulement tous ses amis restés fidèles, mais encore cet entourage féminin qu'elle souhaitait de fuir, et dont elle a tant souffert. Un suprême sacrifice est nécessaire : son mari ne saurait vivre loin de la duchesse de Gramont, sa sœur. Cette intimité qui l'opprime, et dont elle est exclue, l'épouse n'hésite pas à la favoriser. Franchement, simplement, elle s'explique avec sa belle-sœur. « J'ai déclaré — écrit-elle — que je voulais être maîtresse dans ma terre et dans ma maison, que chacun le serait chez soi pour ce qui lui serait propre. Que nous devions bien vivre ensemble pour le bonheur de son frère qui nous rassemble ici, que si elle se conduisait bien avec moi, je lui répondais qu'elle en serait contente, que si elle se conduisait mal, j'espérais qu'elle en serait contente encore. »

Faut-il voir dans ce généreux renoncement le signe de la passion ? Madame de Choiseul est-elle éprise de son mari au point de supporter sans plainte les épreuves qu'il lui

inflige? Non. Chez elle, l'abnégation n'est que le fruit de la sagesse et de la bonté. Sa nature pondérée, toute en nuances, ignore les sentiments extrêmes. Voltaire, qui l'admirait fort, qui s'étonnait plaisamment « qu'ayant les pieds si petits, elle ait l'âme si grande », Voltaire nous a d'ailleurs laissé d'elle un portrait d'une délicatesse de pastel, où tous ses traits apparaissent en lumière : « Je crois son caractère un peu sérieux, d'une couleur très douce, toute brodée de fleurs naturelles. Je me figure qu'elle a une âme égale et constante, sans ostentation, qu'elle n'aime point à se prodiguer dans le monde, que chaque jour elle aimera davantage la retraite, qu'en connaissant les hommes par la supériorité de sa raison, elle a aimé à répandre les bienfaits par instinct, qu'elle est très instruite et ne veut pas le paraître. »

Sous son influence, Chanteloup devient donc, selon l'expression du temps, « une nouvelle Salente ». Avec ses cours immenses, son architecture festonnée et fleurie, ses colon-

nades de marbres rares, la broderie de ses parterres, ses merveilles amoncelées, la demeure est d'une splendeur vraiment royale. L'habile décor des jardins donne aux hôtes du château l'illusion de la nature. Une vaste pièce d'eau double de ses reflets l'éclat des réunions champêtres et favorise les embarquements galants vers une rive qui semble lointaine. Les rocailles se creusent en grottes profondes. Les salles de verdure ménagent aux promeneurs des retraites impénétrables. Et dans le bruit soyeux des jets d'eau et des cascates, l'oreille charmée ne discerne plus celui des larmes qui s'égouttent à la surface des bassins.

Si tous les étés sont à Chanteloup la saison des plaisirs, celui de 1773 semble avoir brillé d'un éclat incomparable. Le duc de Choiseul multiplie les fêtes. Une frénésie de spectacles s'empare de tous les invités. La duchesse, domptant sa fatigue, se révèle grande actrice. Les journées sont trop courtes pour contenir toutes les joies qu'on s'en promet, et l'on entend sonner à regret, fort avant dans la

nuît, l'heure d'une séparation qu'on voudrait retarder encore.

Mais toute cette animation tombe avec les premières feuilles. Une à une, les berlines s'enfuient vers Paris. Les salons et les jardins désertés ont la mélancolie des cadres vides. Et le silence qui succède au bruit en paraît plus profond.

Après ces mois de fièvre et d'agitation, la duchesse se retrouve inactive et seule. Elle respire l'odeur amère des feuillages retournés à la terre, parmi la futaie qui cache mal ses ruines sous l'or de sa parure. Hélas ! n'approche-t-elle pas elle-même du déclin ? N'a-t-elle pas l'âge de l'année ? Triste du double automne qui l'entoure et qui l'envahit, elle se laisse gagner par l'ennui : « Je me lève fatiguée et je me couche ennuyée... j'attends avec impatience toutes les époques de ma journée et je les remplis avec dégoût. »

L'ennui !... On le retrouve au fond de toutes les confessions que nous a laissées le siècle du plaisir. La pauvre petite duchesse s'efforce de

lutter contre lui. Mais vainement elle essaie de s'attacher à l'exploitation du domaine. Vainement, elle cherche un refuge dans la société de son fidèle compagnon l'abbé Barthélemy, ou dans sa correspondance avec la marquise du Dessand, la spirituelle octogénaire qu'elle appelle plaisamment sa « petite fille » et qui la nomme en retour sa « grand'maman ». Ni les bienfaits de l'amitié, ni les soins du foyer ne parviennent à tromper son besoin de tendresse. Son cœur est vide comme sa demeure.

Une seule distraction lui reste : la musique. Éternelle complice des âmes inapaisées, elle leur permet d'exhaler leur confuse ardeur, de clamer un secret qu'elles n'osent pas s'avouer. Volupté à la fois innocente et perfide, elle avive la sensibilité jusqu'à l'irriter, elle laisse retomber le rêve des sommets où elle l'emporte. Comme tant d'autres délaissées, la duchesse de Choiseul demande à l'harmonie de la bercer et de l'exalter. Et les chants d'amour qui ne sont pas montés vers elle s'envolent au plafond doré de la salle de musique.

Parmi les rares familiers qui se sont attardés au château, figure un musicien de vingt ans, nommé Von Esch¹. Il compose, il accompagne, il improvise à ravir. Et son concours est précieux pendant les lentes soirées d'arrière-saison.

Mais toute joie semble décidément interdite à celle qui n'a jamais connu d'autre bonheur que de créer du bonheur. C'est dans ses protégés même qu'elle sera frappée. La mort entre à Chanteloup. Trois des plus fidèles serviteurs de la duchesse succombent malgré ses soins. A son tour, le jeune maître de musique tombe malade, miné par une fièvre putride. Madame de Choiseul assiste, impuissante, à l'agonie de cet enfant de vingt ans. Elle s'accuse de lui avoir demandé un travail excessif. Et, quand il n'est plus, elle manifeste un chagrin et des remords dont s'alarme son entourage.

Heureusement, la compassion la sauve. Le petit maître de musique laisse une sœur et un jeune frère. La duchesse décide de ne point les

1. Appelé Phonège dans la correspondance de l'abbé Barthélemy.

abandonner. de les garder près d'elle pour apaiser leur douleur.

La beauté du petit Louis, délicat et caressant, encore tout secoué de sanglots, la touche et la séduit. Onze ans!... Elle pourrait avoir un fils de cet âge. L'obscur instinct maternel s'éveille dans son cœur : un intérêt nouveau s'est glissé furtivement dans sa vie sous les traits de ce bambin.

Elle goûte le plaisir inconnu de sécher les larmes sur les joues de l'enfant et de les remplacer par un sourire. Joyeuse, elle rapporte les reparties de son petit Louis. Il devient sa raison d'être. Ses regards, jusqu'alors perdus dans un rêve indécis, se reposent sur ce pur visage. Ses mains, naguère occupées à de mièvres travaux, à d'inutiles parfilages, s'attardent à caresser la tête attentive qui se penche sur le clavecin. Ses lèvres laissent couler des mots qu'elles n'avaient jamais prononcés. Rendue à la vie par la tendresse, madame de Choiseul, éblouie de sa résurrection, murmure doucement, comme une action de grâce : « Mon bel enfant... »

II

Fils d'un organiste de Colmar, le petit Louis était musicien comme son frère aîné. Ses premiers souvenirs s'associaient aux accords majestueux qui le berçaient aux heures où, las d'attendre son père assis au clavier, il s'endormait dans la tempête sonore que l'orgue déchainait aux voûtes de l'église. Pour le précoce artiste, la musique seule chantait l'hymne du passé. D'ailleurs, l'enfance vit surtout dans le présent. Du jour où il était entré dans ce merveilleux Chanteloup, il avait oublié la médiocre existence de Colmar. Entre les murs du palais, il avait respiré une atmosphère de luxe, d'élé-

gance et de beauté. Dehors, le sable des allées était doux aux pas, les eaux jasaient, les parterres déroulaient leurs fraîches broderies et d'infranchissables grilles dorées isolaient l'aimable séjour de la misère prochaine. Comme la vie apparaissait alors facile et charmante au petit musicien !

Soudain, son frère meurt. Louis reste éperdu, muet, près du fauteuil où, la veille encore, l'ainé l'attirait pour l'embrasser une dernière fois. L'effroi, le chagrin le paralysent. L'angoisse l'étouffe... Mais une blonde consolatrice apparaît. L'enfant, oppressé par l'horreur du mystère, sent des lèvres fraîches se poser sur son front. Des mains légères écartent les mèches que ses larmes ont plaquées sur ses joues. Un subtil parfum l'enveloppe. La douceur des caresses lui fait oublier l'amertume du chagrin.

Il croit rêver. Est-ce bien là cette imposante duchesse qu'il a si souvent contemplée de loin dans le parc, parmi son cortège d'élégantes et de gentilshommes, ou sur les planches de son

petit théâtre, dans l'éclat des lumières? Elle lui apparaissait si grande, si majestueuse dans ses atours. Maintenant qu'elle le tient sur ses genoux, elle lui semble toute petite, mignonne et fragile.

Son imagination est encore pleine de ces contes et de ces légendes dont on croit bon de leurrer l'enfance. Il ne sait pas bien distinguer la fable de la réalité. Aussi n'est-il pas loin de se demander s'il ne vit pas dans un enchantement dont la châtelaine serait la fée. Il doute de lui-même. Devant les miroirs, il hésite à reconnaître le pauvre petit musicien de Colmar sous les habits de soie dont on l'a paré. Dans ces appartements qu'il traversait naguère en hâte et dont il est devenu le familier, tout lui apparaît si rare, si mystérieux : cette chambre où elle respire, où flottent mille parfums, où les tentures ont la douce fraîcheur des feuilles et des fleurs, cette bibliothèque dont la porte se cache derrière un revêtement de livres et dont la galerie supérieure se perd en détours sans fin... Mais le vrai sortilège, le vrai charme, il est dans cette toute petite main qui le guide à

travers le palais et qui, d'une simple pression, sait endormir la peine.

D'ailleurs, tout le monde, à Chanteloup, raffole de l'enfant. On lui sait gré d'intéresser la duchesse, de lui avoir rendu le goût de la vie. L'abbé Barthélemy, qui s'inquiétait depuis longtemps de voir son amie s'étioler et languir, est ravi de la métamorphose, sans aucune pensée jalouse. Lui aussi s'attache à l'enfant : « Il joue parfaitement du clavecin, écrit-il à madame du Deffand, il est d'une jolie figure, mais d'un caractère si doux, si sensible, qu'elle l'aime à la folie. Il ne sait pas encore le français. Il en arrange les mots qu'il a appris pour rendre comme il peut ses idées. Hier soir, il a fait entendre à la « grand'maman » qu'en passant à Paris il a joué de l'orgue aux Jacobins. Elle lui demanda s'il voulait être Jacobin. — Voulez-vous, madame? lui répondit-il — Non certainement, dit-elle, mais si vous le désirez, vous en êtes le maître. — Eh bien, dit-il, le bon Dieu est partout. Pourquoi donc se mettre en robe de chambre? Et puis il rit à tomber à la ren-

verse. Ce joujou l'amuse beaucoup... C'est en effet la plus jolie créature du monde, cela vaut mille fois mieux qu'un chat, qu'un chien et peut-être qu'un amant... »

Dans cette atmosphère de louanges et de caresses, le cœur de l'enfant s'ouvre et se livre. Autour de lui, est-ce que tout ne lui parle pas d'amour? Ces couples de colombes qui s'enlèvent sur les boiseries, sur les trumeaux, aux frontons des cadres : ces tableaux où, parmi les roses, des nymphes poursuivies tournent vers leur vainqueur un visage qui ressemble à celui de la duchesse, ces chérubins ailés qui déroulent leurs guirlandes autour des porcelaines, des gravures et des plafonds...

Contre toutes ces suggestions, il est sans défense. Certes, le temps n'est pas loin encore où le petit Louis, dans sa marche incertaine, se heurtait aux angles des meubles, où la douleur lui enseignait la prudence. Mais il ne peut pas soupçonner qu'il en est des sentiments comme des choses et qu'on n'apprend souvent à les connaître qu'au prix d'un choc ou d'une blessure.

III

« Cet enfant a une véritable passion pour moi, » écrit madame de Choiseul. Et elle ajoute aussitôt : « J'en ai peut-être un peu pour lui. » Ailleurs, dans une lettre à madame du Deffand, elle assure que « la marquise de Fleury se montre très effrayée et répond d'elle... jusqu'au petit Louis. » Sa vieille amie feint de partager ses inquiétudes et réplique allègrement : « Le petit Louis sera votre écueil, l'aimable enfant. »

C'est toujours sur ce ton léger que la duchesse et son entourage font allusion au petit amoureux. Elle accepte de bonne grâce les plaisanteries taquines et même elle en paraît ravie.

En effet, dans cette innocente intrigue, rien ne l'alarme d'abord et tout la séduit. Elle est flattée de cette ferveur naïve et sincère. Délaissée par un mari volage et sûr de sa vertu, elle n'est peut-être pas fâchée de montrer qu'on sait la distinguer et trouver sa beauté adorable entre toutes. La femme de César elle-même se laisserait peut-être de n'être pas soupçonnée!... Puis, n'approche-t-elle pas du moment où les hommages deviennent plus rares, mais aussi plus précieux, où seuls ils apaisent la crainte de vieillir? Et la sage petite châtelaine obéit à son tour à l'instinct éternel : occuper de soi, devenir le centre de l'univers pour un autre être, fut-ce pour un enfant.

Mais elle ne goûte pas seulement l'orgueil d'inspirer de l'amour. Elle connaît presque la douceur d'en éprouver. Cet enfant, elle le chérit, elle s'attache à lui chaque jour davantage. Les caresses et les soins dont elle l'entoure comblent enfin cet obscur besoin de tendresse qu'elle a toujours senti en elle, et qui lui dictait un jour cette pensée du cœur : « Quoi qu'on aime, c'est toujours bien fait d'aimer. »

Habituée aux grâces cavalières des pages qu'on a coutume, à cette époque, de voir rôder dans les appartements et s'accroupir aux pieds de leur dame, la duchesse de Choiseul ne devait pas s'alarmer de la passion du petit musicien. Mais elle avait compté sans la sensibilité de l'enfant, sans l'exaltation de son âme d'artiste. Il n'est pas né, lui, parmi les intrigues de salon, il n'y évolue pas comme dans son milieu naturel. Il sort du peuple, il s'abandonne tout entier au sentiment qui l'envahit. S'il n'a pas l'âge d'aimer, il a l'âge de souffrir.

L'intuition la traverse enfin d'une peine qu'elle sera peut-être impuissante à consoler. Alors, elle s'effraie. Prédestinée, par une sorte de vocation, à « faire le bien », va-t-elle initier aux larmes et aux tourments l'être le plus désarmé, l'enfant qu'elle attire sur son sein maternel avec d'inconscientes coquetteries de femme? Hélas, le mal est fait.

Aiguillonnée par le remords, elle décide de suspendre ce jeu trop dangereux, de mieux préparer le petit Louis à l'existence, qui l'attend.

Elle écrit à l'organiste Balbâtre, ami dévoué, compositeur délicat, tout désigné pour guider l'enfant dans les études musicales qu'il devra poursuivre à Paris.

Dans la terreur de retomber à la solitude, au néant, de repousser cette petite main qui l'en a tirée, elle retarde sans cesse l'heure de la séparation : « Ma philosophie et ma paresse me portent à aller au jour la journée » avoue-t-elle avec une secrète contrition.

Mais le petit Louis ne peut plus contenir une peine trop forte. Son cœur éclate. Et madame de Choiseul reste bouleversée devant les ravages de la douleur : « Je viens d'avoir avec cet enfant une scène tragique qui excitera votre risée, mais qui aurait fait couler vos larmes comme elle a fait couler les miennes. Il m'aime à la folie et moi je l'aime aussi de même. Ses caresses devenaient de jour en jour plus pressantes et comme déjà, l'âge qui s'avance aussi de jour en jour ne les lui aurait plus permises, j'ai cru devoir le prévenir et je lui ai défendu, ce matin, ces caresses qu'il allait me

prodiguer avec plus d'ardeur que jamais. La soumission la plus entière a répondu à mes défenses, mais la plus morne et la plus profonde tristesse a succédé à la joie de l'âge, de la santé, et même du sentiment. Il n'a point diné, rien n'a pu le distraire, et tantôt je l'ai retrouvé à mon clavecin le cœur gros de soupirs. Je l'ai appelé « mon bel enfant » pour lui faire une petite amitié qui le consolât. Alors, le cœur desserré, ses larmes ont coulé en abondance. A travers mille sanglots, j'ai entendu qu'il me reprochait de l'appeler mon bel enfant, tandis que je lui défendais de m'aimer. L'attendrissement m'a gagnée, j'ai voulu lui parler raison, j'ai fait venir sa sœur pour la lui faire entendre avec moi. Il m'a écoutée avec patience, avec douceur, s'est soumis à tout, pleurant doucement, et s'écartait de temps en temps. « Et comment vous prouver que je vous aime ? » puis il voulait se précipiter sur ma main pour l'inonder de ses larmes, puis il se retenait de lui-même et avec effort. Mon cœur s'est déchiré, j'ai pleuré comme lui, puis je me suis enfuie

pour lui dérober mes larmes et j'ai attendu M. de Choiseul pour lui raconter cette scène dont il a pleuré aussi. Riez après cela, si vous pouvez. L'enfant est encore dans mon cabinet, toujours doux, toujours soumis, mais toujours affligé, et sa sœur ne pouvant parvenir à le consoler. L'expression vraie de la nature est si rare qu'il est impossible de résister à l'impression qu'elle fait, peut-être autant de surprise que par le fond même des choses. Mes yeux sont encore gros, rouges, les larmes m'offusquent encore en vous faisant ce récit. Mon cœur est serré, je ne sais comment je pourrai cacher tout cela dans le salon. »

Le petit musicien est encore à l'âge où l'on va d'un élan vers ce qu'on désire, où la raison ne maîtrise pas la convoitise. C'est presque le tout petit qui tend les mains vers ce qui brille et pleure quand on le lui refuse. Il sait maintenant qu'on peut souffrir, même quand on est vêtu comme une jolie poupée, d'un habit de satin paré d'un fin jabot. Il sait que les glaces encadrées d'or reflètent souvent des visages

meurtris. Mais il ne comprend pas les rigueurs dont on l'accable. Et désespéré, il s'abandonne à sa douleur, sans autre consolation que de verser des larmes pour un être cher.

Petit Louis à la fièvre. Sa gorge serrée refuse les mets. Le sommeil le fuit. De l'un à l'autre, il quête une marque de compassion. Au bon abbé Barthélemy, qui devine les cœurs aimants et qui apaise ses pleurs, il répète sans cesse « Mon cœur tombe ! » Ignorant que les chagrins d'enfant ont plus de force que de durée, que demain, peut-être, un but nouveau lui rendra le goût de la vie, il croit son existence à jamais brisée. Il disparaît des heures dans sa chambre pour cacher ses pleurs. « Il revenait ensuite, dit la duchesse, il se mettait à genoux auprès de moi, il caressait ma robe, je le regardais et il disait : « Quoi, pas même cela ! »

Le salon s'émeut de ce grand désespoir. On ne veut plus voir de larmes dans les yeux de cet enfant. On s'indigne devant la sévérité nouvelle de la duchesse. Mais madame de Choiseul

ne veut plus se prêter au badinage. Si elle recule encore devant une séparation définitive, au moins s'ingénie-t-elle à éloigner l'enfant. La sœur du petit Louis est encore au château. Elle le lui confie, afin de ne plus l'approcher. Également impuissante à réparer les ravages dont elle s'accuse et à étouffer son propre trouble, elle s'écrie, agitée de pressentiments : « J'ai cru trouver une occasion d'aimer, je n'ai peut-être découvert qu'un principe de malheur. »

IV

Depuis deux jours, le petit musicien n'a pas vu la duchesse. Il l'attend. Ne lui effleurera-t-elle plus le front de ses lèvres, ni les cheveux de ses doigts légers, d'une caresse si douce qu'il fermait les yeux pour en mieux goûter le charme? Ne tressaillera-t-il plus au bruit soyeux qui révèle son approche, ne respirera-t-il plus le parfum qui prolonge sa présence?... Il écoute, il espère encore. Enfin, la vérité lui apparaît : madame de Choiseul l'éloigne décidément. Il est le jouet qui n'amuse plus, qu'on jette a rebout, lamentable, inerte, comme mort. Car les jouets cessent de vivre quand ils cessent de plaire.

Le petit Louis se sent perdu. Il ne saurait plus rien aimer sur terre, ni la musique qu'elle n'écouterait plus, ni les livres qu'il feuilletait pour s'en entretenir avec elle. Qu'importe le soleil, s'il ne donne plus le signal de leurs promenades? Qu'importe l'heure qui ne doit plus jamais les réunir? Étouffé d'angoisse, égaré par le chagrin, il ne se sent pas la force d'atteindre un lendemain qu'elle n'animerait plus.

Cependant, au sein même du néant où il sombre, un désir le poursuit encore. Il voudrait montrer à la duchesse l'état où elle l'a réduit, lui prouver qu'il l'a aimée comme jamais on ne l'a aimée. Mais comment la toucher, lui ouvrir les yeux, puisqu'elle ne veut pas le revoir?

Un projet s'esquisse dans sa petite tête que la douleur enfièvre. En vain sa sœur, inquiète de son immobilité, de ses yeux fixes, s'efforce d'apaiser une peine qu'elle comprend mal. Elle ne parvient qu'à blesser l'enfant, qui ne veut entendre parler ni de consolation ni d'oubli. Et il retombe à sa rêverie.

Son chagrin exalte sa volonté d'agir. Il faut qu'elle comprenne qu'il n'est plus un enfant, il faut qu'elle prenne garde à lui. La troublante tentation s'impose à son esprit, se précise : petit Louis veut mourir...

A-t-il l'intuition que la voix d'un enfant gagne en puissance à se faire entendre du fond de la tombe? Croit-il que le grand sommeil pourra seul anéantir la peine qui l'épuise? Nul ne sait les pensées complexes qui s'agitent dans ce cerveau de douze ans. Les innombrables racines qui, plus tard, attachent l'homme à la vie n'ont pas encore eu le temps de se développer chez ce petit être. Du même élan, avec la même fougue qui le jettent au jeu, il s'offre à la mort.

Une nuit, le petit Louis s'évade. Il fuit les lieux où il a souffert. Il se fuit lui-même. Il traverse furtivement les corridors et les galeries. Il court au long des allées. Le voilà hors de Chanteloup. Au loin, la massive silhouette du château d'Amboise domine la ville, comme un vaisseau géant que vient battre la houle courte des toits.

Invinciblement attiré vers ce sommet, l'en-

fant précipite sa course. Il passe sous l'ancienne porte, escalade les ruelles dont le rude pavé lui meurtrit les pieds. Parfois, il tressaille de peur : les façades, sous leurs toits en auvent, ont l'air de vieilles femmes en capuchon qui le regarderaient passer.

Enfin, les grosses tours du château se dressent devant lui. D'un dernier effort, il parvient au faite des remparts. L'ombre est claire, le silence solennel. Au loin, la vallée déroule ses plaines paisibles, où miroite la Loire.

Le petit Louis se traîne jusqu'à la vieille Tour ronde. Une dernière fois, ses regards se perdent vers Chanteloup. Il envie le fleuve qui, après avoir reflété le site adoré, poursuit son cours indifférent. Une dernière fois, ses bras se tendent vers celle qui aura décidé de sa mort.

Il se penche au-dessus du parapet de pierre. Au pied des remparts, entre les toits aigus et pressés de la ville, l'ombre s'épaissit. Et un seul désir survit en lui : s'anéantir dans cette nuit opaque qui l'attire et monte vers lui.

.

Aujourd'hui encore, on parle là-bas du petit amoureux résolu à mourir et qu'on retint par miracle au moment où il allait se précipiter du haut des remparts d'Amboise. Quelle émotion dut provoquer alors cet acte de désespoir, pour que le souvenir n'en soit pas éteint après cent cinquante ans.

Effrayée de l'effet de sa sévérité, madame de Choiseul accueille avec douceur le petit Louis qu'on ramène au château. D'ailleurs, autour d'elle, chacun le pousse dans ses bras.

Qui le croirait? M. de Choiseul lui-même va plaider la cause de Chérubin. Cet éternel impulsif est bien fait pour comprendre un enfant. Il a trop aimé pour rester insensible à cette passion précocce. Il s'émeut des larmes versées pour une femme — fût-ce la sienne.

Le « salon » complotte. On se réunit secrètement. On s'indigne tout bas des rigueurs de la trop vertueuse duchesse. Le petit Louis ne lui avait-il pas, pour ainsi dire, rendu la vie? Et elle a manqué le faire mourir! On exalte les qualités du petit musicien, sa gentillesse, sa

gaieté, sa grâce touchante qui animaient les longues journées de l'arrière-saison.

Le tribunal improvisé prend parti pour l'amour contre la raison. La duchesse est condamnée à recevoir les caresses de l'enfant et à lui donner ce baiser qu'il aurait payé de sa vie.

« La sentence m'a été portée par M. de Choiseul, écrit-elle à madame du Delfand, et exécutée en sa présence. Louis m'a dit que je lui remettais le cœur. De ce moment il a repris sa gaieté, sa santé et M. de Choiseul est, après moi, ce qu'il aime le mieux, parce qu'il l'a remis en jouissance de ses droits. »

Mais la duchesse s'est ressaisie à jamais. Elle a vu clair en elle. Le désœuvrement de son cœur, l'oisiveté de sa vie d'exilée, un tardif besoin d'aimer ont fait tout le mal. Elle reste résolue à éloigner l'enfant. Elle le console, elle sèche ses larmes, mais elle n'a plus pour lui que des caresses maternelles. Peu à peu elle devient distante, lointaine. La marraine de Chérubin a su n'être plus une femme pour lui.

L'idylle commencée à la chute des feuilles ne

doit pas voir éclore les jeunes pousses. Au mois de février, madame de Choiseul écrit elle-même l'épilogue de son étrange roman : « Mes amours avec Louis sont à leur fin. Leur terme est celui de son voyage à Paris et je l'y envoie à Pâques. »

Combien la mélancolie de la duchesse se fût accrue, au moment où elle regardait s'éloigner la voiture qui emportait le petit Louis vers Paris, si elle avait pu deviner le destin du malheureux.

Que de larmes elle eût versées, si elle avait pu entrevoir cet être lamentable et cynique, traîné en justice aux fins de divorce, accusé par une épouse en révolte de la pousser, par cupidité, à une vie infâme ?

Aurait-elle reconnu l'enfant amoureux qui, jadis, parmi les fleurs et les ors pâlis de Chanteloup, devant un autre tribunal, si différent, à la fois frivole et sensible, se voyait accorder gain de cause : les baisers de son idole ?

Se serait-elle demandé si elle n'était pas l'artisan de cette déchéance, si ses caresses n'avaient pas laissé au cœur de l'enfant une

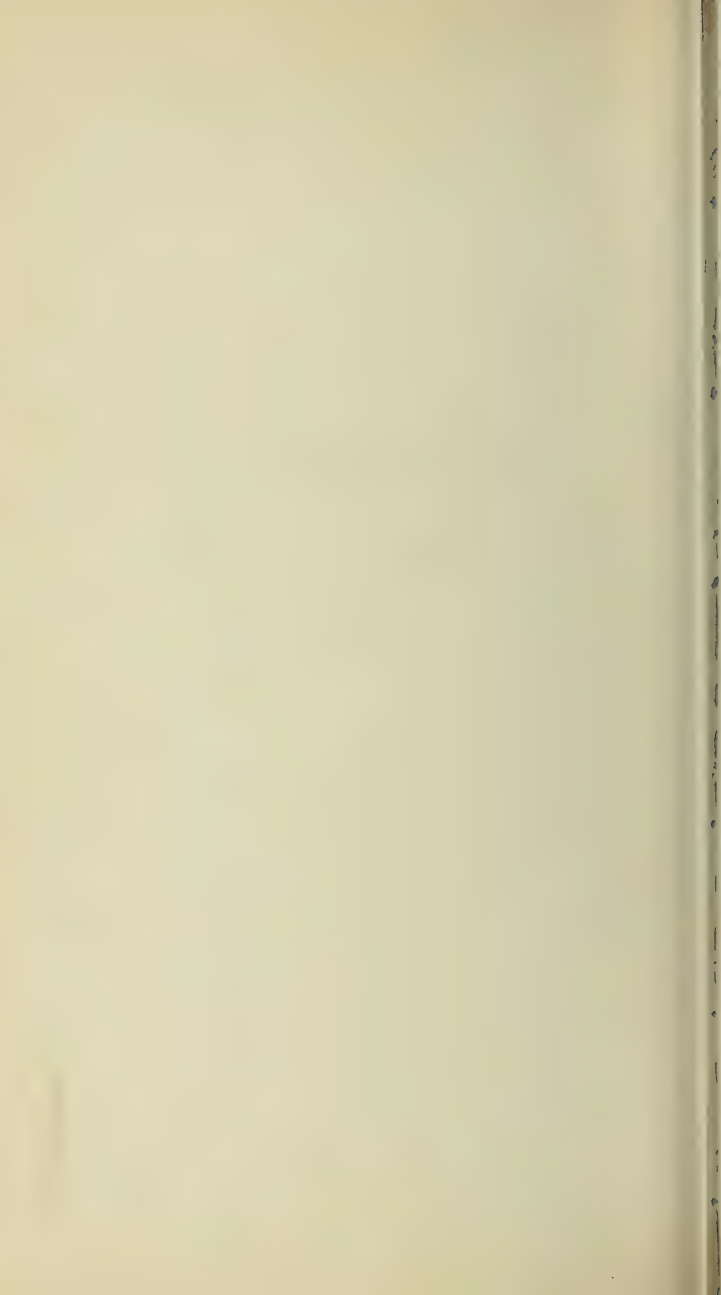
marque ineffaçable. s'il n'avait pas contracté à jamais, dans une aventure trop précoce, le goût de l'amour, du luxe et du plaisir?

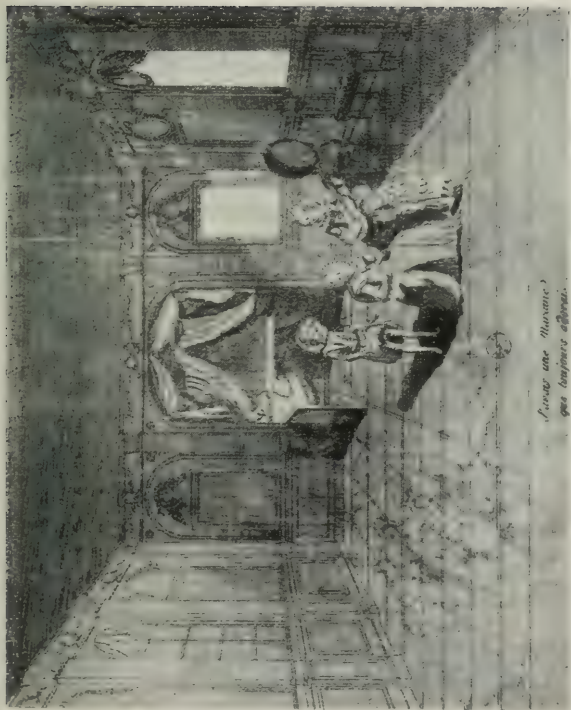
Mais la duchesse de Choiseul a perdu la trace du petit musicien. Elle n'a pas plus assisté à cette ruine qu'à celle de sa demeure. Et cependant, l'une et l'autre se sont précipitées. Les hommes ont aidé le temps, ils ont tout détruit ou tout laissé périr. Les balustrades où s'accoudaient l'enfant amoureux et sa blonde protectrice, se sont écroulées. Au-dessus des allées envahies d'herbe, les ramures se sont rejointes.

Aujourd'hui, nulle pierre ne révèle la trace du château. Un moment vaincue, la forêt triomphe. Et de tant de splendeurs disparues, rien ne subsiste plus que la pièce d'eau qui les refléta, près de la pagode de pierre dressée comme un monument funéraire dans ce cimetière de souvenirs.



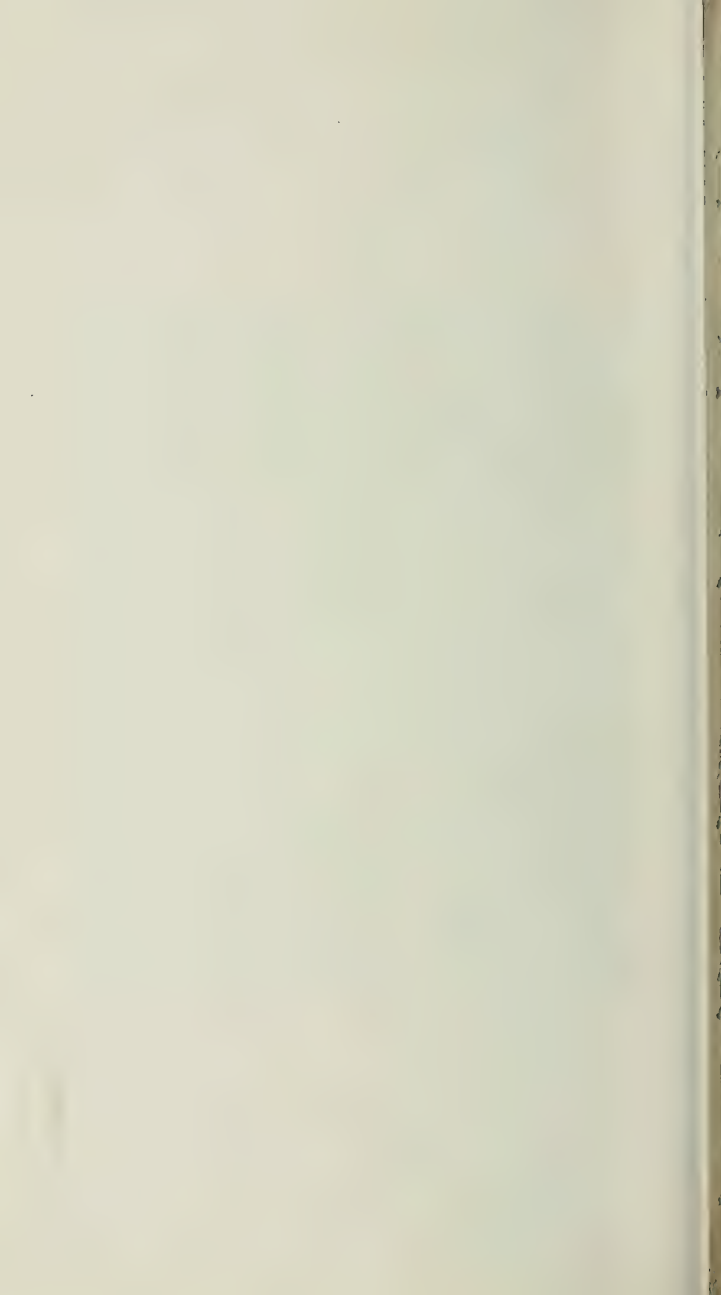
CHÉRUBIN RUE SAINT-DENIS





*Il faut une Murane
que toujours avari.*

Collection C. de Vinck (Bibliothèque Nationale)



CHÉRUBIN RUE SAINT-DENIS

Cela est vrai, d'honneur ! Je ne sais plus ce que je suis, mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée, mon cœur palpite au seul aspect d'une femme, les mots amour et volupté le font tressaillir et le troublent.

(*Mariage de Figaro*, acte I.)

I

On sait le retentissement du *Mariage de Figaro* à son apparition, l'enthousiasme et la colère qui accueillirent sa généreuse audace. Mais si l'on applaudit encore aujourd'hui le chef-d'œuvre de Beaumarchais, ce n'est pas uniquement pour son intérêt historique, sa portée sociale. La pièce charme surtout parce

qu'elle est restée vivante, parce que ses personnages sont humains. Ils semblent immortels parce qu'ils demeurent vrais.

Chérubin est de tous les temps, et pour le peindre, Beaumarchais paraît bien s'être inspiré de ses propres souvenirs. Il lui a donné son caractère hardi et tendre, espiègle et romanesque. Il lui a appliqué les épithètes dont on le gratifiait au logis paternel : « Polisson, vaurien », s'écrie l'horloger Caron pour réprimander un fils dont il ne comprend pas la nature indocile et fantaisiste. « Un polisson » répétera le comte Almaviva qui trouve trop souvent le page sur son chemin. « Un petit animal folâtre » dit Figaro parlant de l'enfant. « Le petit être folâtre » ont dit les sœurs du jeune Caron en parlant de leur frère.

Beaumarchais, lui-même, paraît avoir voulu indiquer qu'il ne fallait pas séparer sa jeunesse de l'œuvre qui la fait revivre. M. de Loménie, devenu l'historien de l'auteur du *Mariage de Figaro*, raconte à ce sujet un fait curieux : le premier, il eut la bonne fortune de

pénétrer dans la mansarde où, sous une épaisse couche de poussière, dormaient, depuis plus de cinquante ans, les papiers laissés par Beaumarchais. Mémoires, manuscrits et correspondances sont exhumés d'une main pieuse, mais au grand étonnement du curieux, pas de trace du *Mariage de Figaro*. Un dernier coffret demeure, et sa serrure sans clef dérobe un mystère à la curiosité.

Dans cette cachette gisait, sous d'autres feuillets moins précieux, les deux manuscrits du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, réunis à un grand mouvement de pendule exécuté en cuivre et portant cette inscription :

CARON FILIUS ETATIS 21 ANNORUM REGULATOREM
INVENIT ET FECIT 1753.

C'était le chef-d'œuvre de l'apprenti horloger, et les deux chefs-d'œuvre de l'auteur dramatique qui font revivre sa nature ardente, enthousiaste et sensible.

On a souvent voulu prouver que Beaumarchais n'était qu'un homme d'esprit. Il n'en est rien, le rôle du page est l'œuvre d'un délicat, et

Chérubin hante l'esprit de l'auteur bien avant même qu'il ait conçu le *Mariage de Figaro*. Dans une lettre adressée à une amie, il décrit le délire suscité jadis par le baiser d'une dame très sage. Déjà auteur, il veut donner une forme à son émoi; le chanter. Ses pensées se heurtent, il ne trouve pas de mots, ce que son cœur ressent tumultueusement, il ne peut l'exprimer avec son esprit. « L'impression qui reste d'un baiser délicieux n'est pas de son ressort, dit-il, le trouble qui m'agite est composé de mille choses que je ne puis exprimer. Enfin, épuisé de fatigue et ne trouvant rien qui me satisfasse, je renonce à mon projet et je m'écrie :

Oh doux effet du baiser de Thémire

Je vous ai trop senti pour vous décrire! »

Sans doute, Beaumarchais, introduit à la Cour, a pu se renseigner aisément sur les aventures des pages amoureux. Il n'a eu qu'à regarder autour de lui. Mais il y a des accents qu'on n'imite pas et qu'on ne tire que de soi-

même. Il faut se pencher sur soi pour en faire jaillir ces soupirs étouffés, ces larmes retenues, ces tendresses inexprimées qui dorment au fond de chaque cœur. C'est donc en remontant le cours des ans, en suivant le jeune Caron dans ses élans, ses enthousiasmes d'enfant de Paris, qu'on parviendra jusqu'à la source des sentiments de Chérubin.

II

C'est rue Saint-Denis, à deux pas de l'emplacement du charnier des Innocents, en face de la rue de la Ferronnerie, qu'en 1722 la famille du petit horloger Caron s'augmenta d'un héritier. Sa venue succédait à celle de trois filles, elle combla d'aise ces bourgeois modestes.

Quelques années plus tôt, le futur auteur du *Mariage de Figaro* fût né dans un bien lugubre quartier. La hantise du cimetière où s'étaient englouties tant de générations de Parisiens pesait alors sur les alentours. On y rencontrait encore, sous son noir travestissement semé de

têtes de morts, le clocheteur des trépassés croassant son refrain mélancolique :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

Mais la rue est le miroir des mœurs; la puissance de l'Église et le nombre des couvents ont diminué. La sourde fermentation des idées transforme les habitudes. Les lingères, les marchands de modes et de frivolités égaient les vieilles maisons de leurs pimpants éventaires. Les cotillons des petites ouvrières claquent et se défripent au vent. Tout éclot, tout s'anime, comme au souffle du printemps. Le quartier est rajeuni depuis que son pavé a résonné sous le talon de madame Dubarry, alors simple ouvrière chez madame Labille.

C'est dans ce pittoresque coin de Paris que le jeune Pierre-Augustin Caron prend ses ébats à la tête d'une bande de gamins. Déjà il a l'esprit aventureux. Il se sent prisonnier entre les « quatre vitrages paternels ». Un effréné désir de se dépenser l'attire dehors. Il

se faufile le long des piliers où les écrivains publics ont droit de cité. Il connaît les moindres ruelles, les plus obscurs recoins. Il n'ignore aucun des jolis minois du voisinage. Entre temps, il poursuit son apprentissage d'horloger. Il pénètre à la fois les secrets d'une montre et celui de ces humbles dont il deviendra plus tard l'avocat passionné. Le mouvement de la rue, n'est-ce pas le tic-tac de la capitale?

Ses sœurs, qui admirent et chérissent le « frère charmant » l'ont surnommé Pierrot. C'est, en effet, un franc moineau de Paris. Il en a l'effronterie, la gaieté. Et, longtemps encore, il ressemblera à ces pierrots insoucians et hardis, à demi morts de faim un jour, rois du pavé le lendemain, confiants toujours pour subsister et se faire place dans la mêlée, sur leurs forces et sur l'aubaine du hasard.

Mais, tandis que les enfants élevés à la Cour étaient abandonnés aux soins d'un valet plus ou moins scrupuleux, Pierre Caron grandit parmi les siens. Tout un essaim de femmes,

mère et sœurs, l'entourent de leurs tendresses. Ces tout petits bourgeois étaient d'ailleurs fort cultivés : ils avaient le goût des divertissements délicats, de la musique, des comédies de salon. Dans la pièce — contiguë à la boutique — où l'on composait des vers, où l'on jouait de la harpe et de la viole, où l'on discutait littérature et philosophie, on aurait pu se croire à Versailles ou chez quelque gros financier. C'est que tous les cercles, copiant plus ou moins inconsciemment la Cour, finissaient par se ressembler. « Le bel air et le bel esprit ont gagné tous les états » dira plus tard Beaumarchais.

Ses trois sœurs aînées, Marie-Josèphe, Lisette et Françoise, eurent moins d'influence sur son esprit que les deux plus jeunes, Julie surnommée la Bécasse et Jane, dite Tonton.

Une réelle communauté de goûts, une grande ressemblance physique, rapprochaient Julie de son frère. Plus tard, elle fut seule à prendre ce nom de guerre qu'il devait illustrer : Beaumarchais. Julie se plaît à rimaitter. Et ce

sont surtout les hauts faits de Pierrot qui l'inspirent. A l'heure même où elle représente la gloire littéraire de la famille, elle semble avoir deviné le génie de son frère. Elle ne se dissimule pas la médiocrité de ses propres couplets : « Ils sont faits pour fêter Pierrot » s'excuse-t-elle. Et elle ajoute modestement : « Mais Pierrot faisait mieux ! »

A l'instant qu'il naquit,
Il montra tant d'esprit,
Un si grand savoir-faire
Que ses parents charmés
Disaient : « C'est un Voltaire
Dont nous sommes accouchés. »
Un jour qu'il grandissait,
Sa mère le voyait
Et dit, par parenthèse :
« Ah ! mon fils, mon fils,
Que tu feras bien aise
Les femmes de Paris. »

On voit que la petite sœur s'exprime sur le ton de gaillardise dont on use dans la famille de l'horloger. Mais sa naïveté même est un gage de sa franchise. Grâce à Julie, aucun des détails de l'enfance de Beaumarchais n'est

resté dans l'ombre. Elle a permis de suivre la genèse de ce puissant esprit.

Les jeux mêmes du jeune Caron témoignent de ses penchants :

Là, dans un fauteuil peu commode,
Caron, en forme de pagode,
Représentait un magistrat
Par la perruque et le rabat.
Chacun plaidait à perdre tête
Devant ce juge, malhonnête,
Que rien ne pouvait émouvoir
Que le plaisir de fair' pleuvoir
Sur tous ses clients, une grêle
De coups de poing de coups de pelle.
Et l'audience ne finissait

Qu'après s'être arraché perruques et bonnet.

Ne semble-t-il pas trahir déjà son goût processif et esquisser en même temps la farce immortelle de Bridoison?

Mais un moment vient où il délaissera ses jeux, ses folles randonnées dans le quartier des Halles, ses exploits d'enfant de Paris. C'est l'heure où il va naître à la vie sentimentale.

III

Beaumarchais, lui-même, a dépeint merveilleusement cet instant où, en dehors de toute influence féminine, l'enfant s'abandonne à un trouble inconnu. Son cœur se gonfle, sans raison, de tendresse et de joie. Il découvre, avec ravissement, la nature, les fleurs, la beauté. Parce qu'il se métamorphose, il lui semble que tout l'univers se transforme. Et son jeune enthousiasme n'est que de l'amour qui s'ignore. Chérubin n'adresse-t-il pas ses premières déclarations aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte?

Désormais, le jeune apprenti s'éloigne

volontiers de la demeure paternelle. Le rire de ses sœurs ne parvient pas à l'égayer. La sollicitude des êtres chers l'importune. Il délaisse ses compagnons et ses exploits. Ses courses ne servent plus qu'à tromper sa fièvre de mouvement. Seule, la musique lui reste chère. Le son de la harpe berce sa rêverie, et les chants lui permettent d'exprimer tout ce qu'il sent, tout ce qu'il ne saurait dire avec des mots.

Aussi n'est-il pas surprenant de le voir traverser une crise de mysticisme. Pourtant, il n'a jamais été dévot. Il se plaint même quand son père emmène implacablement toute la famille à la messe. Plus d'une fois, il s'est vu infliger une amende de douze sous pour être arrivé après l'épître, de sorte qu'il a fort souvent un déficit de six ou huit livres dans ses finances. Cependant l'exaltation religieuse séduit son ardeur inquiète.

A cette époque, il a douze ans. Il termine déjà ses études au collège de Maisons-Alfort. Et, si avide qu'il soit de s'instruire, il n'hésite pas à désertter la classe pour courir jusqu'à

Vincennes. Le plaisir qu'il se promet est pourtant bien innocent ! Il se glisse dans une sacristie, il tombe en extase devant un tableau. Pierrot est épris d'une toile de Jean Goujon : le *Jugement dernier* ! L'œuvre exerce sur la sensibilité précoce de l'enfant l'attrait du mystère et de la beauté. Et il s'attarde dans une contemplation ravie qui l'élève au-dessus de lui-même.

Les moines ne discernent pas les raisons secrètes de sa ferveur. Croyant voir dans son jeune enthousiasme le signe de la vocation, ils attisent et flattent son zèle. Un vieux minime, intéressé par cette nature ardente, s'efforce adroitement de la conquérir. Il a de longs entretiens avec l'enfant devant le fameux tableau.

Plus tard, Beaumarchais, rappelant cet épisode de sa jeunesse, avouera avec un sourire indulgent que le vieux moine « le prêchait sur le texte du *Jugement dernier*, en accompagnant son sermon d'un goûter ». Sans doute ce minime était un sage. Il savait que le plaisir

est aussi nécessaire à l'enfant que le soleil à la plante. Et il n'hésitait pas à mettre la gourmandise au service de la foi.

Mais l'exaltation religieuse du jeune Caron ne devait pas durer plus que son amour pour l'œuvre de Jean Goujon. Et son ardeur effrénée ne lui permet pas de s'immobiliser longtemps, fût-ce dans l'admiration. Il est le premier d'ailleurs à déplorer « cette chaleur de sang dont il a bien peur que l'âge ne le corrige pas », et qui lui attirera ce mot du chevalier d'Éon : « Il a l'insolence d'un garçon horloger qui aurait découvert le mouvement perpétuel. »

IV

La fougue inlassable de Beaumarchais ne saurait se contenter longtemps de l'état contemplatif, ni réserver sa tendresse aux anges du Jugement dernier. Il piaffe et tire sur la bride. Le père de famille, contraint de le laisser souvent s'échapper, regrette sa faiblesse et tente de ressaisir son autorité : « J'entends que vous n'employiez les talents que Dieu vous a donnés qu'à devenir célèbre dans votre profession. »

Mais si l'horloger Caron s'efforce de se montrer sévère sur le chapitre du travail, il réserve son indulgence aux choses du senti-

ment. La sincérité du cœur trouve grâce devant lui. Que Pierrot, encore enfant, soupire et soit aimé, quoi de plus naturel? Avec une naïve simplicité, toute la famille applaudit aux succès du Benjamin. Julie s'empresse de célébrer par un poème le triomphe du frère chéri.

A peine avait douze ans
Faisait des vers charmants
A ses jeunes maîtresses.
Il était d'un tel prix
Que pour lui des tigresses
Devenaient des brebis.

Soucieuse de la réputation de Pierrot, la bonne Julie ajoute bien vite :

Mais malgré leurs appas,
Il ne négligeait pas
L'étude et la musique.

Hélas! toutes les femmes ne sont pas des tigresses ou des brebis. Il y en a qui, sous l'apparente douceur de la brebis, cachent la férocité de la tigresse. Le xviii^e siècle les avait déjà baptisées : des coquettes. Rêver, com-

poser des vers, contempler les passantes, voilà tout ce que Pierrot connaît des plaisirs de l'amour. Mais il va bientôt en éprouver les peines.

« J'avais une folle amie », répètera-t-il souvent plus tard en évoquant son enfance. Nous ne la connaissons que sous le surnom dont la baptisa son petit amoureux. Comme beaucoup d'autres, elle commence par encourager la passion naissante du jeune apprenti. Mais, après s'être amusée d'une distraction qu'elle juge innocente, elle s'en lasse et se marie sans crier gare.

Sans doute, elle ignore les transports jaloux qu'elle déchaîne. Elle ne prend point au sérieux le chagrin d'un enfant. Pourtant, ce chagrin menaça de devenir tragique : pour sa « folle amie » Pierrot faillit mourir. Certes, l'idée du suicide hante surtout les rêveurs et les mélancoliques. Mais Beaumarchais, enthousiaste et sensible à l'excès, se livre tout entier à la douleur comme au plaisir. Il est la proie des sentiments extrêmes. A l'âge où l'on juge

avec sérénité les passions que l'on ne craint plus, Beaumarchais apportera lui-même ce témoignage irrécusable : « J'avais eu une folle amie, qui se moquant de ma vive jeunesse, venait de se marier. J'avais voulu me tuer. »

V

Quel vertige, enfant, vous entraîne
A courir ainsi les buissons,
A déchirer toute la laine
Dont le tondeur fait ses moissons ?

Ainsi Beaumarchais parlera plus tard, d'un ton désabusé, des passions puériles. Et, par la bouche de Figaro, il sourit doucement aussi des illusions du petit page. Mais, à l'époque où il souffrait de l'abandon de sa « folle amie », il ne se demandait point quel vertige l'entraînait, il n'eût point toléré qu'on raillât sa peine.

Une épître en vers, dédiée à ses sœurs, trahit le désarroi où l'a plongé sa première déception sentimentale. Après avoir vanté les joies de

la famille, il avoue son désenchantement et sa mélancolie. Sa rancune éclate contre un sexe qu'il rend tout entier responsable d'une trahison. S'il accable les femmes, il n'est guère plus tendre pour les hommes. Chérubin devient misanthrope.

Que souvent il me prend envie
D'aller au bout de l'univers,
Éloigné des hommes pervers,
Passer le reste de ma vie.

Heureusement, sa nature est au fond bien équilibrée. Et sa gaieté, un moment obscurcie, brille à nouveau. S'il a toujours l'impression que la vie est un fardeau, il estime que ce fardeau doit être porté à deux : « Il me semble qu'un compagnon de sexe différent ne laisserait pas de répandre des charmes dans ma vie privée. » Il a déjà oublié que les femmes, comme les petites filles, brisent volontiers leurs jouets préférés. Et il se laisse entraîner à tracer le portrait de la compagne rêvée.

A ce projet l'esprit se monte,
Le cœur y trouve aussi son compte,
Et dans ces châteaux en Espagne
Voudrait avoir gente compagne

Qui joignit à mille agréments,
De l'esprit et des traits charmants.

Naturellement, il lui souhaite tous les
attraits qu'il admire chez ses sœurs :

Beau corsage à couleur d'ivoire
De ces yeux sûrs de leur victoire
Tels qu'on voit en toi, Guilbert.
Je lui voudrais cet air ouvert,
Cette taille fine et bien faite
Qu'on remarque dans la Lisette.

Je lui voudrais, de plus, la franchise de Fanchon ¹
Comme bien vous pensez, quand on prend du galon...

Mais un scrupule l'arrête : « Je crains que
vous ne me reprochiez un goût trop charnel et
de négliger pour les beautés passagères les
agréments solides ». Et il ajoute :

Je voudrais qu'avec tant de grâce
Elle eût l'esprit de la Bécasse ²,
Un certain goût pour la paresse,
Qu'on reproche à Tonton sans cesse
A mon Iris irait assez.

Dans mon réduit où jamais occupés
Nous passerions le jour à ne rien faire
La nuit à nous aimer, voilà notre ordinaire.

1. Sa troisième sœur.

2. Sa spirituelle sœur Julie.

« Quelle folie à moi de vous entretenir de mes rêveries », conclut le jeune Pierre ! Et de nouveau reparaît son mépris né d'une déception. « Moi qui devrais détester tout ce qui porte cotillon ou cornette pour tous les maux que l'espèce m'a faits ! Mais, patience, me voilà hors de leurs pattes ; le meilleur est de n'y jamais rentrer. »

VI

Comme on le voit, le jeune Caron paraît avoir vite oublié l'inconstante. Mais, dans son âge mûr, au contraire, le souvenir de sa « folle amie » semble s'imposer à lui. Il répète, avec une certaine fierté, qu'il a voulu mourir. Elle garde à ses yeux le prestige de lui avoir inspiré un sentiment d'une violence unique. Aucune femme, d'ailleurs, ne devait jouer un rôle prépondérant dans sa vie. Peut-être est-ce encore une raison de l'importance qu'il attache à ses enfantines amours.

Avec l'âge, le souvenir s'est dépouillé de son amertume et s'est paré, au contraire, d'un

charme nouveau, Beaumarchais finit par savoir gré à sa « folle amie » d'avoir éveillé son cœur. Et peut-être l'a-t-il immortalisée sous les traits adorables de la comtesse Almaviva, de même que le souffle de sa propre jeunesse semble animer les déclarations de Chérubin.

Il est vrai qu'il eut bien d'autres modèles sous les yeux. L'habile façon dont il enchâsse, un jour, une montre minuscule dans le chaton d'une bague destinée à madame de Pompadour, lui a valu le titre d'horloger de la Cour. Grâce à son talent de harpiste, il est devenu le favori des filles du roi. Il est au cœur des intrigues. Les pages insolents et tapageurs ne prennent pas garde au musicien de « Mesdames », et, sans se cacher de lui, rougissent et se troublent au passage d'une belle.

Mais cette indulgence qu'il garde pour sa « folle amie », il l'étend aux grandes dames qui ne repoussent pas la tendresse d'un page. Il sait qu'elles souffrent de leur isolement. Il sait qu'elles se sont laissées souvent charmer inconsciemment par la grâce d'un enfant. Il sait

qu'elles pleureront parfois aussi quand la sagesse les contraindra de rompre. Et il les plaint plus qu'il ne les blâme.

Aussi, que la « folle amie » ou que les grandes dames de la Cour aient servi de modèle à la charmante figure de la comtesse Almaviva, l'auteur du *Mariage de Figaro* n'en a pas moins donné, en traçant ce portrait, la plus exquise et la plus touchante leçon de générosité.

LES ESQUISSES DE CHÉRUBIN



LES ESQUISSES DE CHÉRUBIN

Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs, un charmant polisson ; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère.

(*Mariage de Figaro*, caractères.)

Il n'y a pas d'époque plus sincère que le xviii^e siècle, malgré sa frivolité et son goût du plaisir. Le culte du sentiment y prend même une place excessive, car il n'y a pas de mode qui n'entraîne avec elle ses exagérations. La littérature reflète à son tour cet état d'esprit, pendant que l'amour scelle de ses attributs la décoration des boudoirs et des salons.

Le langage des héroïnes de Corneille et de Racine, des ingénues de Molière, semble désuet, auprès du ton léger, voluptueux et galant qu'on adopte dans les lettres, sous Louis XV. Car chacun écrit, s'analyse, se confesse. Puisqu'on acquiert du prestige en avouant ses exploits, on conte ses aventures avec un cynisme ingénu, mais piquant. Aussi presque toutes les œuvres intéressantes de cette époque sont-elles des autobiographies. Elles ont d'ailleurs entre elles ces affinités secrètes qui constituent l'unité d'une génération.

A relire ces Mémoires, on s'aperçoit que leurs auteurs parlent avec une émotion singulière de l'heure où, ignorant tout du désir et même de l'amour, ils sentaient s'éveiller tumultueusement leur cœur. Ce n'est pas toujours la même aventure, mais c'est toujours le même trouble, le même appel d'un enfant vers une femme en plein épanouissement de sa beauté. Chérubin traverse tous ces livres avant de s'imposer sur la scène. N'en est-il pas ainsi de tous les chefs-d'œuvre? Ne voit-on pas sourire la Joconde

dans nombre de chefs-d'œuvre du xv^e siècle? Tous les souvenirs de jeunesse du xviii^e siècle sont les esquisses de Chérubin.



Un homme a excellé à décrire l'éclosion de la tendresse juvénile : Jean-Jacques Rousseau. « Nous naissons pour ainsi dire en deux fois, dit-il, l'une pour exister et l'autre pour vivre, l'une pour l'espèce et l'autre pour le sexe. »

Personne n'a parlé de l'adolescence avec plus de délicatesse et de poésie que le philosophe Genevois : « Cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes. » Et il écoute pieusement ces voix qui s'éveillent, il en note la fragilité, la fraîcheur, la pureté. L'enfant et sa faiblesse l'attendrissent. « Il devient sensible avant de savoir ce qu'il sent, il est inquiet sans raison de l'être. » Et poussant plus loin encore l'analyse de ces

sentiments incertains, il dessine un caractère qui ressemble fort à celui de Chérubin. Sa chaleureuse éloquence laisse à penser qu'il évoque une heure de sa propre existence. N'a-t-il pas plaisamment avoué qu'il était affligé fort jeune d'un tempérament combustible? « Il s'irrite et s'attendrit, dit-il en parlant de l'adolescent, s'il verse des pleurs sans sujet, si, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son poulx s'élève et son œil s'enflamme, si la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner, s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulysse! O sage Ulysse! Prends garde à toi!... »

Et pourtant, il semble naturel et logique au philosophe de voir l'enfant se tourner vers l'autre sexe. « Il croit aller à la femme comme vers une mère qui le consolera alors que ses pas le dirigent vers l'amour. »

Toutefois, Rousseau ne pourrait pas prendre place à côté d'un Florianet et d'un « petit Louis » dans une galerie de Chérubins. Il n'en a pas l'élan, la spontanéité, l'inconscience charmante;

car il apprend à s'analyser en même temps qu'à penser. Il dissèque son émoi au lieu de s'y livrer. Ce n'est pas un petit page soulevé d'ardeur ou trempé de larmes, c'est un enfant précoce.

Ce don d'analyse nous a d'ailleurs valu les pages exquises de Rousseau sur sa petite enfance. Il en garde des souvenirs très doux. Certains sont cependant si lointains qu'il se sont légèrement effacés de sa mémoire: Ainsi une parente qu'il aimait fort, fredonnait une chanson dont il ne retrouve plus que les échos affaiblis :

..... un berger
 s'engager
, sans danger.

Mais il se rappelle parfaitement le dernier vers et la voix de la bonne tante semble encore chuchoter un conseil :

... toujours l'épine est sous la rose.

Dès onze ans, Rousseau s'éprend de mademoiselle Vulson, une jeune fille de vingt-

deux ans dont la mère lui apparaît, elle aussi, comme une incarnation de la beauté qui l'attire.

Il se rend parfaitement compte du rôle que peut jouer un enfant dans une pareille aventure. « Toutes ces friponnes sont si aises de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour tenter par l'image d'un jeu qu'elles savent souvent rendre attirant. » Il sait également que le spectacle de sa jalousie donne des scènes « à pâmer de rire. » Mais cela lui importe peu. Sa passion, d'ailleurs, ne le retient pas, lui, de soupirer pour une certaine mademoiselle Goton. Comme Chérubin, il aime deux femmes, l'une parce qu'elle est belle et imposante, l'autre pour des qualités tout opposées. Et il affirme ingénument : « J'étais tout entier, pour ainsi dire à chacune de ces deux personnes. » Mademoiselle Vulson attise imprudemment une flamme qui menace de ravager un enfant trop sensible. Elle vient rendre visite à son jeune admirateur à Genève où il l'attend dans la fièvre. Son voyage, pré-

tend-elle, n'a pas d'autre but. Sa présence a le don de rendre Jean-Jacques « ivre et fou ». Mais son départ le désespère, il ne pense rien moins qu'à se jeter à l'eau tant il est navré de regrets. Pour apaiser ces transports qu'elle n'avait pas prévus, mademoiselle Vulson comble son petit ami de gants et de friandises, mais elle ne se rend pas compte de la vivacité de ses sentiments, car elle lui avoue avec une tranquille cruauté la vraie raison de son voyage à Genève : elle est venue faire emplette d'un trousseau et s'est mariée sans le prévenir.

Les friandises n'ont plus le don de calmer la douleur qu'elle a suscitée. Vingt ans après, Rousseau en gardera encore une amère rancune.

Heureusement, toutes les précoces aventures de Jean-Jacques ne se terminent pas d'une manière aussi décevante. Son esprit romanesque ne cesse de l'entraîner, même quand sa timidité l'empêche d'exprimer ce qu'il ressent. Une fois encore, il va se livrer avec l'ardeur adorable de la jeunesse, malgré le souvenir de

son premier chagrin. Et c'est sur un ton de gratitude sincère qu'il racontera plus tard sa rencontre avec une certaine madame Basile, qui semble lui faire oublier la légèreté coupable de mademoiselle Vulson.

Jamais il n'a échangé avec sa nouvelle amie un regard expressif, jamais une caresse n'a rapproché leurs mains. Un jour, le hasard conduit le futur philosophe devant la chambre de l'idole. La porte est entr'ouverte : « Elle brodait près de la fenêtre. Il régnait dans toute sa figure un charme que j'eus le temps de considérer et qui me mit hors de moi. » Ébloui, il tombe à genoux sur ce seuil qu'il n'ose franchir.

Une glace qui reflétait son image trahit son secret. Madame Basile l'appelle et, indulgente, lui montre une place à ses pieds : « J'étais muet, immobile mais non tranquille assurément, tout marquait en moi l'agitation, la joie, la reconnaissance, les ardents désirs incertains de leur objet et contenus par la frayeur de déplaire sur laquelle mon jeune cœur ne pouvait se

rassurer. Elle ne paraissait ni plus tranquille ni moins timide que moi. »

L'image de madame Basile ne s'est jamais complètement effacée du cœur de Jean-Jacques. « Elle s'y est même embellie, à mesure que j'ai mieux connu le monde et les femmes. Pour peu qu'elle eût eu de l'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon. Mais si son cœur était faible, elle était honnête, elle cédaît involontairement au penchant qui l'entraînait. » Et ailleurs : « Un petit signe du doigt, une main légèrement pressée contre ma bouche sont les seules faveurs que j'ai jamais reçues de madame Basile et le souvenir de ces faveurs si légères me transporte encore en y pensant. »

Ainsi, l'auteur des « Confessions », qui devait tant médire de celles qui l'ont déçu, semble bien avoir connu, malgré sa trop précoce lucidité, l'heure fugitive, inoubliable de la ferveur absolue.



Duclos, comme Jean-Jacques, devance Beaumarchais. Il conte les aventures d'un adolescent qui ressemble, comme un frère, au page amoureux. Les anecdotes dont fourmille son étude sur les mœurs du temps, rappellent étrangement les scènes du *Mariage de Figaro*.

Son héroïne s'appelle aussi la Comtesse. Il dit son charme, sa grâce, le sentiment tendre et déchirant qu'elle inspire à un enfant : « Ce sont, dit-il, les personnes naturellement sérieuses dont l'accueil est le plus sensible ! Je m'attachai de plus en plus à lui plaire. Le respect qu'elle m'inspirait m'empêchait d'apercevoir l'impression qu'elle faisait sur mon cœur. »

Délicatement, il dépeint l'amère douceur d'aimer sans espoir, les ravages qu'une passion contenue peut déclencher chez un être trop jeune

et sans défense. « Le respect contraint l'amour. Il peut le cacher, mais il ne l'éteint jamais, souvent, il le rend plus vif. L'amour est comme les liqueurs spiritueuses : moins elles s'exhalent, plus elles acquièrent de force. »

Pendant deux ans, le jeune soupirant savoure en secret ce sentiment « délicieux et indécis ». La contemplation suffit à son innocence. Il s'efforce de plaire à l'idole, de la rencontrer le plus souvent possible, il est heureux...

Mais un jour, la Comtesse effleure d'un baiser le front de l'enfant amoureux. Il rougit. Elle s'en aperçoit et son visage s'empourpre à son tour : « Elle baissa les yeux, soupira et tomba dans une rêverie profonde. Nous ne proférions pas une parole. »

C'en est fini des heures d'inconscient plaisir, de joie innocente. La Comtesse est contrainte d'analyser une tendresse qu'elle croyait toute maternelle, d'arrêter sa pensée sur un danger que sa droiture refusait d'envisager. Dorénavant, elle ne peut plus traiter son protégé comme un enfant, elle a rougi.

Et le précoce Chérubin part, lui aussi, pour l'armée, où l'envoie la Comtesse. Le mari, peu clairvoyant, félicite le jouvenceau sur un si beau zèle : « Je n'ai jamais été moins flatté d'éloges que je ne le fus de ceux du comte » avoue amèrement le pauvre petit amoureux.

*
* *

Selon son cœur, son esprit et son milieu, chacun, au XVIII^e siècle, apprécie d'une façon ironique ou libertine, plaisante ou attendrie, l'amour de Chérubin. Tous les hommes ne l'ont-ils pas observé, s'ils ne l'ont pas éprouvé ?

Chamfort, sceptique, prétend que madame de Montmorin disait à son fils : « Vous entrez dans le monde ; je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est d'être amoureux de toutes les femmes. » Cette dame est, sur le chapitre des sentiments, du même avis que Beaumarchais, car il déclare hardiment que Chérubin est « ce

que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir ».

Marmontel, lui aussi, dans un conte, esquisse délicieusement les traits de madame de Lisban qui, émue d'avoir troublé son impétueux petit cousin Lindor, l'éloigne à regret. Cette honnête femme deviendra ensuite l'héroïne de la comédie de Rochon de Chabannes dans laquelle le jeune Lauzun remporta un si vif succès.

*
* *

Restif de la Bretonne, dont on a pu dire, à une époque où la sévérité était à la mode, qu'il avait « illustré et sali les Lettres », fait revivre, sous une forme presque semblable à celle des « Confessions », une enfance aussi précoce que celle de Jean-Jacques.

Il s'attire d'ailleurs de la part de ses ennemis

le sobriquet injuste de *Rousseau du ruisseau*. « Je suis un peintre des mœurs, répond-il aux critiques malveillants, si elles sont corrompues, dois-je esquisser celles de l'Astrée? »

L'auteur de *Monsieur Nicolas* nous conte sa propre histoire. Son œuvre est le reflet fidèle de son siècle. Il n'est donc pas surprenant qu'il s'attarde selon la coutume du temps, à dépeindre le charme de l'heure où il fut amoureux pour la première fois.

L'œuvre dans laquelle il décrit ses premiers soupirs paraît après le *Mariage du Figaro*, mais toutes les aventures qui ressuscitent l'enfance du jeune Nicolas avaient été notées quarante ans auparavant, dans des cahiers rédigés comme des Mémoires.

Nicolas Restif, fils d'honnêtes cultivateurs, commence la vie en petit berger vêtu de la classique peau de mouton; ses grands chiens qui ne le quittent pas sont ses premiers amis. Il garde son modeste troupeau dans les plaines onduleuses de l'Yonne. Le vent imprégné de senteurs dérobées aux champs de serpolet,

éveille ses premiers émois. Les idylles qu'il évoque dégagent un arôme de fleurs sauvages et d'herbe foulée.

Ce petit berger paraît fort satisfait de son visage et de sa sveltesse qui lui attirent de douces paroles de la part de passantes. Il se juge avec bienveillance : « J'avais environ neuf ans... j'étais beau, mes cheveux, alors châtain doré, se bouclaient et me donnaient l'air de ces anges, enfants de la riante imagination des peintres d'Italie. Ma figure délicate était ennoblie par un nez aquilin, par la beauté de mes yeux, par la fraîcheur de mes lèvres qui m'ont valu de bonnes fortunes. J'étais pâle et d'une blancheur de lis, mince, fluët, dans un pays où la taille est épaisse, ce qui me donnait un air futé, comme on disait. »

Un si joli enfant doit être de toutes les fêtes. Les paysans et paysannes de Vermenton se divertissent à la manière ancienne des Bourguignons. Leurs jeux naïfs semblent avoir pour but de rapprocher les filles des garçons. Les jouvenceaux attaquent une fillette que ses

compagnes défendent comme un rempart vivant, tout en chantant une vieille complainte :

« Comme la rose effeuillée,
Elle sera bientôt...
Comme la prune secouée,
Elle sera mangée par le ravousiot. »

Le jeune Nicolas se grise de ce divertissement et des mille incidents qu'il provoque. De bonne heure il devient sensible à la beauté de ses compagnes que ses petites mains étreignent au hasard du jeu. De là à embrasser celle qui lui plaît davantage, derrière une haie ou au détour d'un sentier, il n'y a qu'un pas. Son père qui le destine à l'état ecclésiastique, commence à s'alarmer. Un fils que toutes les femmes troublent, dès l'âge de neuf ans, paraît peu préparé à prononcer des vœux. « Je sentais qu'elles étaient tout ce qui était aimable, » dit l'enfant en parlant des filles qu'il admire. « J'aurais seulement voulu les embrasser, non qu'elles m'embrassassent, le second rôle me déplaisait. »

Les préférences du jeune berger vont à celles dont la couleur « ressemble à la rose ».

Malgré son naturel ardent, Nicolas est le plus souvent intimidé. Dès qu'on s'occupe de lui, il devient farouche. Dans un petit tableau plein de grâce, il raconte une de ses mésaventures : « Un dimanche, en sortant de la messe, je me trouvai entouré de Reine Miré, des deux Jeanne et Madeleine Champeau, Agathe Thilien, etc. ; enfin, toutes les filles à marier. Elles m'embrassèrent à gogo, sur les joues, sur la bouche, et même me claquèrent légèrement. Ma résistance multipliait et rendait plus vives les attaques. Je souffrais tout à la fois et j'avais du plaisir... Quand elles me laissèrent, les grands garçons se mirent à hurler : « Il a dix filles à la joue ! » Cette huée me couvrit de honte et je m'enfuis. »

L'orgueilleuse timidité de Nicolas Restif cachait une sensibilité excessive. Un trait, entre mille, montrera où pouvait l'entraîner sa nature passionnée.

A la suite d'une sottise, le jeune Nicolas

Restif se voit morigéner par son grand-père. Gravement, le vieillard lui démontre qu'il n'aime pas assez sa mère. Injuste accusation qui ravage l'enfant. « Pour sa mère, dit l'aïeul, il faut au besoin être capable de mettre sa main au feu. » Sans répondre un mot, Nicolas expose sa main à la flamme du foyer et la brûle cruellement. Mais on se précipite et on l'empêche de faire subir le même sort à l'autre. Heureusement, car « cela lui avait fait bien mal » avoue-t-il.

On devine à quels excès pourra se porter un enfant aussi violent. Au delà de neuf ans. Restif cesse de penser et d'agir en enfant. Comme Rousseau dont il est l'émule, il aime trop à analyser les sensations, pour qu'elles gardent une vraie fraîcheur puérile. Mais il est intéressant d'étudier la jeunesse de celui qui dit : « Obligé de dire la vérité et m'immolant moi-même pour être utile à mon siècle, je n'ai fait que des tableaux fidèles. »



On pourrait indéfiniment découper dans les livres du temps des scènes de tendresse enfantine. Et chaque fois on serait tenté de s'écrier : « Mais Beaumarchais a lu cela. Il a connu ces aventures!... »

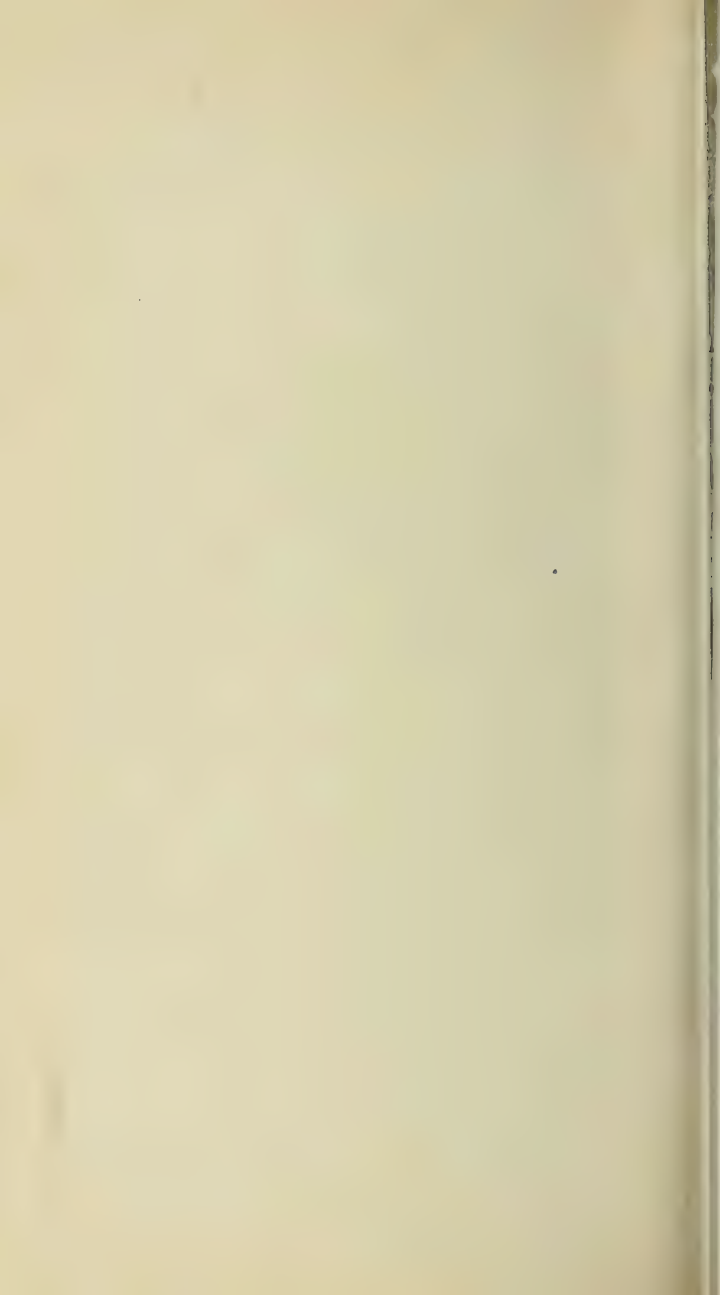
Rien n'est moins sûr. Il est toujours imprudent d'avancer qu'un écrivain s'est inspiré d'une œuvre antérieure. Les idées sont, comme on dit, « dans l'air ». Souvent elles peuvent se déposer et germer dans des cerveaux différents.

La grâce de ces naïves amours, l'attrait de ces anecdotes favorables aux piquants sous-entendus, devaient séduire une société éprise de récits galants et de tendres aventures. Les salons, comme les livres, ont dû célébrer avec complaisance les exploits de ces bambins effrontés qui peuplaient la Cour et l'entourage

des grands seigneurs. Il y eut là comme une mode sentimentale. On pouvait ne pas la suivre, on ne pouvait pas l'ignorer.

Beaumarchais a très bien pu graver le portrait charmant de son héros sans en connaître les esquisses. Il lui a suffi de voir, d'entendre... et de vivre. Car il ne faut pas oublier que le petit apprenti du faubourg Saint-Denis fut amoureux, tout comme un page à talons rouges. Et c'est peut-être le souvenir de la folle amie qui anima de la divine étincelle la figure de Chérubin.

CHÉRUBIN AU THÉÂTRE

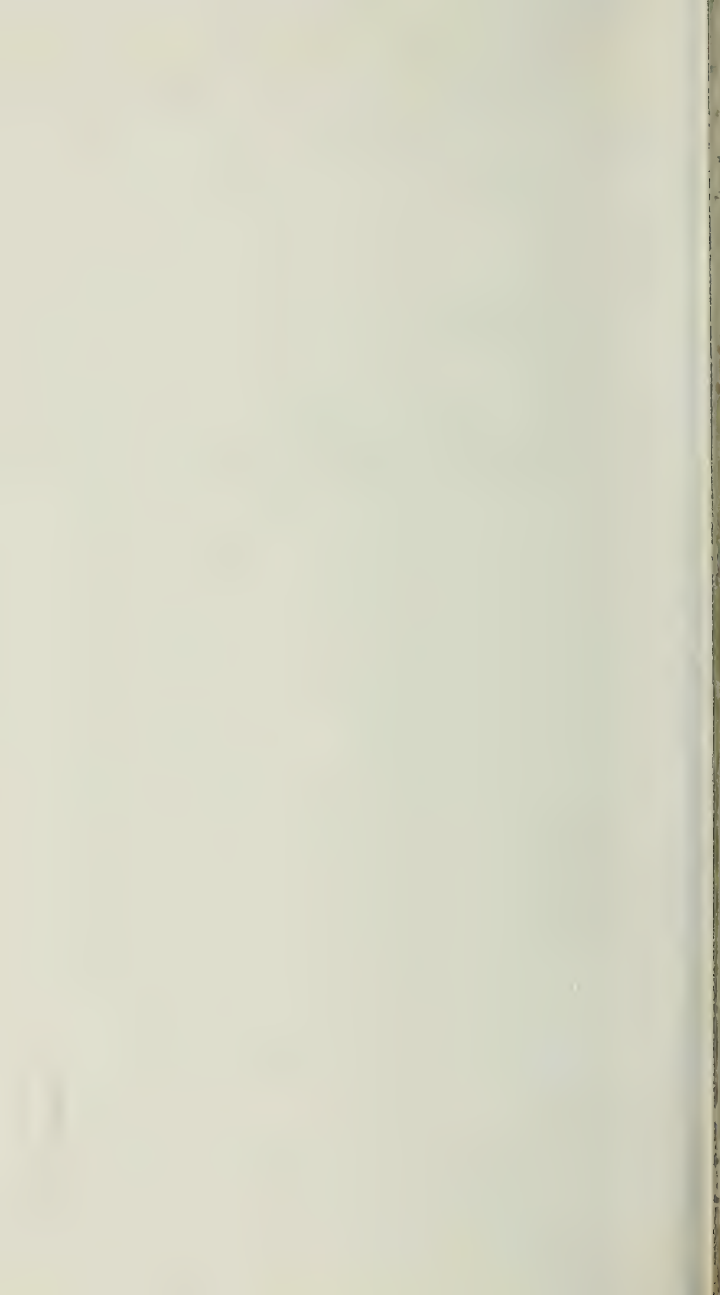




M^{lle} OLIVIER

de la Comédie française

CHÉRUBIN. M^{lle} de France



CHÉRUBIN AU THÉÂTRE

Pendant que le souvenir de ta belle
maîtresse attristera tous mes moments,
le tien y versera le seul rayon de joie
qui puisse encore amuser mon cœur.

(*Mariage de Figaro*, acte I.)

I

« Dix heures avant l'ouverture des bureaux, la capitale entière, je crois, était à notre porte », écrit le comédien Fleury en évoquant la soirée du 27 avril 1784, où triomphe enfin la pièce que nous applaudissons encore aujourd'hui sous le titre du *Mariage de Figaro*. Avant le lever du rideau, cette comédie est déjà à la mode. Depuis des années qu'on l'attend, elle

défraie les conversations, elle pique la curiosité. On va jusqu'à prétendre que Beaumarchais a dû dépenser plus d'esprit encore pour la faire jouer que pour l'écrire.

Jusqu'au dernier moment, les milieux bien informés ont répandu les bruits les plus contradictoires, selon la coutume immémoriale des milieux bien informés : la pièce est subversive ; elle est pleine d'indécence ; elle déplaît au roi ; elle ne sera jamais jouée. Vingt fois on annonce une première sans cesse remise. Enfin, un jour vient où la nouvelle paraît certaine : la fameuse suite du *Barbier de Séville* sera jouée aux Menus-Plaisirs. Les toilettes sont commandées, les rôles distribués. Les invitations mêmes sont lancées : les billets, les plus jolis du monde, sont rayés « à la Marlborough. » Mais à l'heure où le rideau devrait se lever, l'ordre arrive de ne pas représenter la pièce, définitivement interdite.

Alors recommencent les lectures que Beaumarchais a déjà multipliées. En attendant d'affronter la scène, « Figaro » devient le

favori des salons. Le manuscrit a pris un aspect frivole, digne de la « bonne compagnie » qui consent à l'accueillir. Ses feuillets sont attachés de faveurs roses et leur cartonnage, orné de lettres moulées, porte ce titre inoffensif : « Opusculé comique. »

Les femmes, toujours ardentes à fronder, se disputent l'œuvre défendue. Elles s'efforcent de faire revenir le roi sur son veto. La reine elle-même, semble se joindre au complot. Et soudain, l'invraisemblable nouvelle éclate : la pièce sera jouée devant la Cour, chez M. de Vaudreuil, à Gennevilliers, dans une soirée organisée en l'honneur du comte d'Artois. C'était la victoire. Le roi ne pouvait plus s'opposer à une représentation publique. Elle eut bientôt lieu à Paris.

La première de la *Folle Journée*¹ fut une incomparable solennité théâtrale. Une sorte de frénésie a gagné Paris. « Les cordons bleus étaient confondus dans la foule, se coudoyant,

1. La pièce a porté le double titre de *Folle Journée* et du *Mariage de Figaro*.

se pressant avec les savoyards; la garde fut dispersée, les portes enfoncées, les grilles de fer brisées, on entra, on se pressait, on s'étouffait... heureux qui faisait un pas en avant », raconte Fleury. « Chez nous, dans l'intérieur, ajoute-t-il, autre spectacle. C'était un cliquetis d'assiettes, un bruit de fourchettes, de bouteilles débouchées, de vin versé, notre sanctuaire était un cabaret! Trois cents personnes dinaient dans nos loges. »

D'innombrables solliciteurs, restés dehors, dépêchent des messagers à Beaumarchais — qui ne dispose plus d'une place — et le supplient de les venir chercher. Les plus hauts seigneurs quémangent des billets de faveur et proposent de servir de « battoirs ».

Les loges, fleuries de toilettes, sont trop étroites pour contenir toutes les heureuses privilégiées. La « belle » princesse de Lamballe, l'« aimable » duchesse de Polignac, la « spirituelle » marquise d'Andlau, la « suprême » madame de Châlons — car la chronique du temps réserve à chacune son épithète

— font assaut de grâce et d'élégance. « Tout cela brillait, se saluait, c'étaient des bras arrondis, de blanches épaules, des cous de cygne, des rivières de diamants, des colliers de perles, des étoffes de Lyon, bleues, roses, blanches, arcs-en-ciel mouvants, jolis, animés, s'agitant, se croisant, papillonnant, tout cela impatient d'applaudir, impatient de dénigrer, tout cela pour Beaumarchais ! »

Tout cela aussi pour entendre des tirades véhémentes dont le roi a senti le péril quand il s'est écrié : « Il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une inconséquence dangereuse. » Il est vrai que Louis XIV faisait jouer les pièces de Molière, ainsi que l'alléguait Beaumarchais. Mais le Grand Roi pouvait impunément laisser les flots s'attaquer au solide donjon de l'État. Au contraire, Louis XVI prévoit que la moindre secousse fera crouler sur lui l'édifice.

Mais la société, avide de se distraire et peut-être d'oublier, ne se soucie pas de logique. Qu'importe le danger présent, quand on veut

l'ignorer? Qu'importe demain, si l'on se divertit aujourd'hui? Et la satire triomphe, les attaques pleuvent dru sur une caste privilégiée, au milieu des rires et des applaudissements. Devant ceux-là mêmes qui seront emportés par la tourmente révolutionnaire, la cause des petits et des humbles remporte sa première victoire.

Au surplus, l'importance de certains faits n'apparaît que dans le recul de l'histoire. Ce soir-là, nul ne se soucie de la portée sociale d'une pièce dont on dira plus tard, en pleine Académie « qu'elle a été un renseignement incomparable pour l'histoire de la fin d'une monarchie ». Le public parisien se soucie beaucoup plus des artistes, de leurs toilettes et des décors. C'est un événement, de voir mademoiselle Sainval, la tragédienne en vogue, interpréter le rôle de la comtesse, qui aurait dû être confié à une coquette. La charmante mademoiselle Comtat, qui tient toujours les emplois de jeune première, arbore le cotillon court et le bonnet de la soubrette. Et la timide

mademoiselle Olivier, en travesti, montre ses jambes ! Voilà ce dont on jaserà longtemps dans les salons.

Il n'y a guère que la pièce qui soit discutée, mais le spectacle est si divertissant qu'on est décidé à l'indulgence. Quelques coups de sifflet restent sans échos. Sans doute ce Beaumarchais est un insolent, un faquin, un drôle. Mais il a tant d'esprit !...

II

Le frêle page s'avance sur la scène vêtu de sa blanche livrée, tel que nous pouvons l'applaudir encore aujourd'hui. En paroles précipitées comme les battements de son cœur, il jette à Suzon sa folle déclaration. Il avoue sa tendresse éparse, qui s'étend à la nature même. « Idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux », explique Beaumarchais dont Chérubin fait revivre les premiers émois.

Parmi toutes ces grandes dames qui se pressent dans la salle trop étroite, combien ont commis le péché léger de la comtesse? Combien ont écouté de naïves paroles d'adoration

tombées de lèvres enfantines? Combien, au lieu de les interdire, les ont accueillies d'un sourire ou d'une larme? Se reconnaissent-elles sous les traits si purs de Rosine? Éprouvent-elles une secrète gratitude pour l'auteur qui plaide, si délicatement, la cause des délaissées, des isolées?

Les pages de la Cour sont également de la fête. Ils sont friands de spectacles. Un entrepreneur plaisant a même voulu supprimer les entrées dont ils abusent, sous prétexte que « plusieurs pages font un volume! » Pour eux, que de souvenirs évoqués par le groupe charmant de Chérubin et de sa marraine. Il leur semble que leur propre aventure soit transportée sur la scène. N'ont-ils pas tous dérobé un baiser, un ruban?

D'ailleurs, dès les lectures que Beaumarchais avait données de sa pièce, Chérubin était immédiatement devenu le favori des belles dames. On assure même que madame de Matignon voulut que le jeune héros arborât ses couleurs. Elle a choisi la nuance du ruban qu'il dérobera à sa marraine. Les folies débi-

tées par l'enfant volage ne pouvaient pas choquer réellement un milieu si accoutumé aux exploits des pages. Et l'on peut dire que si Figaro est le héros de la pièce, Chérubin en assura le succès.

La romance de Chérubin, mise en vente isolément, avant la représentation, avait été accueillie d'enthousiasme. Sa naïveté voulue flattait le goût d'une époque où la Reine avait mis à la mode les bergers et les bergères vêtus de linon et de satin, d'artificielles pastorales, toute une simplicité de convention,

Comment ne pas se pâmer aux douces et mélancoliques paroles :

J'avais une marraine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine!
J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

Et aussi le couplet, aujourd'hui supprimé, qui reflète le tragique désespoir du jeune Caron :

Je sens que j'en mourrai...

Si tout le monde répète alors la romance de Chérubin, peu de gens connaissaient la vieille

ballade dont elle a emprunté l'air : « Marlborough s'en va-t-en guerre. »

Un incident, rapporté par les journaux du temps, achève de consacrer la vogue de ces couplets. Ils pénètrent, en effet, d'une manière assez imprévue, jusque dans les appartements royaux. La nourrice du Dauphin, — qui porte un nom plein de promesses, madame Poitrine — fredonne, quand elle est de bonne humeur, la complainte de Marlborough apprise jadis au village. Un jour le Roi et la Reine l'entendent et s'arrêtent sur le seuil afin de ne pas l'interrompre. La Reine, toujours friande de nouveauté, prie madame Poitrine de répéter sa chanson afin de l'apprendre elle-même. Rien d'étonnant à ce qu'elle s'engoue d'une complainte. N'a-t-elle pas chanté la tristesse du « pauvre Jacques ? »

Les courtisans ne manquent pas de suivre l'exemple royal. La ville imite la Cour. Ainsi naît l'incroyable fortune du refrain qui vole de lèvres en lèvres et répand par toute la ville sa douce plainte puérile :

Que mon cœur, mon cœur a de peine...

III

Le petit page amoureux est fréquent à la Cour, et dans toute la société. Sa silhouette a déjà été esquissée au théâtre où elle fut accueillie avec faveur. Il devrait donc, lorsqu'il devient le séduisant héros d'un chef-d'œuvre de talent et d'esprit, exciter un enthousiasme unanime. Pourtant, Chérubin souleva de nombreux murmures. Chose étrange. On se déclare épris de la vérité, on la réclame à grands cris, et dès qu'elle apparaît, sans voiles, on détourne les yeux, d'un geste de pudeur effarée.

On s'indigne de l'audace et de la précocité du page. Quelques-uns avouent bien qu'il n'y

a rien à blâmer dans des scènes dont la belle humeur et la sincérité bannissent toute pensée de vice. Mais ceux-là mêmes incriminent les intentions de l'auteur. Ils lui reprochent les scènes qu'il n'a pas écrites, celles que leur imagination leur représente dans la coulisse.

Une lettre de Beaumarchais démasque curieusement cette hypocrisie de la Cour. M. de Villequier lui demandait, en échange d'une grande loge bien en vue, une petite loge où il put conduire des femmes qui craignaient d'être vues à la *Folle Journée*. L'auteur lui répondit : « Je n'ai aucune considération, monsieur le Duc, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent malhonnête, pourvu qu'elles le voient en secret. Je ne me prête pas à de semblables fantaisies... Ma pièce n'est point un ouvrage équivoque. Il faut l'avouer ou la fuir... Je vous salue et je garde ma loge. »

Beaumarchais, on le voit, défendait la moralité de sa pièce et le droit, pour un auteur, de

montrer ses personnages avec leurs défauts et même leurs vices, sans être taxé d'indécence. On ne corrige les hommes qu'en les peignant tels qu'ils sont, dit-il. « Et, parce que le lion est féroce, le loup vorace et glouton, le renard rusé et cauteleux, la fable est-elle sans moralité? »

Dans la préface qu'il écrivit pour plaider la cause de sa pièce, il prend hardiment parti pour ce Chérubin qu'on a voulu salir et en qui revivent les plus suaves souvenirs de sa propre enfance : « Il ne faut chercher dans ce rôle du page nulle occasion de scandale. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire partout de même. On ne l'aime pas encore, on sent qu'un jour on l'aimera. »

Beaumarchais, qui prévoyait la malveillance de la critique, a très soigneusement déterminé l'âge de Chérubin. Afin de bien indiquer le caractère enfantin du page, il le fait tutoyer par tous les personnages, même par Figaro, qui n'est qu'un valet. Il tient à ce que les propos du jeune audacieux soient d'une innocence

absolue, comme le sentiment qu'il inspire. Aussi s'étonne-t-il de voir juger la Comtesse avec sévérité et blâmer son tendre et naïf intérêt : « Un intérêt... sans intérêt ». Il insiste à plusieurs reprises sur le caractère encore incertain du petit page : « A treize ans, qu'inspire-t-il? Quelque chose de sensible et doux qui n'est ni amitié ni amour et qui tient un peu aux deux. » Et plus loin : « Il n'est plus un enfant, il n'est pas encore un homme. »

Mais si son cœur est encore indécis, sa silhouette flottante, son chagrin, au contraire, est réel et certain. Et ce sont ses larmes qui lui concilient définitivement les femmes. L'auteur affirme que toutes les élégantes qui se pressent dans les loges « aiment le page à la folie! »

C'est que la vue de Chérubin éveille en elles ces grands sentiments qui les dominent toutes et dont elles viennent chercher l'illusion au spectacle. L'enfant qui souffre et dont elles voudraient essuyer les larmes émeut leur instinct maternel. L'explosion de sa fraîche et

printanière tendresse les transporte. Ensorcelées par sa grâce, attendries par la pitié, comment ne se seraient-elles pas laissé charmer, comment n'auraient-elles pas, du premier soir, défendu la cause de Chérubin?

ADIEU CHÉRUBIN



ADIEU CHÉRUBIN

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image :
Tel paraît le dédaigner
Qui fait tout pour le gagner.

(Mariage de Figaro, acte V.)

« Adieu, mon petit Chérubin, dit Figaro. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant. Dame ! Tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûters à la crème, plus de main-chaude ou de colin-maillard. »

Le clairvoyant valet l'a compris : C'en est fini des mièvres caresses, des boucles enfan-

tines, des puériles complaints. L'émoi de l'adolescence est fugitif. Chérubin ne peut durer qu'une saison.

Beaumarchais n'a pas résisté à la tentation de prolonger l'existence de Figaro, du Comte, de Rosine et de Suzanne. Il n'a pas pu se séparer, si tôt, des figures qu'il avait créées. *La Mère coupable* a succédé à la *Folle Journée*. Il a montré l'œuvre du temps. Mais il n'a pas voulu déformer la fine silhouette du page. Il a fait mourir Chérubin qui n'a pas survécu à l'aveu de son amour.

Le hasard a voulu que la première interprète de Chérubin disparût aussi, en pleine jeunesse. Et tous ceux qui pleurèrent la mort de mademoiselle Olivier confondaient dans leurs regrets, comme ils les avaient confondus dans leurs ovations, la grâce souriante de l'artiste et le charme du petit page. Une gravure qui a gardé toute sa fraîcheur de coloris, l'évoque en sa blanche livrée, sous son panache de plumes. Le regard est doux, le sourire pur. Et sur les lèvres finement arquées, semble voltiger encore

la plainte de l'enfant qui goûta trop jeune de l'ivresse inconnue...

De l'exquise interprète, le nom même est presque oublié. Et bien peu savent qu'elle fut aussi une pitoyable petite amante, dont la dernière pensée fut de léguer ses cheveux d'or à celui qu'elle chérissait.

Parmi toutes les figures créées par Beaumarchais, Chérubin se détache, comme la lumineuse image de la jeunesse. Aujourd'hui encore, sa tendresse émeut, sa peine attriste. Pourquoi son petit chagrin touche-t-il autant qu'une grande douleur? Pourquoi a-t-il gardé ce rayonnant prestige? Pourquoi?... Parce qu'il est l'incarnation de la sincérité absolue.

Plus tard, la complexité de la vie entrave souvent les grands élans de l'amour. Et notre scepticisme même doute de leur pleine franchise. Tandis que chez l'enfant, nul souci étranger ne vient troubler l'explosion du sentiment. Il aime comme la fleur embaume, comme l'astre rayonne, comme l'oiseau chante. C'est tout l'être qui se livre...

Et si tous ceux qui furent « Chérubin » parlent de leur enfance amoureuse comme d'une morte chérie, s'ils en regrettent jusqu'aux souffrances, c'est qu'ils pleurent l'instant merveilleux du don absolu, de la sincérité pure.

Paris, 1910-1911.

FIN

SOURCES



CHÉRUBIN ET L'AMOUR

SOURCES

I

MANUSCRITS

ARCHIVES NATIONALES. — *Pièces relatives au mariage et au divorce de Louis von Esch.*

ARCHIVES NATIONALES. — *Affaires de vols et de faux seings.* Oⁿ 970, 971, 972 et O 950-967.

ARCHIVES NATIONALES. — *Pièces relatives à l'arrestation de Florian.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Manuscrits. Fonds français, 15 208.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Nouvelles acquisitions françaises, 760.

ARCHIVES DE MONACO. — *Lettres d'Anne de Matignon.*

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES D'INDRE-ET-LOIRE

(Préfecture de Tours). — *Inventaire du Château de Chanteloup* (plans et cadastre).

ÉCURIES DU ROI. — *Mémoire de ce qui est nécessaire et de ce qu'il en coûte pour l'entretien d'un page du Roi dans sa grande écurie*. Paris, 1721, in-fol. [pièce].

ÉCURIES DU ROI. — *État des titres, des contrats et des actes qui sont nécessaires pour faire et dresser les preuves de noblesse pour être reçu et agréé page du Roi, dans la grande écurie de Sa Majesté* (30 janv. 1870, S. l. n. d., in-4°, pièce [B. N. Lf^u, 5]).

MAISON DES PRINCES. — *Mémoire de ce qui est nécessaire pour être reçu page de Madame la Dauphine*. [B. N. Lf^{is}, 9].

BIBLIOTHÈQUE DU THÉÂTRE FRANÇAIS. — *Manuscrits concernant Beaumarchais*.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE GENÈVE. — *Manuscrits de Constant*. — *Manuscrits Charles Bonnet*.

II

IMPRIMÉS

ANONYME. — *Lettre sur la folle journée ou le mariage de Figaro*. Séville et partout, 1789.

BACHAUMONT. — *Mémoires secrets*. 1877, 6 vol. in-12.

BARRIÈRE. — *Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII^e siècle*. Paris, Didot, in-12.

BARTHÉLEMY (abbé Jean-Jacques). — *Chanteloupée*. 1829, in-32.

- BARTHÉLEMY (abbé Jean-Jacques). — *Voyage du jeune Anacharsis*.
- BATIFFOL (L.). — *Souvenir d'un page* (Extr. de la *Revue de Paris*, 1903).
- BEAUMARCHAIS. — *La folle journée ou le mariage de Figaro* (Paris), Ruault, 1783, in-8°.
- BEAUMARCHAIS. — *Œuvres et correspondance*.
- BEAUMARCHAIS. — *Théâtre complet* (Réimpression). Académie des Bibliophiles (1869-1871).
- BEAUMARCHAIS. — *Œuvres complètes*, avec une introduction d'Ed. Fournier. Paris, Laplace, Foucher, 1876, in-4°.
- Beaumarchaisiana*. — Paris, 1802, in-32.
- CAIN (George). — *Promenades dans Paris*.
- CAMPAN (Madame). — *Mémoire sur la vie privée de Marie-Antoinette*. Paris, Baudoin frères, 1822, 3 vol., in-8°.
- CARS (duc des). — *Mémoires*, Paris, 1890, 2 vol., in-8°.
- CLAIRON (Mademoiselle). — *Mémoires*, Paris, Ponthieu, 1822, in-8°.
- DEFFAND (Madame du). — *Correspondance avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt*, publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire. Paris, Calmann-Lévy, in-8°, 3 vol.
- DIDEROT. — Cf. GRIMM.
- DUCLOS. — *Mémoires sur les mœurs*.
- FLEURY. — *Mémoires du comédien Fleury* (1757 à 1820). Paris, Dupont, 6 vol., in-8°.
- FLORIAN. — *Lettres à madame de la Briche*. Paris, 1883, in-8° [B. N. Res. P. 40].
- FLORIAN. — *Œuvres complètes*.

FLORIAN. — *Quatorze lettres intimes*. Nîmes, Grasset, 1907.

FLORIAN. — *Mémoires d'un jeune espagnol*. 1883. in-8°.

GONCOURT. — *Mesdemoiselles Clairon*. Paris, Charpentier, 1890, in-12.

GONCOURT. — *Madame de Pompadour*. Paris, Charpentier, in-4°.

GONCOURT. — *La femme au XVIII^e siècle*.

GRIMM et DIDEROT. — *Correspondance*. Ed. Tournoux.

HAUSSET (du). — *Mémoires*. Cf. t. III. Mémoires relatifs à l'histoire de France.

HEVEZECQUES (Félix, comte de France d'). — *Souvenirs d'un page de la Cour de Louis XVI*. Paris, Perrin, 1895, in-8°.

LAUZUN. — *Mémoires*. Paris, Barrois aîné, 1822, in-8°.

LINTHILLAC. — *Beaumarchais et ses œuvres*. Paris, 1887, in-8°.

LOMÉNIE. — *Beaumarchais et son temps*. Paris, Michel Lévy, 1856, in-8°.

MARMONTEL. — *Contes moraux. Mémoires*.

MAUGRAS (Gaston). — *La disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul*. Paris, Plon, 1903, in-8°.

MAUGRAS (Gaston). — *Les Comédiens hors la loi*. Paris, Calmann-Lévy, 1887, in-8°.

MAUGRAS (Gaston). — *Le duc et la duchesse de Choiseul*. Paris, Plon, 1902, in-8°.

METRA. — *Correspondance littéraire secrète*.

MONSELET. — *Restif de la Bretonne*.

PAER (Auguste). — *Centenaire du mariage de Figaro*.

PERREY (L.) et MAUGRAS. — *La vie intime de Voltaire*. Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-8°.

- RESTIF DE LA BRETONNE. — *Monsieur Nicolas*.
1^{er} volume.
- RICHELIEU (Maréchal duc de). — *Mémoires*. Paris,
Brisson, 1790, 9 vol. in-8°, cf. t. I^{er}.
- ROCHON DE CHABANNES. — *Heureusement*.
- ROUSSEAU (J.-J.). — *Émile ou de l'éducation*, à la Haye,
Neaulme, 1762, 4 vol. in-8°.
- ROUSSEAU (J.-J.). — *Confessions*.
- SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi*.
- SAINT-SIMON (duc de). — *Mémoires*. Londres-Paris,
1788, 3 vol., in-12.
- SALLE (Antoine de la). — *Histoire du petit Jehan de
Saintré et de la dame des Belles-Cousines*. Paris, Didot,
1791, in-18.
- SUARD (Madame). — *Lettres de madame Suard à son
mari sur son voyage à Ferney*. An X, in-4°. [B. N. Res.
LK⁷, 2 759].
- TILLY (comte Alexandre de). — *Mémoires*. Paris, 1828,
in-8°.
- TURENNE (vicomte de). — *Mémoires*. Paris, Renouard,
1901.
- VOLTAIRE. — *Correspondance* (Éd. Renouard).
- VOLTAIRE. — *Correspondance* (Éd. Benchot).
- VOLTAIRE. — *Poésies*.
- X. — *Souvenirs d'un homme de cour ou mémoires d'un
ancien page*. Paris, Dentu, 1803, in-8°.
- AMBOISE (le château, la ville et le canton de Tours,
L. Péricat).

III

COLLECTIONS

Journal des Débats. 12 frimaire. Éloge de madame de Choiseul.

Collection Charavay. — *Fiches et autographes.*

Intermédiaire des chercheurs et des curieux.

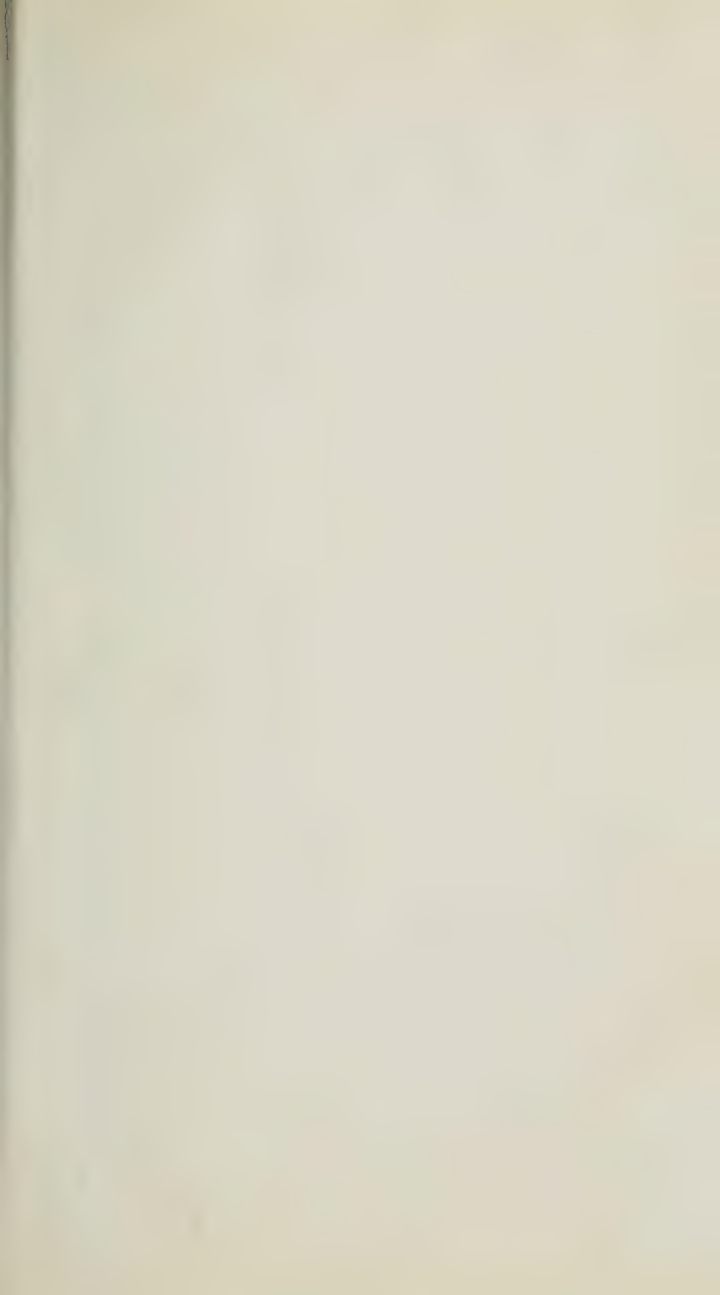
Et en général toutes les gazettes, recueils et pamphlets édités au XVIII^e siècle.

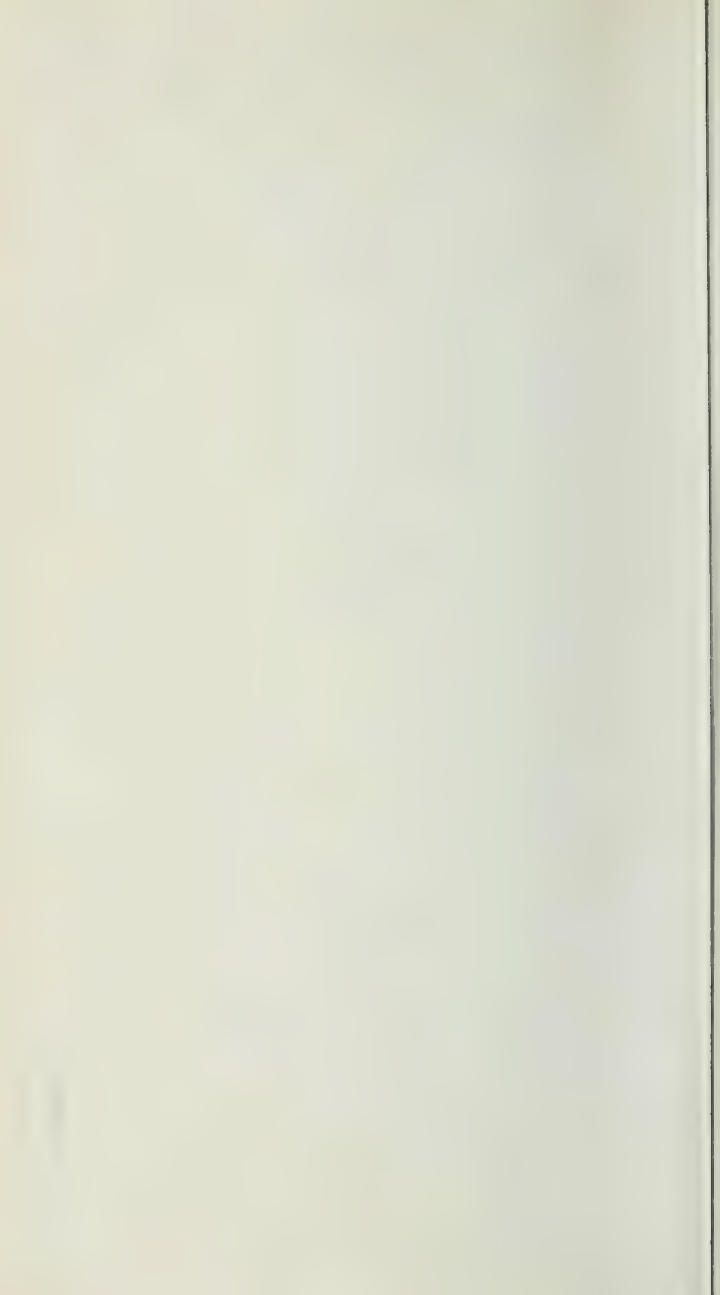
TABLE

A PROPOS DE CHÉRUBIN	1
CHÉRUBIN ET L'HISTOIRE	9
CHÉRUBIN A VERSAILLES	33
CHÉRUBIN CHEZ UN PHILOSOPHE	79
CHÉRUBIN CHEZ UN GRAND SEIGNEUR	121
CHÉRUBIN RUE SAINT-DENIS	155
LES ESQUISSES DE CHÉRUBIN	183
CHÉRUBIN AU THÉÂTRE	205
ADIEU CHÉRUBIN	223
SOURCES	229

2599 4

199





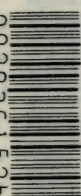
La Bibliothèque
université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 22 2002



a39003



002836152b

DC 33.4 . T 5 1911

THOMSON, VALENTINE.

CHERUBIN ET LAMOUR.

